LE FILS DE MAINFROI.

PARIS. — IMPRIMERIE D'AMÉDÉE-SAINTIN
38, RUE SAINT-JACQUES.

LE FILS
DE MAINFROI.

ROMAN HISTORIQUE.

PAR

MAXIME DE VILLEMAREST,

TOME SECOND.

PARIS.

HAUT-COEUR, LIBRAIRE,

RUE DU PAON-SAINT-ANDRÉ, 1.

1842.

VI.

Rien n'est doux comme un loisir occupé, c'est-à-dire lorsque ayant le goût du travail on en éprouve le besoin sans en avoir la nécessité; alors on choisit ses heures, on varie ses occupations, on les laisse pour ainsi dire se diriger elles-mêmes. C'est au milieu de ces travaux non obligatoires que la pensée se fortifie, qu'elle s'élance grande et pure vers le ciel ou qu'elle

scrute de toute sa hauteur les intérêts de la terre.

Mille projets roulaient incessamment dans la tête de Felice, et comme la plus heureuse des dispositions de l'homme consiste à se familiariser avec les idées importunes, depuis cinq mois qu'il vivait dans la famille de Gaspari, il ne pensait plus que rarement à l'incertitude qui planait sur son origine et se laissait aller au cours de la vie sans vouloir le ralentir ni le précipiter. L'habitude de voir Paula à tous les instans avait affaibli peu à peu cette fièvre d'amour qui l'avait dévoré; il avait trouvé la satiété dans sa possession imaginaire comme on la trouve trop souvent dans une possession réelle; enfin Paula eût bientôt une rivale, que l'imagination de Felice déifia à son tour, pour laquelle il brûla des mêmes feux, toujours aussi timide, toujours aussi discret.

On était au commencement de novembre. Un jour, un jeune homme de la plus grande beauté, revêtu du costume des chevaliers du Temple,

qu'il portait avec une grâce infinie, se présente chez Gaspari et demande à parler au jeune d'Arima.

A peine ils sont en présence l'un de l'autre que le beau templier abordant Felice avec cette aisance que donne une naissance distinguée :

—Je viens, lui dit-il, de la part de mon père, le comte de Salviati, revenu depuis peu de jours seulement de sa campagne d'Albano, où l'a retenu plus longtemps qu'il ne le croyait la maladie d'une de mes sœurs. Il a su que vous étiez venu en son absence. Une lettre de mon oncle, l'un des frères du mont Majella, l'avait précédemment prévenu de votre prochaine arrivée à Rome. A son retour, mon père a fait mettre ses gens en campagne pour découvrir votre demeure, et ce n'est pas sans peine qu'on l'a trouvée. Aujourd'hui je viens vous prier de sa part de passer la journée dans ma famille, qui regrette beaucoup de n'avoir pas pu être la première à vous offrir une franche hospitalité.

Sans être encore fait aux manières du grand monde, Felice avait acquis assez d'usage pour n'être plus aussi intimidé qu'il l'aurait été six mois auparavant; il répondit avec politesse et sans affectation en témoignant de son empressement à accepter l'invitation du comte. Cependant il sentit en lui quelque chose qui lui révéla l'existence d'un monde autre que celui dans lequel il avait vécu jusqu'alors. Le chevalier du Temple, avec son beau manteau blanc, que rehaussait la pourpre d'une croix placée sur sa poitrine, lui parut l'idéal des hommes, un de ces types que les jeunes gens se proposent d'ordinaire pour exemple. En effet, quand on est jeune, on rencontre presque toujours quelqu'un à qui l'on voudrait ressembler, et rarement on choisit bien son modèle. Le chevalier du Temple Ondedei Salviati était du nombre de ces hommes qui plaisent au premier abord, qui séduisent par leurs manières, mais qui ne supportent point un examen sérieux. La race en est ancienne et durera probablement autant

que le monde : ils descendent de ces pygmées qu'Hercule faisait si aisément pirouetter.

Ondedei se retira après une visite d'une demi-heure, emportant la promesse de Felice de venir à midi au palais que son père occupait dans la grande rue du Cours.

Felice, libre dans toutes ses actions, s'était cependant soumis volontairement au patronage de l'hôte qui l'avait en quelque sorte adopté. Souvent en explorant Rome, dont il connaissait alors toutes les richesses antiques et toutes les beautés modernes, ses promenades s'étaient étendues autour de la ville. Le quartier situé au delà du Tibre lui plaisait plus qu'aucun autre à cause de la beauté de ses habitans, qui conservaient dans toute sa pureté le vieux sang romain; mais rêveur de sa nature, ses observations s'étaient bornées à l'extérieur, même par rapport aux êtres animés, et il n'avait point fait de connaissances nouvelles en dehors du cercle très-borné qui se réunissait aux jours de fête chez Gaspari. Ayant en outre

pour celui-ci une extrême déférence, il ne voulut point se rendre à l'invitation qu'il venait d'accepter sans l'en prévenir. Gaspari le félicita sur ses nouvelles connaissances et lui souhaita beaucoup d'agrément durant la journée qu'il allait passer.

Il y avait dans les félicitations de Gaspari quelque chose de froid, d'inquiet qui n'échappa point à Felice; mais il n'en fit pas moins sa toilette, en comparant avec chagrin la mesquinerie de son costume avec le bel habit des templiers.

Arrivé à peu de distance de la porte du Peuple, devant un palais d'une belle apparence et qu'il connaissait déjà, Felice se redressa comme malgré lui; il lui sembla qu'il allait avoir sa part de ces grandeurs fallacieuses qui éblouissent les sots et sont un objet d'envie pour quiconque en ignore les charges.

En traversant un vaste péristyle soutenu par des colonnes que la première fois il n'avait fait qu'entrevoir, il remarqua dans ces construc-

tions et dans celles qui circonvenaient une vaste cour un certain air de délabrement contrastant singulièrement avec le bon entretien de la maison de son hôte. Il ne savait pas encore la différence qui existe entre la maison bien tenue d'un homme à son aise et le palais d'un grand seigneur fastueux, où l'on est bien sûr de trouver trois choses, de l'herbe, de la gène et de la vanité.

Felice, tout aussitôt qu'il eut demandé le comte de Salviati, entendit retentir le son d'une clochette, et le beau templier, précédé d'un valet, accourut au-devant de lui pour lui servir d'introducteur. Ondedei le présenta à son père, à sa belle-mère, car le comte Salviati était marié en secondes noces, et bientôt après ils se mirent à table, où étaient réunis les six enfans du comte et Ginevra, fille de la comtesse, qui l'avait eue d'un premier mariage.

Ginevra était le type de la beauté romaine et la plus belle peut-être des jeunes filles de son âge; partout en elle il existait des rapports,

mais surtout des différences avec la beauté naïve de Paula. Ginevra était grande, forte, brune; son teint, uni, un peu plombé même, brillait d'un éclat éblouissant à la lumière. Ses yeux noirs, surmontés de sourcils arqués et bordés de longs cils noirs, prolongeaient des regards fixes et plus impératifs que tendres et passionnés; telle devait être dans sa jeunesse la mère des Gracques, telle les peintres grecs auraient représenté Junon; mais ce qui surtout était admirable en Ginevra, c'étaient ses bras ronds et potelés, ses mains grasses, ses doigts effilés et des ongles allongés en amandes et au travers desquels paraissait une teinte rosée.

Felice, pendant tout le dîner, n'eut des yeux que pour Ginevra; mais s'il la regardait avec ardeur, ce n'était qu'à la dérobée, ne voulant point trahir le nouveau secret de son âme.

Par courtoisie pour son convive, le comte parla de Pierre de Muron, du mont Majella, de son frère, dont la vocation ne paraissait pas exciter en lui beaucoup de respect; il citait à

son occasion le proverbe déjà vulgaire alors : « Quand le diable devint vieux, il se fit ermite. »

Cette conversation ne plaisait point à Felice; son âme vraiment pieuse n'admettait point ce genre d'ironie, et cependant il eût mieux aimé qu'on ne lui rappelât pas devant Ginevra que lui aussi il avait vécu de la vie monastique. Quoiqu'il eût pris l'habitude de s'exprimer avec une élégante facilité sur beaucoup de sujets, Felice resta silencieux précisément parce que sa préoccupation s'attachait à un sujet unique : il eût voulu que l'art enchanteur qu'il cultivait avec tant de délice et une si grande supériorité fût devenu l'objet de la conversation; alors la poésie dont son âme était pleine eût pu déborder et rejaillir sans témérité jusque sur Ginevra. Mais ses désirs à cet égard ne furent point satisfaits ce jour-là.

Chez Gaspari, on menait une vie bourgeoise parfaitement honorable : les repas y étaient servis avec abondanee, mais sans profusion;

toujours assez, jamais rien de trop; tout ce qui constitue l'aisance, rien de ce qui dénote le luxe. Il n'en était pas de même chez le comte Salviati : le service y était fait avec recherche, les mets les plus rares et les plus exquis, les vins les plus savoureux chargeaient la table. Or Felice n'avait jamais assisté à un dîner aussi somptueux. Il était émerveillé de la quantité d'émaux précieux qui servaient de plats et d'assiettes, d'aiguières d'argent, de coupes de cristal dans lesquelles pétillait le vin blanc de Monte-Pulciano et le vin rouge de Monte-Fiascone. Sobre par tempérament, étranger aux sensualités qui naissent de la gourmandise, il était fort peu sensible à la délicatesse des alimens qu'on lui offrait; mais en même temps la crainte de laisser paraître son inaccoutumance à vivre de la sorte ne lui permit pas de se méfier assez des vins trop généreux qu'on lui servait fréquemment. Il voulut faire comme le fils de la maison, comme le beau chevalier du Temple; si bien que quand on se leva de table, il

se sentit le cerveau malade d'une surexcitation qu'il éprouvait pour la première fois de sa vie. Le comte et sa famille, qui s'en aperçurent, ne firent qu'en rire, et comme au silence de Felice avait succédé tout à coup un bavardage un peu décousu, la belle Ginevra se divertit beaucoup de ce changement subit. Coquette par instinct, peut-être encore par un autre motif qu'il ne serait pas séant de dévoiler, elle profita de cette disposition inattendue de Felice pour lui faire quelques agaceries de jeune fille, ne pensant pas que celui-ci prenait tout au sérieux, même l'amour. Felice eût voulu répondre aux agaceries de Ginevra, affecter ce ton facile qui lui était encore inconnu; mais malgré sa loquacité factice, il ne dit rien de ce qu'il aurait souhaité de dire : sa maudite timidité fut la plus forte, et sa langue ne se prêta point à exprimer les divers sentimens qui l'agitaient.

L'après-dîné se passa ainsi en conversations joyeuses d'une part et contraintes de l'autre. Le comte, comme tous les militaires de tous les

temps, fit le récit de plusieurs combats où il s'était trouvé; le nom de Mainfroi, contre lequel il avait souvent combattu, sortit plusieurs fois de sa bouche. Sans qu'il pût s'en rendre compte, Felice, depuis la rencontre du père Bonifaccio, n'entendait jamais prononcer ce nom sans éprouver une certaine émotion : plus hardi que de coutume pour ce qui était étranger à ses singulières passions, il demanda au comte s'il avait vu ce guerrier illustre d'assez près pour avoir pu distinguer ses traits.

—Très-certainement, dit Salviati, je l'ai vu de près et en face, à telles enseignes même que j'ai été son prisonnier, mais il y a de cela vingt-deux ou vingt-trois ans : ce fut à une surprise que nous voulions lui faire sur Capoue, et où il nous surprit lui-même. Ma foi, c'est du plus loin qu'il me souvienne. En cette circonstance, je lui dus ma liberté sans rançon, à la demande d'un jeune page, mon proche parent, qui était en bonne posture auprès de lui. Il me fit promettre seulement, quand je fus en sa présence, de ne

jamais porter les armes contre lui, et Dieu m'est témoin que je lui ai tenu parole. Mais quel intérêt le seigneur d'Arima peut-il prendre à un prince excommunié, et mort depuis bientôt quinze ans?

— Aucun, je vous assure; c'était seulement pour savoir si ce qu'on m'a dit est vrai. Un homme qui a servi sous Mainfroi m'aborda un jour, depuis que je suis à Rome, me demandant la permission de regarder mes traits, sous le prétexte de la ressemblance qu'ils offraient, disait-il, avec ceux de ce prince.

— Attendez donc, reprit Salviati en l'examinant avec attention; je crois en vérité qu'il avait raison : oui, il y a quelque chose. Au reste, comme j'espère que vous viendrez nous voir souvent, vous rencontrerez sûrement ici le comte Altieri, le jeune page dont je vous parlais tout à l'heure : il n'a point quitté Mainfroi jusqu'à sa mort, et il vous dira cela mieux que personne. Ce n'est que depuis deux ans que notre cousin Altieri est rentré en grâce auprès

du pape et qu'il en a obtenu la permission d'habiter Rome. A ne vous rien cacher, ajouta Salviati en se penchant vers l'oreille de Felice et en regardant la fille de la comtesse, je crois que vous avez dîné aujourd'hui avec sa prétendue. La chose est assez avancée pour que je puisse vous en parler, et j'espère que vous nous ferez le plaisir d'assister à la noce.

Cette confidence si naturelle produisit une impression incroyable sur Felice, car non-seulement il était amoureux, mais il avait une extrême propension à la jalousie. Jaloux de quoi? Et mon Dieu jaloux de ce qu'il aimait, de ce qu'il adorait avec passion, avec une frénésie concentrée; jaloux d'une idée, d'un fantôme dont la réalité n'était point à la vérité une chimère pour tout autre, mais que lui ne possédait qu'en rêve et comme une insaisissable vision. Le sang lui monta rapidement à la tête, il devint pourpre; mais comme on croyait savoir à quoi attribuer son indisposition, on lui conseilla de prendre l'air. Ce conseil lui fut

aussi donné par la belle Ginevra, qui ne pouvait se douter du mal qu'elle causait alors à Felice, et le chevalier du Temple lui offrit complaisamment de sortir avec lui et de le reconduire jusqu'à sa demeure.

Il faisait presque nuit quand Felice sortit du palais Salviati. La course était assez longue pour se rendre à la maison de Gaspari, et le chevalier trouva le moyen de l'allonger encore prodigieusement.

Rome, comme toutes les autres villes, n'était point alors éclairée; à l'exception de quelques voies spacieuses, ses rues intérieures étaient étroites, sales, remplies d'immondices, et présentaient quand il avait plu l'aspect de cloaques bourbeux qui n'avaient rien de commun avec le magnifique cloaque que fit construire le dernier des Tarquins et qui a survécu à tous les monumens de la république, comme s'il n'était pas dans la nature de la liberté de travailler pour l'avenir. Aucune de ces rues n'étaient pavées, et les voleurs avaient

coutume de s'en emparer en même temps que la nuit.

Le templier, fils du comte Salviati, était orné de tous les vices dont, sans doute à tort, on a voulu flétrir les chevaliers de son ordre. Il buvait largement, hantait les mauvais lieux, passait sa vie avec des femmes débauchées et en la compagnie de tout ce que les illustrations de Rome comptaient alors de mauvais sujets. Battre les gardes de nuit n'était pour lui qu'un jeu. Comme il prenait une bonne part aux riches revenus de son ordre, jamais il ne manquait d'argent. Tout en se livrant à la vie facile des vauriens, il savait tenir un certain décorum : personne n'avait plus de mesure que lui dans la maison de son père et dans les réunions honnêtes; mais quand il avait déposé le manteau blanc pour revêtir un surcot plus favorable à ses expéditions nocturnes, ce n'était plus le même homme, et Felice ne tarda pas à s'en apercevoir dès qu'ils furent seuls dans la rue.

— Ah çà, mon jeune seigneur, lui dit-il à brûle-pourpoint, comment vous gouvernez-vous dans notre bonne ville de Rome? Je ne vous demande pas si vous avez bien des maîtresses, cela va sans dire : il faut jouir, *per Dio!* il faut jouir tant qu'on est jeune; voilà mon principe à moi, et vous n'en avez pas d'autre, j'imagine? Parbleu! il est encore de bonne heure, je veux vous mener faire collation chez des beautés dont vous me direz des nouvelles..... Mais qu'avez-vous donc, que vous ne me répondez pas?

— Moi!... rien... seigneur chevalier; je suis charmé..... enchanté..... Parbleu!..... certainement.....

Et le pauvre Felice était à la torture d'entendre un pareil langage, et il balbutiait en s'efforçant de prendre cavalièrement le ton tranchant du templier : la timidité de sa vertu craignait de rougir devant l'audace du vice, et il était sur le point de devenir vicieux lui-même plutôt que d'avouer sa complète inexpérience.

— Allons, à la bonne heure, reprit Salviati. Voyez-vous, avec les grands parens il faut savoir dissimuler; mais, ma foi! entre nous, nous aurions bien tort de nous gêner. N'est-ce pas que c'est une chose bien amusante que les femmes? Je vous mènerai chez les miennes, vous me ferez connaître les vôtres. Tout cela, c'est sans importance; ces femmes-là, on les voit, on rit, on n'y pense plus le lendemain, et on y retourne quand cela fait plaisir. Ah! pourtant, il y a des affaires de cœur; oh! cela c'est sérieux: on fait le discret pour que tout le monde le sache. Ainsi, moi, par exemple, j'ai deviné vos amours : je parie que cette jolie petite blonde que j'ai aperçue ce matin quand je suis allé vous chercher..... Hein!... vous vous taisez?... Très-bien, très-bien, mon cher seigneur; il y a des circonstances où il faut être discret.

— Je vous jure que.....

— Vous jurez?... raison de plus. On jure toujours quand on ne veut pas dire la vérité.

Allons, parlez-moi comme je vous parle; ouvrez-moi votre cœur.

Il était fort heureux pour Felice que la nuit fût noire, car le templier aurait lu de singulières choses sur sa figure. Il répondait par monosyllabes, par d'insignifiantes exclamations, car le fait est qu'il ne comprenait pas toutes les belles et édifiantes gloses que lui débitait son interlocuteur; mais toujours cependant il voulait avoir l'air de le comprendre, et comme Salviati était un de ces êtres verbeux qui suivent leur propos sans s'embarrasser de la réplique, il ne s'aperçut point de l'embarras de Felice.

Ainsi, l'un parlant et l'autre écoutant, ils arrivèrent tous deux sur la place d'Espagne, où déjà les demoiselles de bonne volonté et les ambassadeurs avaient fixé le lieu de leur résidence à Rome. Ce n'était plus tout à fait comme au temps des anciens Romains, où les femmes publiques devaient habiter un quartier très-éloigné, attenant aux murs de Rome, mais non compris dans son enceinte, de manière qu'elles

étaient en quelque sorte séparées du reste des citoyens. Alors les courtisanes ne pouvaient porter la robe traînante des dames romaines; mais il n'en était plus ainsi au treizième siècle.

Le chevalier du Temple, familier avec toutes les maisons de joie, en protégeait cependant une particulièrement, et ce fut là que le tremblant Felice se laissa conduire avec une répugnance qu'il n'osait avouer et non étranger peut-être à un mouvement de curiosité.

Arrivé à une porte basse, Salviati frappe trois coups, et après quelques instans d'attente, qu'il employa à débiter des propos qui eussent fait rougir Felice s'il les eût compris, une mérétrice vint la leur ouvrir, tenant en main un flambeau qui les éclairait à peine. A l'extrémité d'une longue et étroite allée, la lumière s'étant éteinte, la vieille, à laquelle le chevalier avait dit quelques mots à l'oreille, prit le nouveau venu par la main et lui fit monter un escalier tortueux dont les marches vacillaient sous ses pieds et qui n'avait pour rampe qu'une corde noueuse.

Quant à Salviati, il connaissait trop bien les êtres de la maison pour avoir besoin de guide, et il chantait à gorge déployée pour annoncer sa venue. Il entra le premier dans une salle passablement décorée, où il trouva la maîtresse du lieu environnée de quatre ou cinq jeunes filles, ou qui du moins paraissaient jeunes.

— C'est un voyageur de mes amis que je vous amène, dit tout d'abord Salviati, un gentilhomme napolitain qui veut bien souper ici en bonne compagnie. Tout de suite du feu dans la chambre verte, du meilleur vin, un souper fin, quatre couverts, et surtout donnez-nous ce que vous avez de mieux; il nous faut des morceaux de cardinal.

— J'ai ce qu'il vous faut, et vous seriez monseigneur Cajetan lui-même que vous ne pourriez être mieux servi.

— C'est bon, c'est bon, la vieille; tenez, voilà pour les menus frais du souper; mais surtout qu'on se dépêche.

Felice était dans un état de surprise et de confusion impossible à décrire. Quelles mœurs que celles-là quand la souillure en est nouvelle, quand on en ignore jusqu'à l'existence! Il se passait en lui un rude combat; souvent il lui prenait envie de fuir quoi qu'il en pût advenir; mais il était retenu par la crainte maudite de voir son introducteur se moquer de lui. Son pouls battait avec violence, sa tête était lourde, un bandeau lui voilait la vue. Que faire?...

Il était en proie à ces perplexités quand une servante vint mettre le couvert. Immédiatement le chevalier remplit de vin deux gobelets d'étain et provoque Felice à lui faire raison. Celui-ci, victime résignée, fit tout ce que voulut le templier, et comme il remplissait les verres dès qu'ils étaient vides et les vidait aussitôt qu'ils étaient remplis, l'excitation du matin eut bientôt une surcharge trop forte pour la tête de Felice.

Le souper fut servi, et deux jeunes filles d'une remarquable beauté vinrent y prendre

place avec toute l'aisance et la familiarité que l'on peut supposer. L'une d'elles s'étant, sans plus de préambule, assise sur les genoux de Felice en lui donnant des preuves non équivoques de son peu de cruauté, le malheureux jeune homme, qui ne savait pas ce que c'était qu'une femme, faillit se trouver mal : des milliers d'étincelles bleues voltigeaient devant ses yeux; il brûlait et frissonnait tout ensemble de la tête aux pieds, et si lui-même n'eût été assis sur une chaise, il fût infailliblement tombé sous la puissance de son émotion; la nature était en lui aux prises avec la chasteté de son éducation, la force de ses principes religieux; tout cela formait un combat si violent que tout à coup il sentit se dissiper comme par enchantement les fumées du vin qui tout à l'heure encore lui troublaient le cerveau.

Cependant Salviati avait réprimandé la beauté trop empressée à faire un choix, et accompagnant son propos d'un geste impératif, il lui intima l'ordre de se mettre à table pour procé-

der au souper, prétextant que la nuit serait assez longue pour tout ce qu'on aurait à se dire, et lui et ses deux demoiselles se mirent à manger et à boire comme s'ils eussent été à jeun depuis deux jours.

Felice fit un effort sur lui-même pour ne point rester en arrière, et il s'en tira assez bien pour qu'aucun des convives ne pût apercevoir combien il souffrait en ce moment.

Le souper fini, le templier, tout chancelant, emmena avec lui une des deux demoiselles, et souhaitant une bonne nuit à Felice, il le laissa seul avec celle qui à son arrivée s'était sans façon assise sur ses genoux.

Nous n'essaierons point de peindre dans tous ses détails le bizarre tête-à-tête qui eut lieu alors entre Felice et la donzelle : celle-ci ne perdit pas une seconde pour donner à ses agaceries une vivacité des plus significatives; mais Felice demeura tellement froid, tellement accablé sous le dégoût que de pareilles avances lui inspiraient, qu'il la repoussa avec indignation

comme un être réprouvé, comme une puissance satanique déchaînée contre lui.

Felice avait la fièvre, le transport au cerveau. Éperdu, égaré, il eut pourtant le courage d'avouer à la jeune fille qu'il n'avait pas encore le cœur corrompu. Elle demeura interdite à cet aveu.

— Le pauvre jeune homme! dit-elle sans moquerie et d'un ton si pénétré que Felice se sentit plus à son aise.

— Mademoiselle, lui dit-il, au nom du ciel, aidez-moi à sortir de ce lieu; ne mettez point de borne à ma reconnaissance. En attendant veuillez accepter l'argent que contient cette bourse et me reconduire à la rue della Croce, où je demeure.

— Vous faire sortir d'ici, dit la jeune fille en souriant, rien n'est plus facile; mais vous reconduire, cela ne se peut pas : je suis ici pensionnaire, et la maîtresse de la maison ne nous permet pas de sortir.

— Eh bien! veuillez seulement me guider

jusqu'à la porte; je trouverai mon chemin comme je le pourrai.

Ils sortaient quand Felice la prenant par la main et s'arrêtant tout à coup :

— Tenez, lui dit-il, j'ai encore une grâce à vous demander.

— Et laquelle?

— Je ne sais comment m'y prendre pour vous le dire.

— Parlez.

— C'est une indigne faiblesse, mais enfin..... Je vous en supplie, ne dites pas au chevalier.....

— Quoi?

— Ne lui dites pas que je me suis conduit avec vous comme je le fais; qu'il croie... Vous devez me comprendre.

— Oui, oui! je vous comprends et je vous le promets.

— C'est que, voyez-vous, il se moquerait de moi.

— Soyez tranquille.

Après ce singulier dialogue, la jeune fille

reconduisit Felice jusqu'à la porte de sortie, et il se trouva sur la place d'Espagne au moment où les horloges sonnaient onze heures.

La lune, qui s'était levée, lui permit de distinguer quelques monumens qui lui servirent d'indicateurs pour s'orienter dans les rues, et un quart d'heure après il était devant la maison de Gaspari.

Dès qu'il eut sonné, celui-ci vint lui ouvrir.

Jamais Felice n'était rentré tard.

Au premier coup d'œil, l'excellent homme vit bien à sa figure décomposée qu'il était arrivé quelque chose d'extraordinaire à son pensionnaire; mais trop sage pour lui adresser une de ces questions dont l'indiscrétion inopportune provoque et justifie presque le mensonge, il le conduisit silencieusement jusqu'à sa chambre, lui donna de la lumière et lui souhaita une bonne nuit ainsi qu'il avait accoutumé de le faire tous les soirs.

VII.

Qui pourrait se figurer la nuit que passa Felice ! Les diverses secousses qu'il avait éprouvées ne suspendirent que pour un temps l'effet des boissons échauffantes, de sorte que d'abord il s'endormit d'un sommeil pesant; mais bientôt ses diverses aventures de la journée se présentèrent confusément à son esprit comme une

inextricable fantasmagorie; l'orgie lui apparut confondue avec la volupté : il voyait Paula, il appelait Ginevra, et quand ses bras voulaient les étreindre, sa bouche ne respirait que le souffle empoisonné de la prostitution.

Le lendemain, honteux, confus, il craignait de paraître devant Gaspari et sa famille; il sortit de bonne heure pour se rendre auprès du respectable vicaire de Sainte-Marie-Majeure, auquel il avoua tout.

Le prélat l'écouta avec intérêt, le félicita sur le courage qu'il avait montré tout en faisant des concessions à une vanité coupable; loin de le réprimander, il l'encouragea au contraire, lui disant :

— Hélas! mon fils, vous n'êtes pas le seul parmi les pécheurs qui se fasse plus mauvais qu'il ne l'est. Avec les mœurs relâchées dont le monde est aujourd'hui la proie et qui ont envahi l'Église elle-même, on craint par-dessus tout le ridicule, on se fait fanfaron de vices; mais l'indulgence de Dieu est grande, il par-

donne tout, même les mauvaises actions quand elles sont suivies d'un sincère repentir, à plus forte raison vous pardonnera-t-il, en vertu du triomphe, la faiblesse avec laquelle vous avez combattu. Craignez, fuyez, mon fils, les sociétés dangereuses, les exemples entraînans. Cette fois le vice s'est montré à vous si hideux qu'il n'a pu vous séduire; mais, comme le serpent, il se plie en cent façons, il sait prendre tous les masques, même celui de la candeur; ainsi tenez-vous bien sur vos gardes. Nos sens sont autant de voies par lesquelles le tentateur pénètre en nous. L'homme vraiment sage, mon fils, ne s'impose pas la témérité d'affronter le péril : c'est bien assez pour l'infirmité humaine d'avoir le courage de l'éviter.

Ainsi parla le digne prélat avec une onction dont Felice fut si pénétré qu'il se sentit purifié comme si l'eau lustrale de la foi eût emporté ses criminelles hésitations.

C'est une bien admirable chose que la foi,

lorsqu'elle est pleine, entière, sans restrictions!

Depuis lors Felice évita autant qu'il le put de se trouver seul avec Ondedei, mais il continua à fréquenter la maison de son père, car il devint plus amoureux que jamais de la belle Ginevra malgré les apprêts de son prochain mariage.

Un jour que Felice était en contemplation devant elle, au moment où il se disposait à chanter quelques-uns de ses versets et de ses triolets, un homme aux manières nobles et distinguées, à la figure prévenante et qui paraissait tout au plus âgé de quarante ans, entre dans la salle où la famille était réunie, à l'exception du templier. On l'accueillit comme un ami; mais à peine l'étranger a-t-il fixé ses yeux sur Felice qu'il pâlit, sa physionomie devient anxieuse et sévère; il interrompt les complimens d'usage pour entraîner dans l'embrasure d'une fenêtre le comte Salviati. Là il lui parle à voix basse, mais avec une animation marquée en regardant continuellement Felice.

Celui-ci s'apercevant qu'il était le sujet de leur conversation confidentielle sentit un redoublement de timidité, et le téorbe sur lequel il commençait à préluder faillit à lui tomber des mains.

Ce fut encore bien pis lorsque Felice eut entendu la comtesse prononcer le nom du comte Altieri; sa pauvre imagination voyageant dans le vague lui fit croire que la perspicacité du comte venait tout à coup de découvrir en lui un rival. Sans doute il avait lu dans son âme, pénétré son secret, car bien évidemment c'était de lui qu'il parlait à Salviati; et que pouvait-il lui en dire puisqu'il n'en était pas connu?

Il aurait pu, se rappelant ce qui avait été dit à l'égard de sa ressemblance avec Mainfroi, se douter de ce que disait Altieri, mais cela ne lui vint pas à l'idée, tant il est vrai que l'on ne donne jamais aux choses ambiguës l'interprétation la plus simple.

Cependant, après le colloque qui venait de causer tant d'inquiétude à Felice, Altieri s'avan-

çant vers lui l'assura courtoisement que d'après ce que lui avait dit le comte Salviati, il serait charmé de cultiver sa connaissance, et l'engagea à vouloir bien continuer à faire de la musique.

Dans l'exercice d'un art où le sentiment entre pour beaucoup, une émotion vive, si elle ne paralyse pas les facultés, leur donne un plus haut degré d'énergie ou de sensibilité; c'est ce qui arriva à Felice. Il chanta avec plus d'âme que jamais; l'expression de sa voix, l'accentuation de sa prononciation émurent tous ceux qui l'entendirent, et Ginevra retint plusieurs fois des larmes prêtes à s'échapper de ses paupières. Tout le monde le félicita sur le talent le plus prodigieux que l'on eût encore entendu dans toute l'Italie, sur la création d'un art dont les enchantemens n'étaient même pas encore soupçonnés. Tous, malgré les préjugés du temps contre la noblesse de l'intelligence, jugèrent que si Felice voulait tirer de son art un honorable avantage, il ferait une brillante fortune. Altieri plus qu'un autre insista sur ce point. Il

s'offrit à produire Felice dans les plus hautes et les plus brillantes maisons de Rome; mais la délicatesse du fils de Mainfroi s'effarouchait à la seule pensée de se mettre au rang de gens que l'on divisait en deux classes : les chantres à l'église, et dans le monde les ménétriers.

Toutes les raisons qu'on lui donna ne parvinrent point à vaincre sa répugnance; cependant elle céda quelque temps après devant les sages remontrances de son hôte Gaspari, et plus encore aux enchantemens d'une princesse romaine célèbre par sa beauté, par sa galanterie, et qui voulut se faire de l'innocence de Felice d'Arima un passe-temps de grande dame.

Nous raconterons bientôt comment Felice fut séduit, comment enfin il ne put résister à des avances trop caractéristiques pour qu'il pût reculer; mais il convient de dire auparavant quelle conversation il eut avec Altieri, comment le mendiant Bonifaccio y intervint, et de quelle manière s'y prit le sage Gaspari pour lui faire comprendre que la fortune la plus noblement

acquise est celle qu'on ne doit qu'à soi-même.

Ces simples récits, nous l'espérons, n'outre-passeront point les bornes de ce chapitre, car nous ne sommes pas moins ennemi de phrases inutiles que peut l'être le lecteur.

Altieri savait tout; seul il était dépositaire du grand secret de la naissance de Felice. Pierre de Muron lui-même le croyait fils du comte de Molise, sans avoir cherché à approfondir le mystère qui avait pu s'attacher à la conduite du père de Felice, et Bonifaccio n'avait que des soupçons.

Alors Rome était soumise à un esprit de rébellion fluctuante, c'est-à-dire qu'elle ne tenait plus ni pour les papes ni pour les empereurs; ruinée qu'elle avait été par les exactions des uns, saccagée maintes fois par l'ambition des autres, Rome presque entière obéissait à une famille puissante, aux princes Colonne, soutenus par la France. Le peuple de Rome eût pu redevenir le peuple romain s'il n'eût été réduit à l'abjection d'une vile populace. En ce moment

d'exaltation, le nom d'un fils de Mainfroi eût pu devenir un drapeau, un point de ralliement pour les mécontens dont fourmille toujours une grande ville, et Altieri, quoique jeune encore et dans l'âge de l'ambition, eût pu s'en servir pour venger de vieilles offenses; mais il aimait la patrie qui enfin lui avait rouvert son sein : ainsi donc tout en prenant un vif intérêt à Felice, il jugea prudent de le laisser dans l'ignorance où il était. Il l'invita cependant à venir le voir, et mit dans le ton dont il lui fit son invitation une bienveillance si marquée que Felice s'engagea à aller chez lui le lendemain.

Dès le jour même, sans y mettre aucune affectation, il reconnut que Felice avait une grande ressemblance avec Mainfroi.

Durant la visite qu'il reçut de Felice, le comte Altieri parla particulièrement à celui-ci de son talent pour la musique; il lui conseilla d'enseigner un art pour lequel il semblait né, lui vanta les charmes de l'instruction que l'on donne, et lui dit ensuite mystérieusement :

— Mon jeune ami, car je veux devenir votre ami, croyez-moi, ne recherchez point les fausses grandeurs du monde : je les ai connues, j'en ai été amoureux, mais j'en ai éprouvé la satiété bientôt après la jouissance. Je sais que vous ignorez votre origine..... Je..... je..... Non..... je ne pourrais rien vous dire à cet égard, je n'ai que des documens trop incertains ; tout ce que je puis vous apprendre, c'est que vous appartenez à une noble famille, à une famille d'une haute distinction. Mais il est des nuages que ne dissipe pas même le soleil. Seulement, pour vous prouver que je ne suis point étranger à ce qui vous regarde, à ce qui peut vous intéresser le plus, je vous expliquerai, si vous voulez me jurer un inviolable secret, la signification du nom que vous portez et que votre père vous a donné en vous confiant aux soins du respectable Pierre de Muron.

» Ce nom d'Arima n'est que l'anagramme du nom de votre mère, qui s'appelait Maria.

» Je vous ai vu enfant; j'ai été chargé de vos

premiers intérêts auprès du négociant de Manfredonia qui, m'a-t-on dit, vous a recommandé au signor Gaspari. Depuis, je vous avais perdu de vue, mais non sans songer à vous. Je vous retrouve; soyons amis, comptez sur moi dans toutes les occasions, mais ne me faites jamais de questions auxquelles je ne pourrais répondre... J'ajouterai toutefois que j'ai eu à votre famille des obligations si grandes que, quoi que je fasse pour vous, je ne m'acquitterai jamais envers elle. »

Ce singulier discours jeta Felice dans une perplexité plus grande que toutes celles qu'il avait déjà éprouvées au sujet de sa mystérieuse origine; cependant il promit au comte Altieri de se renfermer dans les bornes de discrétion que celui-ci venait de lui poser. Il lui sembla cependant que l'épais bandeau qui lui couvrait la vue était devenu transparent : sa ressemblance avec le roi Mainfroi n'était plus douteuse pour lui, et le nom chrétien de sa mère transformé pour lui, à l'aide de transposition de lettres,

en un nom de famille lui fit penser qu'il était le fruit d'un amour clandestin.

Ces pensées roulaient encore vagues dans sa tête quand on annonça à Altieri la visite du mendiant qui venait le voir clandestinement et sous des déguisemens divers.

C'était, comme on le sait, Aliprandi ou le père Bonifaccio.

Altieri l'employait à des missions secrètes; par lui il s'informait des dispositions du peuple romain, il tâchait de scruter les chances de succès qui pouvaient s'attacher à la cause des Colonne, et comme il aurait pu d'un mot perdre son confident, il était sûr de sa discrétion.

Lorsqu'Aliprandi entra chez Altieri, grande fut sa surprise d'y trouver le même jeune homme qu'il avait rencontré sur les bords de l'Anio. Pensant tout à coup à la visite qu'il avait dû faire au mont Majella, habitué à se jouer de toutes les difficultés et profitant du costume de capucin sous lequel il était déguisé ce jour-là, il

n'attendit point même que le comte lui adressât la parole :

— Eh quoi! c'est vous, seigneur, que j'ai le bonheur de revoir, dit-il en se précipitant du côté de Felice, vous qui avez été ma providence! Que je vous dois de remercîmens. Mais! dites-moi, combien y a-t-il de temps que vous n'avez eu de nouvelles du saint ermite auquel vous m'avez permis de me recommander de votre part?

— Hélas! répondit Felice, je n'en ai eu aucune depuis le jour où je l'ai quitté.

— En ce cas, je serai donc assez heureux pour vous en donner. Je l'ai vu cet homme-Dieu, il m'a réconcilié avec moi-même : l'onction de sa prière m'a tout à fait dessillé les yeux; j'ai vu l'énormité de mes fautes, moins grandes toutefois que la miséricorde divine, et c'est par ses pieux conseils que je suis entré dans l'ordre dont vous voyez que je porte l'habit.

Altieri ne comprenait rien à cette série de mensonges; toutefois il n'enchaîna point la langue du père Bonifaccio, et celui-ci, bien informé

sans doute par quelques pèlerins, raconta ce qui s'était réellement passé au mont Majella depuis le départ de Felice.

Le saint Pierre de Muron, poursuivit-il, est sur le point de se démettre du gouvernement de l'ordre qu'il a fondé; sans cela, je n'aurais jamais pu me résigner à entrer dans un autre ordre. Il veut aussi quitter son prieuré du Saint-Esprit de Majella; déjà même il a fait choix de son successeur, et il désigne un saint homme du nom de Robert. Pour lui, il veut chercher une autre solitude où aucun soin mondain ne le dérange dans la ferveur de ses prières.

—Il me semble, interrompit Felice, que vous commettez une erreur : le prieuré du mont Majella est sous l'invocation de la vierge Marie, et non sous celle du Saint-Esprit.

—Mon fils, reprit Bonifaccio avec toute l'hypocrisie dont il était capable, vous dites les choses comme elles étaient; mais un miracle connu de toute la communauté, dont moi-même j'ai été témoin pendant mon séjour au

mont Majella, a produit le changement que vous ignoriez. Un pigeon blanc est venu dans la demeure de Pierre de Muron; il s'y rendit si familier qu'il se trouvait dans tous les lieux où les religieux étaient assemblés. Cela dura fort longtemps, et cet avertissement du ciel détermina notre général à donner le nom du Saint-Esprit au monastère du mont Majella et à plusieurs autres qu'il a fondés depuis ou qu'il s'occupe d'instituer. Il n'aspire qu'à la retraite; mais il aura de la peine à trouver un lieu assez désert pour que la piété des fidèles ne l'y vienne pas chercher.

D'après ce récit, dont la dernière partie était en effet de la plus grande exactitude, Felice ne douta pas que le père Bonifaccio se fût rendu au mont Majella, et le comte Altieri, quoiqu'il sût bien qu'il n'avait pas quitté Rome, ne jugea pas à propos de le démentir.

Felice voulut se retirer pour les laisser seuls; mais le comte le retint, lui demandant seulement la permission de dire quelques mots au

prétendu converti. Cependant, la présence du fils de Mainfroi lui fit éprouver une sorte de tressaillement en parlant à l'assassin de sa mère; il réprima toutefois ce mouvement involontaire, et il apprit de son agent secret que la belle princesse Julia Colonne, la plus belle et la plus séduisante de toutes les dames romaines, était arrivée à Rome le jour même, et qu'elle lui faisait demander un entretien pour le lendemain.

Craignant, non sans raison, d'être l'objet d'une surveillance active, Altieri se sentit tout à coup illuminé d'une idée capable de servir ses desseins et qui le mettrait à l'abri de tout soupçon : il résolut de se servir de Felice sans que même celui-ci pût se douter de l'utilité dont il lui serait.

Dès qu'il eut congédié le capucin, revenant sans affectation et avec l'air plus gracieux que jamais à Felice :

— Mon cher d'Arima, lui dit-il, je suis persuadé que vous ne me refuserez pas un plaisir que j'attends de vous comme une faveur. Le

bruit de votre talent musical est bien plus répandu dans Rome que je ne le croyais et que vous ne pouvez le supposer vous-même. Je vous l'ai dit et je vous le répète, c'est dans l'exercice d'un art que vous possédez à un degré surnaturel que vous devez chercher une belle et brillante existence. Cet homme que vous venez de voir, et que j'ignorais que vous connussiez, m'annonçait l'arrivée à Rome de la femme la plus distinguée de notre siècle par sa beauté, la richesse de son esprit, la variété de ses connaissances et sa passion pour les arts. Elle a entendu parler de vous et brûle du désir de vous voir; ne me refusez pas, mon cher d'Arima, la satisfaction de vous présenter chez elle dès demain. Maîtresse d'une grande fortune, jouissant du plus haut crédit, si, comme je n'en doute pas, vous lui plaisez, si elle est émerveillée des prodiges de votre talent, comme elle le sera sans doute, son suffrage fixera sur vous l'attention de Rome entière; pas une dame d'un rang illustre qui n'aspire alors à recevoir

de vos leçons, et vous ne devrez qu'à vous le sort le plus brillant.

Felice accepta la proposition du comte Altieri et lui promit d'être chez lui le lendemain à l'heure qu'ils fixèrent pour sa présentation à la princesse Colonne. Cependant il lui restait quelques scrupules sur le parti qu'on l'engageait à prendre, et comme il avait toute confiance dans les conseils de Gaspari, dont il appréciait le mérite modeste et le bon esprit, d'autant plus qu'il pouvait lui donner des termes de comparaison, il prit la résolution de ne se déterminer à rien avant de l'avoir consulté, et c'est ce qu'il fit dès le jour même.

Après l'avoir attentivement écouté, son hôte réfléchit un moment, puis il lui dit :

—Mon ami, voici bientôt deux ans que Pierre de Muron vous a adressé à moi, et vous savez si je vous ai traité autrement que l'on traite un fils. Rien de ce qui vous touche ne peut donc m'être indifférent. Je vous ai mis au courant de vos affaires ; vous savez que vous possédez

de quoi vivre dans une aisance honorable, mais modeste. Avec des goûts modérés et l'amour de l'occupation, vous pourrez sans doute vous suffire à vous-même : cependant toute fortune qui ne s'accroît pas tend à se détériorer, et je vous avouerai que j'éprouvais quelque peine en ne vous voyant point songer à prendre un état. J'aurais souhaité que vous eussiez du goût pour le commerce, et peut-être à cela se rattachait-il une arrière-pensée à laquelle il serait inutile de nous arrêter. Je me suis bien donné de garde de chercher à vous diriger dans le choix d'un état, parce que l'on ne fait jamais bien ce que l'on fait à contre-cœur; et, d'un autre côté, il n'y a point de pire état dans le monde que de n'en avoir aucun. Les prestiges et les illusions de la jeunesse passent rapidement, et sur la terre il faut à l'homme un but marqué. Sans doute vous n'avez pas conçu la pensée, que j'oserai appeler coupable, de passer votre vie dans l'isolement : un jour vous vous marierez, vous deviendrez père de famille et vous tiendrez à hon-

neur de bien élever vos enfans; vous voudrez vous reposer au milieu d'eux de vos travaux, les guider dans la carrière qu'ils voudront suivre sans influer sur leur choix; vous ferez pour eux ce que mon amitié voudrait faire pour vous. La carrière de l'Église ne peut, selon ma pensée, être honnêtement l'objet d'une spéculation; le métier de moine est un métier de paresseux quand on n'y est pas appelé par la voix de Dieu même, comme l'a été le saint homme qui vous a confié à moi : l'Église, c'est le ciel ou l'enfer. La carrière des armes ne vous convient point non plus, ainsi que je vous l'ai plusieurs fois entendu dire. Un goût dominant, une passion innée s'est révélée en vous; comme par instinct et sans effort vous avez fait de la musique un art enchanteur, un art tout nouveau. Aujourd'hui, des protecteurs puissans vous conseillent de chercher la source de votre fortune dans ce qui jusqu'à présent n'a été pour vous qu'un objet d'agrément. Mon fils, laissez-moi vous appeler de ce nom, mon fils, n'hésitez pas; son-

gez que plus les ressources que l'homme tire de lui-même résultent immédiatement de son intelligence, plus elles sont honorables. Tous les états du monde ont leurs joies et leurs dégoûts ; mais tous les états sont honnêtes quand on les exerce honnêtement. Bannissez donc vos scrupules; mettez-vous, en homme de cœur, au-dessus de préjugés qui n'ont jamais qu'un temps; et d'ailleurs il est plus beau de couvrir de sa considération personnelle un état envers lequel le monde est injuste que de briller seulement d'un éclat d'emprunt. Voilà mon avis.

VIII.

Il n'est point de réconfort plus efficace et plus heureux que celui qu'on reçoit de l'assentiment d'un honnête homme, quand il s'agit de prendre un parti auquel on n'est pas encore tout à fait déterminé. Le discours paternel de Gaspari, la sagesse de ses conseils avaient ôté de dessus la poitrine de Felice un poids qui l'oppressait. Depuis longtemps il nourissait la

pensée secrète de faire ce qu'on lui avait conseillé; mais en cela, comme en toutes choses, il était sous l'empire de son indécision.

Felice passa la nuit suivante dans des rêves d'avenir; sa vanité jouit par avance des applaudissemens qu'il recueillerait. Malgré son caractère peu communicatif, il avait l'air gai et ouvert en arrivant chez le comte Altieri.

— Soyez le bienvenu, lui dit celui-ci; nous allons dîner ensemble, et vers deux heures de l'après-midi nous irons chez la princesse, qui nous attend. Je n'ai pas besoin de vous dire comment il faut vous conduire avec une femme entourée des hommages et des respects de tous ceux qui l'approchent et dont la puissance est pour ainsi dire une puissance souveraine.

Felice n'était peut-être que trop enclin au respect envers les grandeurs humaines, de sorte que la recommandation était inutile. On sait que jusque-là il n'avait été téméraire qu'en rêve.

Une nouvelle épreuve attendait Felice en sor-

tant de chez le comte. Celui-ci, demeurant à une des extrémités de Rome, sur la voie Appienne, avait fait seller deux chevaux fringans pour se rendre au palais de la princesse. Altieri n'avait pas plus pensé que Felice fût novice en équitation que le chevalier Ondedei n'avait songé à une autre inexpérience. Cette fois du moins la vertu de Felice ne pouvait être compromise, mais il courut grand risque de se rompre le cou; toutefois il aima mieux en affronter la chance plutôt que d'avouer franchement qu'il ne savait pas monter à cheval. Tant bien que mal, il se hissa sur sa fougueuse monture, en soutint les assauts avec une courageuse résignation, et saint Martin sans doute l'assura sur ses étriers durant une course assez longue, faite au grand trot, car il arriva à l'angle de la place Navone sans être tombé de cheval; mais ce fut une grande satisfaction pour lui quand il put en descendre.

Là, à l'extrémité inférieure de la rue du Cours, à l'opposite du palais du comte Salviati,

s'élevait le plus somptueux palais que Rome possédât alors. Plusieurs fois, en passant devant, Felice s'était arrêté pour en admirer l'architecture plus antique que moderne.

De magnifiques colonnes de porphyre égyptien et de vert antique, couronnées du chapiteau corinthien, décoraient le péristyle et soutenaient les voûtes hardies qui communiquaient avec une vaste cour à l'extrémité de laquelle l'œil apercevait de beaux jardins. De larges escaliers en marbre conduisaient à un premier étage; à chaque marche étaient des fleurs dans des vases antiques, et sur les paliers se dressaient comme en sentinelle des statues de dieux, de déesses, de héros, d'empereurs : l'amour des arts les avait retirés des décombres séculaires qui les recouvraient dans les vieux monumens où la cupidité les avait redemandés aux eaux du Tibre.

Au milieu de tant de merveilles, l'étonnement de Felice fut plus grand qu'il ne l'avait été le jour où pour la première fois il avait vu le

palais Salviati. Ses yeux avaient aperçu d'abord la chaumière d'un pâtre, ensuite la cellule d'un saint, puis les longs corridors d'un monastère, la maison d'un honnête marchand, la demeure demi-fastueuse d'un seigneur qui se ruinait, et enfin il se trouvait dans le temple de la Fortune. Ainsi il avait parcouru tous les degrés des conditions humaines; ainsi il savait que l'égalité n'est point sur la terre : elle n'est que dedans, encore la vanité des hommes voudrait-elle l'en exclure.

Dans plusieurs salles spacieuses qu'ils traversèrent étaient des gardes sous les armes, des pages aux couleurs de la princesse, un peuple entier de valets. Enfin ils arrivèrent à un dernier salon dont la somptuosité semblait être l'œuvre des fées; là des femmes revêtues de robes blanches de fine étoffe étaient occupées les unes à filer le lin, les autres à remplir de laine de mille couleurs des canevas de tapisserie.

Là n'était point encore la princesse : comme les anciennes divinités, elle se tenait dans un

sanctuaire réservé où nul n'était admis sans un ordre exprès.

Aussitôt qu'une de ses femmes lui eut annoncé la présence du comte Altieri et d'un jeune homme, elle fit entrer le comte seul, et Felice resta avec les femmes de la princesse.

Déjà ses susceptibilités murmuraient intérieurement sur cette différence de réception; il se repentait d'être venu. On l'avait prié, presque supplié de venir, et on le faisait attendre! C'est qu'il ne connaissait pas encore les humeurs capricieuses des grands. Pourtant, en regardant autour de lui, ses yeux s'arrêtèrent sur des visages de femmes qui lui servirent de dédommagement, et il était encore dans l'embarras de savoir de laquelle il était le plus amoureux quand le bruit d'une porte qui s'ouvrait s'étant fait entendre, toutes les dames assises dans la salle se levèrent d'un même mouvement, comme si une seule ficelle eût donné l'impulsion à autant de marionnettes.

C'était la porte de la princesse qui s'ouvrait

après une demi-heure; elle reconduisait Altieri.

Felice, qui s'était assis, n'avait point bougé de place, quand la princesse, souriant du plus gracieux sourire, s'approcha de lui et lui dit :

— Felice, vous avez un nom qui doit vous porter bonheur. Nous nous reverrons; je veux vous entendre. Je chante un peu aussi. Vous viendrez demain à onze heures. Ah!... vous demanderez la signora Lamberti. Bonjour, comte; bonjour Felice.

Et la princesse se retira, laissant Felice dans une extase d'admiration dont ses fantastiques amours ne lui avaient encore donné aucune idée.

Descendu avec Altieri, il s'excusa assez maladroitement sur la nécessité où il était de le quitter; mais des douleurs assez vives, quoique la cause en fût récente, lui conseillaient victorieusement de ne point remonter à cheval.

Depuis que Felice avait vu Ginevra, la douce et naïve Paula n'était plus la bien-aimée de son

cœur; l'apparition de la princesse Colonne venait à son tour de détrôner Ginevra. Quelle femme! que de beauté! que d'attraits! que de grâces! et tout cela revêtu de ce charme fascinateur qui s'étend comme une auréole autour des femmes d'un rang élevé. Julia Colonne n'avait jeté qu'un regard sur lui, mais quel sourire accompagnait ce regard, et quelle suaves caresses dans le son flatteur de sa voix!

Felice marcha devant lui, sans but, sans projet, tout entier à ses pensées, heurtant les passans, étranger à toute sensation venue d'un objet extérieur; sans savoir où ses pas le conduisaient, il se trouva vers la chute du jour dans la campagne de Rome.

Il était à Testaccio, lieu encore célèbre, quoiqu'il le fût moins que du temps des anciens Romains. Là les vieux dominateurs du monde venaient savourer le Falerne dans des coupes si souvent brisées qu'ils en firent un monticule dont le nom atteste l'origine. La joie bruyante des nombreux consommateurs que ce lieu réu-

nissait arracha enfin Felice à sa préoccupation, et il se remit en route pour revenir à la ville.

La signora Lamberti ! Felice n'avait garde d'oublier ce nom.

Le lendemain il se trouva avant onze heures au palais Colonne. Quand il eut demandé cette dame, il aurait pu remarquer que les gens de la porte, qui la veille avaient le plus grand respect pour ceux qui montaient par le grand escalier, le recevaient avec une considération moins apparente; mais trop préoccupé pour y faire attention, il suivit la voie qu'on lui indiqua.

La signora Lamberti était la première caméristе de la princesse, une de ces femmes pour lesquelles les grandes dames sont obligées de n'avoir aucun secret : c'était une grosse femme brune d'une quarantaine d'années et encore assez belle. Quand Felice se fut présenté à elle et qu'il eut décliné son nom, elle le pria d'attendre un moment et alla prévenir la princesse de son arrivée.

— Dans une demi-heure, dit la dame Lamberti en rentrant, madame vous recevra. En ce moment, ajouta-t-elle en souriant malicieusement, elle est avec monseigneur, et personne ne peut entrer quand ils sont ensemble.

Felice crut naïvement que par cette dénomination de monseigneur, la camériste voulait désigner le prince Colonne : la suite le fit revenir de son erreur.

Cependant la demi-heure d'attente durait depuis plus d'une heure lorsque le son d'une campanelle s'étant fait entendre, la signora Lamberti entra chez sa maîtresse et vint peu après chercher Felice, qui la suivit tout tremblant. La princesse, à demi vêtue, enveloppée de voiles blancs dont la transparence laissait voir plus que deviner la beauté de ses formes, était couchée sur une ottomane chargée de coussins moelleux. Rien n'était comparable en élégance et en recherches à ce réduit, où le jour n'entrait qu'avec discrétion à travers des rideaux soyeux : c'était le temple de la volupté, dont

Julia était la déesse. Elle parut à Felice encore bien plus belle que la veille. En femme bien apprise, la signora Lamberti s'était retirée, et Felice, debout, immobile, en contemplation, ne savait trop quelle contenance prendre quand la princesse lui fit signe de s'approcher et de s'asseoir sur un pliant placé à côté d'elle.

Tout en causant et comme par distraction, la princesse passait ses belles mains blanches dans les boucles noires des cheveux de Felice, qui en éprouvait un frémissement à devenir fou. Oh! qu'il était plus en danger là que dans la maison où l'avait conduit le chevalier Ondedei!

Des instrumens de musique étaient rangés sur une table, et dans un angle se trouvait un psaltérion. La princesse, avec sa grâce toute charmante, pria Felice de chanter et de s'accompagner; mais il tremblait si fort, ses facultés étaient tellement enchaînées, que d'abord les sons de sa voix, ordinairement si pure, si limpide, expirèrent dans son gosier; il voulut s'en excuser, mais la princesse n'était que trop

bien disposée à lui pardonner une émotion dont elle devina aisément qu'elle était la cause. Il se remit peu à peu, sa voix se posa avec plus de fermeté ; ses doigts se jouaient sur l'instrument avec une agilité incroyable et sans aucun effort. Il chanta une romance traduite de Lancelot du Lac : il y mit une expression si touchante, si suave, que la princesse en fut émerveillée ; à son tour elle fut émue. Elle se tenait debout auprès de Felice, et sa jolie tête se penchant comme si elle eût obéi à une puissance attractive, l'incarnat de ses lèvres effleura légèrement le front de Felice. Il avait la fièvre, il brûlait ; un moment de plus et il allait étouffer, quand la princesse, comme si elle se fût repentie d'un moment d'imprudence, se rejeta précipitamment en arrière et revint prendre la place qu'elle occupait quand Felice était entré. Son sein palpitait avec violence, ses joues étaient colorées ; ses paupières pesantes ne s'ouvraient plus qu'à moitié. Machinalement sa main prit un livre placé sur une tablette. En voyant ce

volume, Felice ne put retenir une exclamation de surprise.

— Qu'est-ce? qu'avez-vous? demanda Julia.

Lui, trop inexpérimenté encore pour savoir dissimuler, répondit tout d'abord:

— Madame, c'est que, si je ne me trompe, ce livre est à moi : c'est un psautier qui m'a été pris le jour de mon arrivée à Rome, et je ne conçois vraiment pas.....

— Vous êtes fou, mon cher Felice. C'est un cadeau que m'a fait un de mes bons amis, le cardinal Cajetano, qui sortait d'ici quand vous y êtes entré.

— Madame, je vous jure..... Au surplus, si madame le permet, je puis lui dire le sujet des images coloriées qu'il contient.

— Eh bien ! voyons cela, reprit la princesse, que la naïveté de Felice amusait et qui était bien aise de trouver un prétexte pour se remettre de son trouble. Si vous ne vous trompez pas une seule fois, je vous le rendrai.

Elle se mit à feuilleter le livre. A chaque

image dont elle nomma la page, Felice en fit une description si exacte, indiquant jusqu'aux nuances des couleurs, que Julia vit bien qu'effectivement le beau psautier avait appartenu à Felice; elle en prit texte pour se faire raconter l'aventure à la suite de laquelle on le lui avait pris, et elle ne put s'empêcher de rire en pensant au procédé économique du cardinal pour faire de si beaux présens :

— Allons, dit-elle, le psautier est bien à vous, Felice; mais il faut me le prêter pour quelque temps. Le cardinal se fâcherait rouge comme sa calotte s'il ne me le voyait plus.

Dès ce moment la princesse avait jeté son dévolu sur Felice, qui lui plaisait fort, non pas seulement par les agrémens de sa personne et le charme de sa voix, mais surtout à cause de son inexpérience. La princesse Colonne avait un sens exquis pour deviner les jeunes gens qui n'ont pas encore fait leur apprentissage d'amour, et elle aimait à en donner les premières leçons. Toutefois Julia, dont personne dans Rome ne

vantait la réserve, ne voulut pas cette fois commencer une aventure comme d'ordinaire elles finissent; cependant la voix publique disait que cela lui était déjà arrivé. Les embarras timides de Felice avaient pour elle quelque chose de piquant dont elle voulait prolonger la durée; elle se le réserva donc comme un amusement de campagne.

Felice, tout entier aux sensations qui l'assaillaient, était depuis plus d'une heure auprès de Julia, et il aurait eu bon besoin qu'on vînt le chercher comme on l'avait introduit, car il n'osait ni rester plus longtemps ni s'en aller. Il regardait Julia comme pour lui demander ce qu'il devait faire; mais dès que ses regards rencontraient les siens, il les abaissait aussitôt.

Enfin la princesse mit un terme à son indécision, et elle l'emmiella dans un tissu de paroles si flatteuses qu'il en eût infailliblement perdu la tête si le mal n'eût été fait :

— Mon cher Felice, lui dit-elle, à dater de ce moment je me charge de vous, je vous atta-

che à ma personne; j'ai eu tant de plaisir à vous entendre que ce plaisir est devenu un besoin pour moi. Le son de votre voix charmera mes loisirs, elle me consolera dans mes peines, car Felice, je ne suis pas heureuse. Je veux que vous soyez bien vu, considéré de tout le monde, je veux que vous preniez rang parmi mes officiers. Ici, à Rome, restez chez les braves gens où vous demeurez. Vous viendrez avec moi à la campagne, à Castel-Gandolfo, sur les bords du lac d'Albano; là, Felice, nous ferons des promenades sur l'eau : à la pureté de l'air, aux délices de la fraîcheur du soir, vous joindrez les chants si doux qui m'ont ravi tout à l'heure. N'est-ce pas, Felice?

Des larmes d'attendrissement coulèrent des yeux de Felice. La princesse les essuya en lui disant :

— Allons, allons, enfant.

Puis elle le regarda fixement comme si une vague incertitude eût roulé dans sa pensée, après quoi elle fit retentir la même campanelle

dont le son avait précédé l'introduction de Felice, et quand la dame Lamberti se fut rendue à l'appel de sa maîtresse, celle-ci, qui avait repris sa première place, dit à Felice ces seuls mots :

— Vous viendrez tous les jours avant une heure.

Ainsi le sort de Felice semblait fixé; une brillante carrière allait s'ouvrir devant lui. Il ne devrait qu'à lui seul une existence honorable; son amour-propre serait flatté des applaudissemens qu'il recevrait. La plus belle et la plus puissante princesse de l'Italie venait de le prendre sous son patronage; que lui manquait-il pour être heureux? un caractère qui lui permît de l'être.

Felice, comme on peut le croire, fut exact à se rendre aux ordres de la princesse; mais déjà de premiers désagrémens l'attendaient au palais.

Trois jours se passèrent sans que Julia le fit appeler. Ignorant le terrain mouvant d'une

cour et les caprices d'une femme, il se croyait disgracié avant d'avoir joui d'aucune faveur; on le voyait sombre, inquiet; il interprétait défavorablement jusqu'aux moindres regards des femmes de la princesse et surtout de la dame Lamberti, qui semblait se faire un malin plaisir de lui dire toujours :

— Monseigneur est avec madame; attendez.

Et quand il avait attendu de longues heures en rongeant son frein, c'était encore la même camariste qui lui venait dire :

— Madame ne vous recevra pas aujourd'hui; revenez demain.

Le troisième jour, Felice éprouvait un chagrin si violent qu'il ne put s'empêcher d'en parler à son respectable hôte :

— Mon ami, lui dit celui-ci avec sa bonté accoutumée, je trouve votre susceptibilité déplacée, car je ne vois pas que vous ayez tant à vous plaindre. Que vous disais-je l'autre jour? que tous les états ont leur bon et leur mauvais côté, leurs joies et leurs souffrances. Moi, mes

contrariétés naissent de l'absence des acheteurs, les vôtres de l'ennui d'attendre inutilement que la princesse vous fasse appeler. En cela, vous êtes moins à plaindre que moi : car enfin, point d'acheteurs, point de bénéfices ; tandis que vous, le traitement que la princesse a sans aucun doute attaché à vos fonctions court toujours ; vous n'êtes froissé que dans votre amour-propre, tandis que je le suis dans mes intérêts. Je ne suis pas très au fait de ce qui se passe dans une cour ; cependant j'en sais assez pour ne point ignorer qu'il faut savoir s'y tenir à sa place, observer les hiérarchies que la convenance y a établies. Le premier jour, vous êtes revenu ivre de joie ; maintenant vous vous laissez abattre sous le dégoût. Vous aviez tort et vous avez tort encore. La princesse vous a à son service, elle en agit avec vous comme à l'égard de ses autres officiers ; ne vous formalisez donc point d'une chose qui vous est commune avec toutes les personnes de sa maison. Mon cher enfant, les grands ne veulent point qu'on leur témoigne

d'humeur; continuez donc à vous rendre assidument où votre devoir vous appelle, et attendez.

Felice profita de ces excellens conseils, et cela lui porta bonheur.

Le lendemain il vit la princesse, un seul instant à la vérité, mais ce fut pour lui entendre dire qu'il eût à passer chez le signor Gonfanone, majordome de sa maison, chargé à ce titre de régler et de payer toutes les dépenses. Du reste c'était le personnage le plus cérémonieux de toute la chrétienté; il n'est sorte de politesses qu'il ne fît à Felice, et si celui-ci eût été plus au courant des prévenances de cour, il aurait pu juger que la princesse avait parlé de lui avec beaucoup d'intérêt.

Gonfanone compta à Felice une somme assez considérable pour subvenir aux dépenses que nécessiterait son prochain voyage à Castel-Gandolfo, et lui dit que la princesse avait elle-même fixé le traitement qu'il recevrait annuellement et par quartier. Ce traitement portait au double

le revenu dont jouissait déjà Felice, et comme il avait un grand esprit d'ordre et d'économie, il prit la résolution de ne point augmenter sa dépense en proportion de l'augmentation de son revenu.

Le signor Gonfanone lui dit en outre que la princesse partait le lendemain, qu'il ne la reverrait point avant son départ, mais qu'elle avait expressément recommandé qu'il allât la rejoindre sous huit jours.

Durant ces huit jours, Felice ne sortit de la maison de Gaspari que pour aller faire part de son changement de position au vicaire de Sainte-Marie-Majeure. Le digne ecclésiastique connaissait les choses de ce monde aussi bien que celles de l'autre : le nom de la princesse Julia Colonne lui fit un peu froncer le sourcil ; mais le crédit de cette femme était si grand que sa prudence ne donna à Felice aucun avertissement ; il lui dit seulement par manière d'avis :

— Vous vous ferez de monseigneur le cardinal Cajetano ou un protecteur ou un ennemi :

protecteur, il fera tout pour vous; ennemi, le cardinal est implacable. Prenez donc bien garde à ce que vous ferez, à ce que vous direz. Il est ici le tout-puissant, il a partout des yeux et des oreilles. Quant à la princesse, je n'ai rien à vous en dire, sinon que c'est la plus belle, la plus séduisante, la plus spirituelle de toutes les femmes; mais ses regards sont empoisonnés, mais ses faveurs donnent la mort.

« Ses regards sont empoisonnés, ses faveurs donnent la mort! répétait mentalement Felice en sortant de chez le vicaire de Sainte-Marie-Majeure. Ses regards sont empoisonnés!... mais c'est au feu de ses regards que j'ai pris une vie nouvelle! Ses faveurs donnent la mort!... et qu'importe la mort pour obtenir les faveurs d'une telle femme? Ses faveurs!... et qu'est-ce donc que les faveurs d'une femme?..... »

Felice délirait. Sa tête était un chaos où se mêlaient confusément des idées incorrectes; il éprouvait tout d'un temps et l'amour idéal, sensuel, mais sans corps, que lui avaient inspiré

Paula et Ginevra, et ces secousses nerveuses causées par un spectacle obscène; et la princesse lui apparaissait dans ce désordre comme réunissant en elle seule et la femme selon son imagination et la femme selon ses désirs.

Felice accomplit sa vingt-quatrième année le jour même de son arrivée à Castel-Gandolfo. Longtemps il suivit les côtes sinueuses du beau lac d'Albano, à l'extrémité duquel s'élevait au sommet d'une colline le château de la princesse. Ce château n'était pas sans ressemblance, pour sa construction et sa conformation extérieure, avec celui de Molise, où Felice était né; mais si les abords en étaient fortifiés et défendus, on avait réuni dans l'intérieur toutes les délicatesses de la vie alors connues.

Felice n'arriva au château qu'au moment où l'on venait d'en fermer les portes. Ce retard ne surprendra point ceux qui se rappellent son peu d'exercice dans l'art de l'équitation. Il avait bien pris un muletier pour faire transporter son modeste bagage; mais sous le prétexte de jouir

plus à son aise des beautés de la campagne de Rome, il avait fait la route à pied.

Une vigie l'ayant signalé à l'extrémité du pont-levis, on lui cria que l'heure était trop avancée; que les clés, selon l'usage, étaient déposées dans l'appartement de la princesse, et que ce qu'il avait de mieux à faire c'était de chercher pour la nuit un asile dans une des maisons de la ville.

Cependant Felice insistait encore pour entrer quand l'officier qui faisait sa ronde, étant parvenu auprès de la vigie, apprit de celle-ci ce qui se passait. L'officier, comme toutes les personnes attachées aux grands, n'ignorait rien de ce qui concernait ses maîtres. Il avait entendu parler du jeune musicien que l'on attendait; on en avait causé dans les salles d'armes, et l'on supposait que le nouveau venu allait jouir d'une grande faveur, au moins pendant quelque temps; il crut donc de son devoir de faire prévenir la princesse, pensant qu'il en serait récompensé un jour.

La princesse fit donner la clé à l'officier avec l'ordre d'introduire immédiatement Felice dans son cabinet.

La princesse était pour ainsi dire seule à Castel-Gandolfo, c'est-à-dire que son entourage se composait d'un petit nombre de ses familiers et de quelques domestiques intimes, sans compter la garnison, dont le commandant seul avait des communications directes avec elle. Le majordome Gonfanone, l'homme indispensable pour la conduite de la maison, suivant partout la princesse, s'y trouvait, et en outre l'aumônier et le médecin. Du reste il n'y avait que des femmes, au nombre desquelles il serait inutile de citer la signora Lamberti, espèce de majordome femelle et que les confidences obligées de la princesse avaient placée en dehors de la domesticité. Il y avait encore à Castel-Gandolfo deux dames d'un rang distingué à Rome, mais que leur peu de fortune avait réduites à la nécessité de se faire dame de compagnie de Julia; elles étaient du nombre de

celles que Felice avait vues filant le lin, le jour où Altieri le présenta à la princesse.

Cependant Julia avait voulu voir le soir même Felice. Elle ressentait la maladie des grandes dames : ses pensées flottaient incertaines, des spasmes douloureux la fatiguaient sans que le docteur y trouvât aucun remède; elle était atteinte de cette disposition indéfinissable pour laquelle la civilisation a trouvé depuis l'heureuse dénomination de vapeurs. Les maux de nerfs sont postérieurs de deux siècles.

Felice était attendu, personne n'ignorait que le jour de son arrivée était fixé; cependant aucun appartement ne lui avait encore été désigné; la princesse avait même gardé le silence quand le prévoyant majordome lui avait demandé des ordres à cet égard.

Non loin de l'appartement des femmes de la princesse, au rez-de-chaussée d'une tourelle, se trouvait une chambrette élégante où parfois Julia avait coutume de passer quelques heures en méditation; elle communiquait par

un long corridor obscur avec la chambre à coucher de la princesse : ce fut le lieu qu'elle désigna pour appartement à Felice durant son séjour à Castel-Gandolfo. On y dressa un lit, on y plaça des instrumens de musique, et quand ces apprêts, auxquels la princesse présida elle-même, furent terminés et l'heure du souper étant venue, Felice fut averti qu'il aurait l'honneur de manger à sa table avec le médecin, l'aumônier, le majordome et ses deux dames de compagnie.

Le souper fut plus gai qu'il ne l'avait été les jours précédens. Le docteur conseilla à la princesse d'entendre de la musique, l'assurant que les sensations produites par l'harmonie seraient un jour admises par la faculté au nombre des moyens curatifs. Elle rit de cette folle idée, et toutefois elle désira d'en faire l'essai. A l'issue du repas, elle engagea donc Felice à chanter. Celui-ci, poëte, musicien, amoureux, mais toujours timide, eut comme de coutume recours à son art pour lui servir de truchement :

durant ses huit jours de retraite chez Gaspari, il avait employé son temps à composer des chants nouveaux et à les mettre en musique; des allusions à sa propre situation s'y décelaient assez pour être comprises de celle qu'elles intéressaient, mais point assez cependant pour devenir l'objet d'une réprimande si elles étaient mal accueillies; et d'ailleurs son accent, sa voix, son regard sauraient leur donner plus d'extension ou en restreindre l'expression suivant la circonstance.

Comme on le voit, Felice avait fait des progrès.

Il chanta à table, sans accompagnement, chose difficile pour la plupart des musiciens; mais son geste et son expression n'en étaient que plus libres, et son succès fut un vrai triomphe. Julia n'eut point l'air de s'apercevoir des allusions dont elle était l'objet; mais ses beaux yeux et son sourire, dans un accord parfait, en remerciaient simultanément l'auteur. Lui, alors, craignant d'avoir été trop loin,

venait de retomber dans ses rêveries mystiques. La princesse voulut s'en amuser, et plaisantant Felice sur sa dévotion, lui dit :

— A propos, signor d'Arima, car elle ne l'appela point Felice ce jour-là, vous savez que j'ai à vous un livre de prières; je l'ai apporté ici et je veux qu'il vous soit rendu dès aujourd'hui : je suis persuadée qu'une lecture pieuse chassera les mauvaises pensées qui pourraient vous assaillir cette nuit.

Il rougit jusque dans le blanc des yeux; mais la princesse se levant de table put seule apercevoir son trouble, et ayant envoyé chercher dans sa chambre le beau psautier que le cardinal lui avait donné, elle le remit à Felice; ensuite elle le conduisit elle-même, mais accompagnée de ses femmes, dans la tourelle, et là, avant de le quitter, elle lui dit :

— Nous serons bien voisins. N'est-ce pas que si j'étais malade la nuit, vous viendriez à mon secours.

Et sans lui laisser le temps de répondre, elle se retira avec les dames de sa suite.

Felice dormit-il dans sa nouvelle demeure? l'histoire, qui enregistre tant de faits puérils, se tait malheureusement sur ce fait important, et nous en sommes réduits à de simples conjectures. Selon toutes les lois de la probabilité, il dormit peu ou mal : une prochaine espérance de réalité se joignit au délire de son imagination; il devina le danger, mais ce fut sans effroi. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'ouvrit pas même le psautier redevenu sa propriété. Peut-être encore, si nous argumentons toujours selon la probabilité, aux délices que Felice entrevoyait en perspective se joignait-il quelques arrière-pensées de crainte et de terreur. Il avait lu avec trop de fruit le gros livre des ménestrels, que la dame Judith avait rapporté de France, pour n'avoir point présentes à la mémoire ces histoires tragiques et lamentables de beaux troubadours expiant dans les ennuis d'une longue prison, ou dans la torture d'un horrible supplice, quelques

instans de joies dus aux caprices de belles châtelaines; il savait la mort de Guillaume de Cabestan, dont le cœur avait été servi à sa maîtresse par un mari tourmenté des fureurs de la jalousie; mais ces pronostics épouvantables se dissipaient devant la conscience de sa vertu, de sorte que le jour le retrouva serein et décidé à se conduire avec la plus extrême prudence.

Ainsi rassuré, les jours suivans Felice mit dans ses actions, dans ses paroles une circonspection qui ne fit qu'irriter les désirs toujours croissans de la princesse, et quand elle entendit sa voix moins accentuée, qu'elle vit ses regards moins expressifs, elle craignit de l'avoir intimidé, de ne lui avoir pas inspiré assez de hardiesse.

Une nuit que Felice était profondément endormi, un bruit inaccoutumé le réveille; il ouvre les yeux : sa chambre était éclairée; sur le bord de son lit un fantôme blanc, une apparition céleste se tenait debout et comme en contemplation, tenant un flambeau dans sa main. Ce

n'est point un être fantastique tel que son imagination lui en a montré tant de fois; c'est une femme, c'est Julia. Le seul vêtement nocturne qu'un lien fragile retient à la hauteur de ses épaules laisse voir par sa transparence les beautés de ce corps, chef-d'œuvre de la création. Un sourire inquiet erre sur les lèvres de Julia; ses yeux sont pesans de volupté; elle parle, sa parole est brève et tremblante :

— Vous m'avez dit, Felice, que vous viendriez me soigner si j'étais malade. Je souffre; oh! oui, je souffre. Felice, venez.

Et lui, obéissant à la voix de Julia comme l'ombre d'un corps obéit à ses mouvemens, dompté par une puissance inconnue, il se lève, il la suit. Julia lui sert de guide le long du corridor; la lumière qu'elle porte transforme en un nuage léger voltigeant autour d'elle le voile qui la recouvre. Felice n'est plus qu'une machine agissante, sans réflexion, sans volonté; ses pieds s'appuient sur la pierre froide; ses sens sont glacés, et pourtant un feu secret le con-

sume; il n'a point de paroles pour s'exprimer. Mais il est arrivé jusqu'à la chambre de la princesse; Julia en a refermé la porte; elle l'attire doucement vers elle, elle lui prodigue les plus doux noms, les paroles les plus enivrantes..... Le tentateur a vaincu, et Felice d'Arima sait enfin ce que c'est qu'une femme!

IX.

L'amour pur ne connaît ni les regrets ni les remords : c'est qu'alors deux âmes se sont échangées ; mais la volupté a ses angoisses. Durant le jour qui suivit la nuit où tant de mystères inconnus à Felice venaient de lui être dévoilés, il se sentait l'âme oisive, le cœur vide et la tête préoccupée. Revenu dans sa chambre avant les premiers rayons du matin, il regret-

tait le temps où tout pour lui n'était encore qu'une illusion. Il n'osait plus interroger son avenir; il le voyait recouvert de sombres nuages, et personne autour de lui qu'il pût consulter! il fallait au contraire que sa physionomie mentît à tous les yeux : une indiscrétion pouvait le perdre. Enchaîné comme Prométhée, rien n'était capable de le soustraire au vautour qui dévorait ses entrailles, et pourtant le feu qui l'avait brûlé n'était pas encore éteint. Et puis quel triomphe pour sa vanité! Cette femme si belle, si spirituelle, si courtisée, elle l'avait choisi entre tous, elle s'était donnée à lui! Mais que faire, comment soutenir les regards étrangers, comment affronter ceux de la princesse en présence des personnes de sa suite? Sans doute on lirait la vérité sur son visage, quelque effort qu'il fît pour la cacher.

Felice était encore en proie à ces perplexités, n'osant sortir de sa chambre, quand la dame Lamberti, toujours armée de son sourire désespérant, vint lui dire que la princesse le faisait

demander. Tous les rayons du soleil seraient entrés dans ses yeux qu'il n'eût pas éprouvé un plus violent éblouissement. Il se lève, il s'habille en hâte et se rend dans la grande salle où l'on se réunissait ordinairement avant l'heure du dîner. Julia l'y avait devancé, accompagnée de deux dames. Alors il put juger de l'empire que les femmes savent prendre sur elles-mêmes. Julia, calme comme la veille, sans aucune affectation, osa lui demander s'il avait passé une bonne nuit et le plaisanta sur ce qu'il s'était levé tard. Felice, à la torture, ne put répondre autrement qu'en s'inclinant respectueusement comme pour s'excuser. Cependant la princesse déclara que la matinée lui paraissant belle, elle avait formé le projet de faire une promenade sur l'eau et d'aller prendre son premier repas dans une cabane de pêcheurs que l'on voyait assise sur l'une des rives du lac. Elle désigna les personnes qui l'accompagneraient dans ce trajet, et Felice fut du nombre ainsi que les deux dames. Ils descendirent la côte

escarpée dont le pied était baigné par les belles eaux du lac d'Albano, et ils entrèrent dans une barque pavoisée aux couleurs de la princesse et que les bras de quatre vigoureux rameurs firent glisser sur l'eau avec une incroyable rapidité.

Tout était harmonie dans le spectacle qui se déroula à leurs yeux. Castel-Gandolfo fuyait à l'horizon et des collines verdoyantes s'élevaient à l'opposite; l'air tiède qu'on respirait ouvrait l'âme aux émotions les plus douces, quand la princesse, après divers propos, adressant la parole à Felice, lui dit :

— Vous rappelez-vous, signor d'Arima, qu'à Rome je vous ai témoigné le désir de vous entendre chanter sur le lac d'Albano?

— Vos désirs sont des ordres, madame, répondit Felice, et je suis prêt à vous obéir.

Alors il chanta la première stance d'une complainte populaire à Rome, et quand il eut fini, sa surprise fut grande d'entendre les quatre rameurs reprendre le refrain de la com-

plainte en marquant la mesure du bruit monotone de leurs rames. Ce concert improvisé plut beaucoup à Julia, et Felice assura qu'il préférait la voix de ces quatre rameurs à celle des chantres les plus habiles des églises de Rome.

La journée fut une journée de plaisirs calmes et doux. Felice était si surpris, si confondu de l'aisance de la princesse vis-à-vis de lui, que plus d'une fois il se demanda s'il n'était pas sous l'enchantement d'un rêve, si son incroyable aventure de la nuit précédente n'était pas une illusion de son cerveau malade.

Quelque influence qu'ait eu d'ailleurs cette aventure sur la jeunesse de Felice, nous n'entrerons point plus longuement dans les détails de sa liaison avec la princesse Colonne. Son extrême réserve à lui ne fit que s'accroître avec le temps, mais celle de la princesse ne fut pas de longue durée. Elle laissait voir son attachement pour Felice, au point que celui-ci en fut plus d'une fois effrayé; mais il n'osa pas lui faire d'observations, parce qu'elle ne souffrait

point d'observations capables de gêner ses caprices, et que quand elle cessait d'être femme, elle redevenait princesse et princesse très-altière.

Felice eut son temps de faveur comme tous ceux qui l'avaient précédé et tous ceux qui devaient le suivre. Il passa de la sorte plusieurs mois à Castel-Gandolfo; mais quand la princesse fut revenue à Rome, il continua, il est vrai, à lui être attaché en qualité d'officier, mais ses fonctions se bornèrent à la direction de sa musique.

Cependant le parti des Colonne ayant momentanément triomphé, Rome se trouva entièrement soumise à la puissance de l'époux de Julia, et durant tout un hiver celle-ci affecta l'extérieur du rang royal. Son palais devint le rendez-vous de la noblesse, des chefs du clergé, des femmes les plus distinguées par leur naissance et leur beauté; chaque jour elle donnait des fêtes dont la musique faisait le principal ornement. Plusieurs dames avaient

pris des leçons de Felice; on ne parlait que de lui dans Rome, que des progrès de ses élèves; d'ailleurs le bruit de son aventure avec Julia n'était un secret pour personne, et cela avait contribué à répandre sur lui une célébrité qui tournait au bénéfice de son art. De toutes parts il reçut des cadeaux d'un grand prix, des présens considérables, et il comprit que la voie qu'il avait suivie pour arriver à une belle existence l'y conduisait quoiqu'elle n'eût pas encore été fréquentée. Il fut alors le seul, comme Gui d'Arezzo l'avait été deux siècles auparavant, et près de deux siècles se passèrent encore avant qu'il eût des successeurs dignes de lui.

Peu de temps après son retour à Rome, Felice quitta la demeure qu'une si bonne hospitalité lui avait ouverte chez Gaspari. Il était redevenu en paix avec lui-même, car il s'était confessé de la seule faiblesse qu'il eût encore à se reprocher, et sa piété sincère, peut-être même un peu exagérée, ne lui permettait d'avoir aucun doute sur l'efficacité de la pénitence.

Toutefois cette croyance ne lui aplanissait pas comme à tant d'hommes de son siècle la route trop facile du péché; il se repentait sincèrement de ses fautes, et c'était avec une sorte d'ingénuité de cœur qu'il faisait entrer la vertu en première ligne dans tous ses projets d'avenir. Il aima plusieurs femmes et fut aimé de quelques-unes; mais comme celles-ci n'étaient pas des princesses pour lui faire des avances, sa timidité lui vint toujours en aide au secours de sa vertu. Cependant il n'oubliait point dans sa dévotion les belles paroles que lui avait dites le vicaire de Sainte-Marie-Majeure lors de son arrivée à Rome :

« L'Église n'est pas la seule voie qui conduise au ciel. »

Et si quelquefois, surtout depuis qu'il voyait le grand monde, ses idées intimes le reportaient vers l'Église, le tableau qu'il avait eu longtemps sous les yeux dans la maison de Gaspari lui révélait un bonheur plus grand et non moins pur : c'était le tableau de la famille et de la félicité

conjugale. On lui parla de diverses alliances, on lui proposa des partis parfaitement sortables; mais son indécision lui en fit manquer plusieurs, et comme il ne devait qu'à lui une aisance qui s'agrandissait tous les jours, il était bien décidé à épouser une femme sans dot plutôt qu'une dot sans femme.

Il trouva l'une et l'autre réunies, et Felice crut qu'il allait être heureux. Que de choses en effet semblaient se réunir pour présager son bonheur!

A l'église, Felice priait Dieu du fond de son âme, mais ses yeux s'égaraient quelquefois, et le hasard les faisait tourner du côté des femmes.

A Saint-Paul, que, comme on le sait, il avait d'abord choisi pour y entendre la messe, il avait plusieurs fois remarqué une jeune personne recouverte d'une mante et d'un voile, que de temps à autre elle soulevait pendant l'office divin. Souvent ils avaient échangé des regards doux et timides; jamais ils ne s'étaient dit un

mot. Une seule fois Felice, se trouvant près de la porte de l'église au moment où elle en sortait avec sa mère, lui avait présenté de l'eau bénite, et ils n'avaient rien de commun l'un avec l'autre que d'avoir fait simultanément le signe de la croix.

L'allure, les alentours, la tenue, les manières de la jeune personne annonçaient qu'elle appartenait à une famille honnête, et l'air respectable de sa mère encore *jeunâtre* (qu'on nous passe ce mot de notre invention) s'y joignait pour inspirer de la confiance.

Les deux futurs, sans le savoir, en étaient là de leurs silencieuses amours lorsque, dans une société de Rome, la jeune fille entendit prononcer le nom de Felice d'Arima, nom alors dans toutes les bouches. Elle-même aimait beaucoup la musique ; on vanta le talent supérieur de Felice, et son instinct de jeune fille lui fit supposer que Felice d'Arima devait être le jeune homme à l'eau bénite.

Le soir même elle n'en put plus douter, car

Felice vint en la même compagnie où se trouvaient le comte Altieri, sa nouvelle épousée et la famille Salviati, sans en excepter l'illustre chevalier du Temple. Celui-ci revenait d'une expédition dont il avait fait partie contre les Barbaresques; comme il avait eu sa part de bonnes prises, c'est-à-dire d'un honnête pillage, plus que jamais il se livrait à ses débauches, et comme il avait toujours en sa faveur la raison de son épée, il ne connaissait aucune retenue.

Ondedei n'avait pas vu Felice depuis longtemps : le trouvant donc là, il se mit à lui parler très-cavalièrement et d'une voix assez élevée de la brillante aventure qui l'avait mis en renom dans Rome. Felice n'aimait point le chevalier, cependant il était bien aise de jouir, devant lui seulement, de la satisfaction que donnait à son amour-propre sa brillante conquête. Sa prudence, il est vrai, n'avoua rien; mais Ondedei parla si haut, en ce moment ils étaient si rapprochés de l'endroit où Anna, la jeune

fille de l'église Saint-Paul, était assise, que celle-ci entendit tout.

Que de sentimens inexplicables, inconciliables Dieu a placés dans le cœur des femmes! Anna était heureuse et souffrait tout à la fois de l'indiscrétion du chevalier du Temple.

Les jeunes filles, quand elles sont encore sous le saint empire de la chasteté, ne rêvent pas précisément d'amour, mais il y a quelque chose pour elles au delà de la vie qu'elles mènent sous le toit paternel; elles supposent l'existence d'un nouveau monde comme le génie de Platon devinait l'Atlantique; et puis, que d'exemples autour d'elles! Ne voient-elles pas chaque jour leurs compagnes se marier, devenir mère! Si donc elles ne songent point à l'amour, il est impossible qu'elles ne pensent pas au mariage, et pour elles une préférence souvent sans motif, souvent due au hasard leur paraît de l'amour.

Ainsi était Anna, sans qu'elle s'en rendît compte à elle-même, et se trouvant dans cette disposition, elle s'enorgueillit des succès de

Felice; peut-être dans le fond de sa pensée une voix secrète murmura-t-elle qu'il était beau de détrôner une rivale quand cette rivale est une princesse.

Durant la soirée dont nous parlons, Felice tourna souvent ses regards sur Anna. De son côté il fut satisfait de la voir dans un cercle où n'avaient pu être admises que des personnes d'une certaine distinction. Voulant prendre sans affectation quelques renseignemens sur elle et sur sa famille, il se garda bien de s'adresser pour cela au chevalier Ondedei; il pensa que sa confidence serait mieux placée auprès du comte Altieri, qui ne cessait de lui témoigner le plus vif intérêt et de prendre part à des succès auxquels ses conseils n'avaient pas été totalement étrangers.

Malheureusement le comte ne connaissait ni Anna ni sa famille, mais il promit à Felice de l'informer très-prochainement de ce que celui-ci désirait savoir.

Plusieurs jours après, il lui dit que la signora

Marioni, mère d'Anna, était veuve en première noce d'un ancien commis à la perception des deniers publics; que le père d'Anna, mort depuis dix ans, se nommait Peraldi, et qu'il avait laissé à sa veuve une honnête aisance après avoir fait et perdu une grande fortune, et outre sa fille, un fils qui dans ce temps suivait le cours de ses études, dans lesquelles, ajouta le comte, il ne faisait aucun progrès; aussi se proposait-on de le placer dans la carrière des gabelles papales, comme y avait été placé son père.

Il n'en était pas de même d'Anna : c'était une jeune personne sage, modeste, bien élevée, qui faisait le charme de sa mère et ferait sûrement le bonheur de son époux. Quant au second mari de la mère d'Anna, le signor Marioni, il n'y avait rien que de favorable à en dire : c'était dans des spéculations qu'il avait acquis une fortune déjà considérable et qu'il augmenterait sans doute encore, car son bonheur était une chose pour ainsi dire proverbiale dans le haut commerce de Rome.

— Au surplus, ajouta Altieri, la famille Marioni doit être connue de votre ancien hôte, le signor Gaspari, et nul autre plus que lui n'est capable de vous servir de guide et de père dans une affaire où il y va de votre avenir.

A ces derniers mots, Felice ne put retenir une exclamation de surprise : il ne croyait pas en avoir dit autant que le comte en avait compris; mais celui-ci, à la chaleur des questions de Felice, ne s'était point mépris sur son but. Un mot surtout avait froissé l'oreille du fils de Mainfroi, et ce mot lui pesait sur le cœur :

« Gaspari me servira de père! Et quel était donc mon père? quels liens l'unissait à ma mère, cette Maria dont le nom est devenu le mien? Cependant quand le comte Altieri m'en parla pour la première fois, il ne m'aurait pas dit que j'appartiens à un sang noble si cela n'était pas vrai; sa loyauté est incapable d'imposture!..... Mais alors pourquoi ne pas me dire qui je suis, pourquoi ne pas dégager ma

naissance du mystère qui la recouvre? Et quand Anna saura!..... Comment lui cacher ce que je voudrais me cacher à moi-même! Non, je le sens, ma vie entière n'est qu'un rêve; je ne suis point fait pour le bonheur dans ce monde, il faut que j'en fasse le sacrifice à Dieu, que je tâche du moins de mériter la vie éternelle.»

Cette pensée revenait souvent à l'esprit de Felice; elle le dominait comme un magnétisme religieux quand il était dans la solitude. Heureusement la raison de Gaspari, avait pris sur la sienne assez d'ascendant pour l'arracher à ses idées mystiques.

Lorsque Felice se fut ouvert à lui sur ses projets et sur les obstacles qu'il entrevoyait, l'excellent homme l'affermit dans son dessein; il lui répéta en partie ce que le comte Altieri lui avait dit de la famille Marioni, et y ajouta d'autres détails qui tous concordaient à la représenter comme une des plus honorables du commerce de Rome.

— Quant à la difficulté qui vous tourmentait le plus, n'ayez point de crainte, dit Gaspari. Je ne vous dirai point que nous vivons dans un temps où bien peu de familles, en dehors des seigneurs, tiennent registre de leur filiation; mais ce que je puis vous assurer, mon cher Felice, c'est que moi, avec la réputation dont j'ose dire que je jouis, quand je déclarerai que si Felice d'Arima m'avait demandé ma fille Paula pour femme, je la lui aurais donnée, aucune mère de famille ne fera d'objections sur une difficulté qui ne doit pas même vous occuper. Permettez-moi de vous le dire avec tout l'intérêt qu'un père peut prendre à son enfant : je vous ai vu avec peine un peu trop ébloui de l'éclat des grandeurs du monde; quand vous songez à y renoncer, ne serait-ce pas un hommage que vous leur rendez? Scrutez-vous bien, et dites-vous, la main sur la conscience, si jamais l'envie ne s'est mêlée à vos dédains. Mon père m'a appris à respecter les distinctions sociales, mais à n'estimer les hommes que

selon leur valeur. Soyez imbu du même principe; alors vous verrez les grands comme un spectacle, et vous retranchant dans la seule noblesse du moi humain, vous chercherez à être heureux dans la condition où le sort vous a placé, mais vous ne désirerez point d'en sortir. Rappelez-vous la fable de Phèdre, et n'oubliez point l'accueil qui fut fait au geai quand il revint paré des plumes du paon. Le tendre attachement que je vous porte m'a seul engagé à vous faire ces observations au moment où vous touchez peut-être à l'événement le plus important de la vie d'un homme. Je ne vois que des convenances de part et d'autre dans votre union avec la belle-fille de Marioni; je trouve même, dans ma manière d'apprécier les choses, votre position personnelle supérieure à celle de la famille dans laquelle vous allez entrer, car nous voyons tous les jours les fortunes les plus stables en apparence se dissiper comme une étoile qui file après avoir brillé d'un éclat passager; mais le talent acquis reste

toujours, et il porte avec lui ses ressources et ses consolations.

» Encore un mot, mon cher Felice. Je ferai dès demain les démarches que vous désirez de moi : je verrai mon confrère Marioni, je verrai la mère d'Anna et je leur ferai connaître les dispositions où vous êtes à l'égard de leur fille; ensuite je serai fier de vous servir de père. Mais auparavant je dois encore vous dire qu'il est dans la vie d'autres convenances que les convenances de famille et de fortune, ce sont celles qui résultent des caractères. Souvent une jeune fille, même après son mariage, demeure trop sous l'influence de ses parens; toutes les femmes n'obéissent pas à la voix de Dieu, qui leur commande impérieusement de tout quitter pour suivre leur mari. Tenez, par exemple, vous savez à quel point je suis heureux, vous avez assez vécu avec nous pour ne point l'ignorer; eh bien, peut-être le serais-je beaucoup moins si je n'avais point épousé une étrangère, si la famille de ma bonne Judith habitait Rome au

lieu d'habiter Paris. Au surplus je ne fais ici aucune conjecture, j'exprime seulement les vagues inquiétues de mon amitié, tout en espérant qu'elles ne sont nullement fondées. Si, comme je n'en doute pas, votre demande est agréée, je vous présenterai dans la maison de Marioni; alors ce sera à vous d'étudier le caractère d'Anna et de juger s'il est en rapport avec le vôtre. »

Gaspari tint dès le lendemain la parole qu'il avait donnée à Felice. Comme il l'avait prévu, il n'eut à répondre qu'à quelques-unes de ces objections que la prudence commande aux parens et qui ne vont presque jamais à la connaissance des futurs époux. On régla la dot d'Anna. Gaspari, plus sage que Felice, stipula les dons que celui-ci voulait faire à sa future, sans que la prudence de l'un enchaînât la générosité de l'autre.

Ces choses conditionnellement convenues, le jour fut pris pour la présentation de Felice chez le signor Marioni. Felice, s'il eût été plus

versé dans la connaissance du cœur humain, eût deviné que ses vœux étaient agréés par la jeune fille avant que Gaspari lui eût rapporté l'assurance de l'assentiment de sa famille, car aux heures où il avait coutume de se rendre à Saint-Paul, où il fut très-assidu, il ne la vit point paraître : il ne savait pas qu'il y a des aveux qui se font, comme l'Église dit que l'on pèche, par omission. Lui, au contraire, il était affligé de ne la point voir venir, quand enfin il fut conduit dans la maison de ses parens avec le peu de cérémonial que l'usage permettait alors chez les bourgeois, qui même ne portaient pas encore ce titre.

Timide comme il l'était, le jour de la présentation, Felice se conduisit avec une réserve, une retenue poussée à l'excès. Anna de son côté ne pouvait lui faire des avances, car elle n'était pas princesse. Ils se regardèrent, ne se parlèrent point, et Gaspari jugea que l'entrevue avait été bien froide. Eux, au contraire, ils étaient plus que jamais charmés l'un de l'autre.

C'est que eux seuls avaient compris ce qu'ils ne s'étaient pas dit.

Malgré le désir que l'on avait d'entendre chanter Felice, on eut la discrétion de ne lui point demander de faire de musique, et cependant on parla de son art et de ses succès.

Après une visite d'une heure, Gaspari et Felice se retirèrent. Felice demanda la permission de revenir; la permission lui fut accordée. Mais il crut devoir laisser un jour entier s'écouler sans qu'il en profitât. On ne lui en sut pas gré; on remarqua son peu d'empressement.

Qu'il est difficile de ne pas faire de gaucheries quand on est amoureux ! Et pourtant les gaucheries sont souvent filles de la délicatesse.

Le jour de la seconde visite de Felice à la famille Marioni, on l'invita à dîner pour le lendemain. Le beau-père d'Anna lui dit assez froidement mais sans désobligeance que, d'après les renseignemens pris sur son compte, il pouvait aspirer à la main de sa belle-fille; que la recommandation de Gaspari était une

garantie suffisante; que l'on regardait les produits futurs de son art comme faisant partie de sa fortune actuelle; que par conséquent on était résolu à l'admettre comme gendre dans la famille, que même il en ferait partie, la signora Marioni ne voulant point se séparer de sa fille; qu'ils vivraient tous en commun, et qu'on lui ferait préparer dans la maison un petit logement pour lui et sa femme.

Felice intérieurement ne fut pas très-satisfait de la forme donnée par Marioni à une accession qui avait tout l'air d'un contrat de vente dans lequel aucune des parties ne serait lésée. Il eût voulu plus d'expansion, plus d'aménité; mais enfin on l'acceptait, et c'était là l'objet principal de ses désirs. Pour lui, il ne concevait pas que l'on traitât un mariage comme la vente d'une maison; les idées mercantiles lui étaient étrangères, et il demandait Anna sans vouloir s'enquérir de la fortune qu'elle lui apporterait en mariage.

La signora Marioni étant survenue pendant

ce colloque, elle fit à Felice un accueil plus gracieux, plus empressé; elle laissa même échapper quelques mots qui lui permirent de penser qu'il n'était pas tout à fait indifférent à sa fille, et Felice en saisit le sens avec une inexprimable joie; il témoigna alors le désir de présenter ses hommages à la signora Anna :

— Ce n'est point le moment de voir Anna, dit la signora Marioni; ma fille a tout son temps occupé : dans la matinée nous ne pourrions la distraire de ses travaux; mais si vous voulez venir à la veillée, vous aurez tout le temps de causer ensemble.

Plusieurs fois Felice fut tenté de rendre compte de cet entretien à Gaspari; mais ce fut précisément parce qu'il n'en était pas content qu'il ne lui en parla point. Il se souvenait de ce qu'il lui avait dit touchant l'empire que de certaines familles veulent prolonger sur leurs enfans, et comme il était amoureux, il craignit des observations qui auraient pu le détourner d'un mariage déjà assez avancé. Felice dévora

donc ses craintes ou plutôt les chassa comme de mauvaises pensées.

Une chose d'ailleurs vint contribuer puissamment à dissiper jusqu'à l'ombre des doutes qu'il aurait pu avoir. Ayant été faire part de son prochain mariage au vicaire de Sainte-Marie-Majeure et le prier de leur donner à sa femme et à lui la bénédiction nuptiale, ce vénérable prélat le félicita sur le choix qu'il avait fait, l'assurant que les Marioni lui étaient avantageusement connus.

Dès lors Felice alla passer toutes ses soirées dans la maison de sa future et attendit avec une vive impatience le jour fixé pour la cérémonie de son mariage.

Le terme en fut plus éloigné qu'il ne l'aurait souhaité; mais alors on touchait à la mi-carême, et il fallut bien attendre la semaine de Pâques.

Durant cette longue attente, Felice, sans négliger ses amours, n'abandonna pas non plus le soin de ses affaires et de sa réputation. Si

des succès mondains, si les faveurs d'une princesse l'avaient élevé au premier rang parmi les personnages dont s'occupait Rome, il sanctifia sa renommée en composant sur un rhythme nouveau des chants d'église, un *Miserere*, un *Stabat*, un *Kyrie*, que les fidèles, rassemblés durant la semaine sainte dans les temples du Seigneur, écoutèrent comme une harmonie céleste, comme le chant des archanges.

A cette occasion, le cardinal Cajetano lui-même envoya auprès de Felice pour lui faire ses félicitations et y joignit un riche présent. Une circonstance en doubla le prix pour Felice : le cardinal chargea de lui porter ses complimens le même secrétaire que l'on a vu faire sortir Felice de la prison Mamertine.

Felice était heureux sans doute des éloges que la voix du peuple et la satisfaction du tout-puissant cardinal donnaient aux productions de son génie; mais c'était pour lui un bonheur bien plus grand encore d'en déposer l'hommage aux pieds d'Anna. Celle-ci sans

doute triomphait intérieurement des triomphes de son amant, mais ses manifestations étaient empreintes d'un calme qui tenait de la froideur. Et d'ailleurs comment aurait-elle pu dire à Felice qu'elle était fière de son talent? Jamais, depuis qu'il fréquentait assidûment la maison Marioni, jamais Felice n'avait pu jouir d'un seul instant de tête-à-tête avec sa future; jamais il n'avait pu lui parler autrement qu'à la dérobée, en présence de parens obséquieux et qui semblaient épier jusqu'à leurs gestes et leurs mouvemens. C'était donc tout au plus si Felice connaissait le son de la voix de sa femme quand arriva le jour des noces; mais enfin il allait être heureux.

La bénédiction nuptiale ne pouvait avoir lieu à Sainte-Marie-Majeure, attendu que cette église n'était la paroisse ni de l'un ni de l'autre des deux futurs; mais cette difficulté fut facilement levée par un ordre du cardinal Cajetano, et le vicaire officia dans cette solennité, qui fut célébrée à la chapelle Corsini. Cette cha-

pelle ne portait point encore ce nom; on n'y voyait point réunis les chefs-d'œuvre des arts la plupart encore à naître; aussi ne l'avait-on point surnommée le Boudoir de la Madone; mais l'autel en était privilégié : c'était là que les grandes familles de Rome aspiraient à recevoir dans leurs alliances le sceau de la religion.

Pour ce jour Felice avait composé des motets, et tel est l'empire d'un art sur celui qui l'exerce avec supériorité que l'on aperçut plusieurs fois sur son visage des marques d'impatience. Quelque heureux que fût l'amant, le compositeur souffrait de quelques discordances qui venaient désagréablement frapper son oreille.

Le repas de noces fut splendide. Marioni en cette occasion fit les honneurs de sa maison avec le plus grand apparat, et les nobles personnages qui s'y trouvèrent purent remarquer que dès cette époque le luxe et les somptuosités de la vie n'habitaient pas exclusivement les palais des seigneurs. Le comte Altieri et sa

femme, la belle Ginevra, y occupaient une place d'honneur. Gaspari et sa famille y assistaient aussi comme représentant les parens de Felice. Quant à ceux de Marioni et de sa femme, ils étaient très-nombreux; mais l'on pouvait juger que chez la plupart d'entre eux l'éducation n'était pas d'accord avec la fortune : des jeunes gens tenaient des propos plus qu'ambigus qui auraient été moins déplacés dans les sociétés de la place d'Espagne qu'à une réunion de noces; et ces propos trouvaient des oreilles de femmes pour les entendre sans rougir!

Felice souffrait l'impossible, mais il n'osait rien dire, et quoique son attention fût tout entière pour Anna, ses regards ayant rencontré plusieurs fois ceux de Gaspari, il vit bien que par politesse celui-ci affectait une satisfaction qu'il n'avait pas, et la modeste Paula baissa plus d'une fois les yeux. Le comte et Ginevra gardaient le silence. Judith s'efforçait de paraître ne rien voir et ne rien entendre; mais la tâche était difficile, car il y avait là des ma-

trones, dont l'âge seul était respectable, qui buvaient, qui mangeaient, qui riaient haut et parlaient avec étalage de l'inutile recherche de leurs ajustemens; quelques-unes même traitaient des sujets de galanterie grossière, citaient les amans de leurs amies, tympanisaient les maris trompés, et tenaient pour ainsi dire une flagrante école de vices. La princesse Julia du moins, soumise à l'empire de ses sens, ne choquait point les oreilles chastes de l'inconvenance de ses propos.

Quelle société pour Anna! Elle, si simple, si douce, si modeste, elle avait déjà vécu parmi ces femmes, et elle ne rougissait pas!..... non, elle ne rougissait pas, parce qu'elle ne comprenait pas, et que souvent l'innocence a ses saillies que l'on serait tenté d'attribuer à la corruption.

« Oh! disait en lui-même Felice, si je puis me faire aimer d'Anna autant que je l'aime; si elle comprend mon âme, je l'arracherai à l'influence de ces mauvais exemples, quoique sûre-

ment ils soient trop hideux pour avoir jamais rien de dangereux pour elle, mais il ne faut pas même que sa vue en soit flétrie. »

Ainsi raisonnait Felice, mais il raisonnait en dehors des événemens, et il vit plus tard que lorsqu'une volonté ferme n'est pas l'apanage d'un homme, sa bonté a souvent le même résultat que la sottise.

Nous ne respecterons pas moins les secrets du lit nuptial du fils de Mainfroi et d'Anna que nous avons respecté ceux du lit nuptial de son père et de Maria ; cependant un bruit courut dans Rome et fut recueilli par la société perverse dont nous parlions tout à l'heure : on dit que par excès de délicatesse, voulant ménager la pudeur d'Anna, obtenir à titre d'amant soumis ce qu'il avait le droit d'exiger comme époux, la maudite timidité de Felice suspendit pendant le cours d'une lune la ferveur de ses empressemens, ne sachant pas que la résistance d'une jeune mariée n'est qu'un dernier combat que livre la pudeur, peut-être avec l'espoir de

ne pas triompher. Les matrones interprétèrent mal l'exquise délicatesse de Felice, et leur langue envenimée, ajoute l'indiscrète chronique du treizième siècle, parvint à persuader à Anna que le respect exagéré de Felice pour sa vertu n'était qu'une injure faite à ses charmes.

Cependant ce respect eut des bornes, car dès la première année de son mariage, Felice devint père d'une fille qu'il aima avec idolâtrie, et quelques années après sa femme lui donna un fils.

Les affaires de Felice, sans qu'il changeât de but ni de moyens, prirent après son mariage un nouvel accroissement. Par bienséance, il ne vit plus Julia en particulier, et celle-ci, par un caprice de princesse, prit le plus vif intérêt à sa jeune famille, de sorte qu'elle pouvait compter en entrant dans le monde sur une puissante protection; mais alors les grandeurs humaines étaient fragiles et de peu de durée.

Les Colonne ayant été vaincus, leur puissance fut pour un temps détruite à Rome, d'où

ils furent contraints de se retirer. Alors Felice perdit la place qu'il avait conservée jusque-là; mais il s'était fait une si grande clientèle dans Rome qu'il n'en avait plus besoin, et c'était avec joie qu'il procurait à sa jeune femme par son travail les plaisirs que l'on connaissait alors.

Toutefois un obstacle s'opposait à son bonheur.

Felice, obligé d'être presque toujours dehors, soit pour donner des leçons, soit pour diriger des réunions musicales, soit pour présider à l'exécution des chants religieux qu'il composait pour les chapelles et les églises, n'avait pas su être le maître chez lui; sa timidité, son indécision en étaient les principales causes, mais elles n'étaient pas les seules : les circonstances dans lesquelles il s'était trouvé lors de son mariage avaient dû y contribuer puissamment.

D'abord il vécut, comme on l'a vu, dans la maison de son beau-père; là il ne pouvait évidemment être le maître : heureux s'il n'y eût

pas été presque à titre d'étranger, tandis que sa femme restait comme précédemment la fille de la maison; et quand par la suite il prit son ménage à lui, l'impulsion était donnée. Ce fut ce que l'on appelle un bon ménage; mais Felice s'était fait dans son imagination un monde à lui, en dehors du monde réel : il aurait voulu dans le mariage des transports toujours nouveaux, une adoration mutuelle qui nécessairement fatigue ceux qui ne la partagent pas. Alors il connut le désenchantement de la vie, ces mécomptes de l'avenir qui attendent presque toujours les hommes passionnés et religieux quand ils veulent appliquer leur mysticité aux choses de la terre. Felice n'était point d'ailleurs doué de cette philosophie qui fait que l'on jouit du bien comme d'un accident heureux; il lui semblait que le bonheur devait être l'état permanent de l'homme; et ayant reçu comme une chose toute naturelle les bénéfices de la fortune, il s'irritait contre ses mauvaises chances, croyait à l'injustice du sort, qui n'est ni juste ni injuste,

et quand il se livrait à ses méditations moroses, il passait souvent des heures entières de la nuit, non plus à étreindre des fantômes, mais à regarder le ciel, à élancer sa pensée par-delà ces myriades de mondes gravitant dans les espaces de l'univers; puis laissant retomber ses regards sur l'infirmité humaine, de son cœur s'échappait le mot sublime qu'a répété depuis le plus sublime des orateurs chrétiens : « *Dieu seul est grand!* »

FIN DU LIVRE SECOND.

LIVRE III.

I.

Durant les vingt dernières années du treizième siècle, les papes se succédèrent si rapidement les uns aux autres qu'ils ne firent pour ainsi dire que s'asseoir sur le siége pontifical.

À la mort d'Honorius, Nicolas IV, intronisé, régna à peine deux ans, et mourut en l'an 1292.

Alors Andronic II prenait le titre d'empereur d'Orient; mais son empire s'écroulait de toutes parts, et il voyait avec terreur s'avancer du fond de l'Asie le terrible Othman, fondateur de la race ottomane. Cependant il ne dressa point ses tentes au couchant du Bosphore.

Le saint empire germanique, que l'on désignait encore sous le nom fastueux d'empire d'Occident, était soumis au sceptre de Rodolphe.

Don Sanche régnait en Espagne, Denys en Portugal, Édouard en Angleterre, et Alexandre III en Écosse, qui bientôt devait être le théâtre des exploits de Robert Bruce.

La Suède reconnaissait les lois de Magnus, et le Danemark celles d'Éric huitième du nom.

Sur le trône vacillant de la Pologne, en proie aux fureurs des partis, qui tour à tour couronnèrent, détrônèrent et réélurent Ladislas, était momentanément assis Primislas.

Le grand-duc souverain de la Russie était

Alexandre, le prince qui le premier fixa la puissance moscovite et le premier aussi qui établit le siége de la domination russe à Moscou. Sa vie finit avec le siècle.

En France, Philippe-le-Bel avait succédé depuis l'an 1285 à Philippe-le-Hardi. On verra bientôt comment son royaume était devenu le centre des grandes affaires de l'Europe.

Rome ne s'émut point à la mort de Nicolas IV. Une vacance longtemps prolongée fit surgir les brigues qui se disputaient d'ordinaire le saint-siége, et au milieu des agitations de la ville et du monde, le sacré collége, voulant se mettre d'accord, eut cette fois la bizarre fantaisie de confier les clés de saint Pierre aux mains d'un homme vertueux : il y avait trop longtemps que les papes ne portaient plus que l'épée de saint Paul.

De tout temps il y eut de la raison dans le peuple livré à ses instincts : le choix du conclave fut salué par l'assentiment de Rome entière. Un seul homme peut-être dans toute la chré-

tienté fut affligé de ce choix, ce fut celui qui en était l'objet. Ce saint homme, ayant été averti de l'intention du conclave et des vœux des Romains, se retirait plus que jamais de solitude en solitude pour se soustraire à l'empressement du peuple qui venait en foule le chercher de tous côtés. L'ayant enfin trouvé, le peuple consacra par acclamations, mode d'élection usité aux premiers siècles de l'Église, le choix des cardinaux. Il fut élu pape le premier jour de juillet de l'an 1294, après une vacance du saint-siége de plus de quatorze mois. Cet homme, ce saint, était Pierre de Muron, que l'on a vu fondateur des Ermites de Saint-Damien et le premier guide de Felice d'Arima.

Pierre de Muron rehaussa par son humilité cette tiare que l'orgueil mondain de ses prédécesseurs avait fait descendre au niveau des couronnes royales en cherchant à lui donner sur la terre un appui qui ne doit être que dans le ciel. Il fut sacré à Aquila, c'est-à-dire à Notre-Dame-de-Collemadio, monastère de son ordre

situé près de cette ville. Sa modestie était telle que pour se rendre de Pérouse à Aquila, malgré les instances des princes et des cardinaux qui l'accompagnaient pour qu'il donnât une grande solennité à son cortége, il ne voulut point d'autre monture que celle qui portait Notre-Seigneur Jésus-Christ lors de son entrée à Bethléem. Ce fut à Aquila qu'il prit le nom de Célestin V, nom qu'il donna alors aux religieux de son ordre. Les célestins sous leur fondateur devinrent des moines bénédictins réformés.

Peu de pontificats furent d'une aussi courte durée que celui de Célestin V, et peu de pontificats cependant occupent une si belle place dans l'histoire de l'Église. Son règne ne dura que cinq mois; l'année même de son élection fut témoin de sa retraite, qui fut tout à la fois volontaire et contrainte, volontaire en ce que le poids des grandeurs était trop pesant pour sa vertu, contrainte parce qu'il fut victime d'un ambitieux compétiteur, ce même cardinal Cajetano que nous avons vu possesseur et

donataire du riche psautier de Felice et qui, s'étant par astuce emparé du saint-siége, devint le persécuteur acharné de son vertueux prédécesseur.

Célestin aurait voulu faire revivre la simplicité des premiers apôtres : pasteur de son troupeau, il accueillait toutes les brebis égarées qui voulaient revenir à la foi; son zèle n'excluait point la tolérance, et il s'était déclaré l'ennemi des persécutions dont les sectes dissidentes, et notamment les juifs, étaient alors l'objet. Mais disposé à prendre ses pensées pour des inspirations, ses songes pour des révélations, et tout événement extraordinaire pour un miracle, il n'était pas l'homme de son temps pour le poste difficile où il avait été appelé; il s'était usé pendant soixante années de contemplation. Benoît Cajetano, connaissant la faiblesse d'esprit de Célestin, résolut de s'élever sur sa ruine et s'insinua dans sa confiance. Il lui représenta sous des couleurs si vives la responsabilité d'un souverain pontife, l'éten-

due de ses devoirs et la sévérité des jugemens de Dieu, qu'il lui rendit insupportable le poids de la tiare. On raconte même qu'usant d'un bas et criminel artifice, il introduisit la nuit, par une ouverture pratiquée à la muraille de la chambre du pape, une longue sarbacane par laquelle, en grossissant sa voix, il fit entendre au saint-père des paroles menaçantes qui lui prescrivaient, pour le salut de son âme, de rènoncer au pontificat. Célestin, effrayé par ces paroles, qu'il croyait émanées du ciel, rassembla les cardinaux, leur déclara qu'il abdiquait, et les pria de lui choisir un successeur. Ils ne cherchèrent point à le détourner de sa résolution, et Benoît Cajetano fut élu par eux sous le nom de Boniface VIII.

Cette époque fut la plus brillante du règne de Philippe-le-Bel. Le comte de Flandres venait d'être humilié. Les Anglais, dans le midi, vaincus trois fois, s'étaient vus contraints de fuir, et le duc de Bar, ayant livré bataille à une armée française, Jeanne, reine de France et

comtesse de Champagne, qui commandait en personne cette armée, vêtue d'un habit d'amazone, vainquit complètement le duc et le fit prisonnier.

Un plus grand spectacle apparut alors sur le théâtre du monde.

Plus ambitieux que ceux auxquels il succédait, le pontife élevé au saint-siége par de coupables intrigues y montra une audace, un orgueil, une opiniâtreté sans exemple; aspirant presque ouvertement à la monarchie universelle, il porta les prétentions de la tiare contre les droits de la couronne à un tel point qu'il ouvrit enfin les yeux des rois, des grands, des peuples et même de la partie la plus sage du clergé.

Qu'était devenu alors Felice d'Arima?

A la suite de changemens survenus dans sa fortune, ayant perdu une partie des économies péniblement acquises qu'il avait placées contre son gré et pour condescendre aux désirs de la famille de sa femme, il avait pris en dégoût les sociétés qui le recherchaient; idolâtrant sa

femme, adorant ses enfans, encore trop jeunes pour répondre à son amour paternel, le vide de son âme devint presque une maladie : tout entier au besoin de trouver un aliment à ses extases, sans en prévenir sa femme, aucun des siens, pas même Gaspari ni le vicaire de Sainte-Marie-Majeure, il disparut de Rome.

Personne ne put savoir ce qu'il était devenu.

Ni sa femme ni sa fille ne devaient le revoir jamais.

C'était encore sous le pontificat de Célestin. Un jour que le saint-père se trouvait seul dans son oratoire, aussi profondément livré au recueillement et à la prière qu'il avait pu l'être dans sa cellule du mont Majella, un prélat attaché à son service entre dans l'oratoire et lui dit :

— Un homme est là qui attend à genoux que votre sainteté permette qu'il soit admis en sa présence.

— Qu'il entre, répondit Célestin.

Cet homme entre la tête baissée, les bras croisés sur la poitrine : il avait le corps couvert

d'un long cilice qu'une corde nouait autour de sa taille; à cette corde était attachée une discipline armée de pointes de fer; il marchait les pieds nus; sa tête, à demi recouverte d'un capuce, laissait voir des cheveux souillés de cendre.

Quand il eut relevé la tête et laissé voir un visage amaigri par le jeûne, des yeux creusés par les larmes, Célestin crut reconnaître une image qui lui était déjà apparue dans ses visions;

— Qui êtes-vous? que voulez-vous? demanda le saint prélat avec sa quiétude accoutumée.

— Mon père, est-ce que vous ne me reconnaissez pas?

— Non, répondit le saint-père; cependant en vous examinant bien, je crois que vos traits ne me sont pas tout à fait inconnus. Que voulez-vous de moi?

— Si vous saviez qui je suis!... Eh quoi! le vénérable Pierre de Muron ne reconnaît pas Felice d'Arima!

— Mon fils, vous m'avez affligé, peut-être m'avez-vous offensé en ne me donnant point de vos nouvelles depuis le jour où nous nous séparâmes au mont Majella. Je vous pardonne vos offenses envers moi; mais dans quelle attitude vous retrouvai-je? Est-ce le remords qui vous conduit, ou bien vous sentez-vous appelé par le Seigneur à lui consacrer votre vie? Et si tel est votre dessein, dites-moi d'abord si vous en êtes digne.

— Oh! mon père, le plus indigne de tous les hommes; aussi n'espérai-je qu'en votre pitié et en la miséricorde divine.

— Apportez-vous à Dieu un cœur détaché de toutes les affections humaines? Êtes-vous libre? N'avez-vous point contracté sur la terre des engagemens qui vous défendent de disposer de vous. Dieu est infiniment bon, mais il veut qu'on soit tout à lui.

— Oh! vous qui avez été mon premier guide, mon premier protecteur dans ce monde, vous que je voudrais n'avoir jamais quitté, ne m'a-

bandonnez pas; daignez m'ouvrir un des asiles que vous avez fondés pour la piété et le repentir.

— Mon fils, j'y consentirai sans doute; mais avant tout, répondez à mes questions.

— Hélas! mon Très-Saint Père.

— Mon fils, ne m'appelez pas d'un nom qui convient mal à mon indignité. Dieu m'a imposé un fardeau, j'ai dû me courber pour le recevoir; mais je crains que Dieu me refuse bientôt la force de le porter.

— Mon père, Dieu m'a imposé un fardeau au-dessus de mes forces. Vous me demandez si je suis libre, si des engagemens avec le monde..... Une femme, des enfans.....

— Eh quoi! s'écria le saint vieillard, entraîné par le seul mouvement d'indignation qu'il n'ait pu réprimer dans sa vie; eh quoi! Félice, c'est vous qui me tenez un pareil langage!..... Une femme!..... des enfans!..... Et ne savez-vous pas que le mariage est un lien aussi sacré que celui qui unit Jésus-Christ à son Église? Anathème sur les violateurs de leur foi? La mort seule peut

dissoudre une union formée en notre divin rédempteur. Il y aurait sacrilége à réunir sur votre tête deux ordres incompatibles, la prêtrise et le mariage. Retournez auprès de votre femme et de vos enfans; humiliez-vous devant eux pour avoir conçu la pensée de les abandonner, c'est la pénitence que je vous impose au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Vous viendrez ensuite recevoir notre bénédiction paternelle. Quand on n'a pas la force de ne point faillir, il faut avoir le courage de réparer ses fautes. Sans doute la miséricorde divine est infinie, mais elle ne s'étend point sur les pécheurs endurcis qui se refusent à mériter son pardon en persistant dans le mal. Allez, Felice; allez, mon fils, et n'oubliez jamais que les devoirs d'un homme envers son prochain, envers sa famille, sont les obligations les plus sacrées qu'il puisse contracter envers Dieu.

Le fils de Mainfroi se retirait l'âme contrite lorsqu'au bas de l'escalier du palais Quirinal il rencontra le cardinal Cajetano, qui, malgré son

changement et la bizarrerie de son costume, le reconnut pour l'avoir vu plusieurs fois aux brillantes réunions de la princesse Colonne. Il s'était bien douté de son intimité avec la princesse; mais le cardinal savait à propos fermer les yeux.

Ordinairement si fier, si hautain, Benoît Cajetano interpella Felice. Celui-ci avait les yeux humides de larmes : profondément touché de l'allocution du pape, déjà il songeait dans sa pensée à se soumettre à ses conseils, et peut-être sans cette rencontre eût-il vaincu la fausse honte qui le retenait; mais se voyant en présence du tout-puissant cardinal, qui pour la première fois daignait lui adresser la parole, une espérance vague lui dicta une réponse dans laquelle il osait laisser percer des plaintes contre la sévérité du pape.

Benoît Cajetano, prompt à se faire des créatures, pensa tout de suite qu'un homme du caractère de Felice pourrait lui être utile dans l'exécution des projets qu'il méditait déjà; il chercha donc à le rassurer :

— Ne vous laissez point abattre, lui dit-il; sa sainteté est si sévère pour elle-même qu'il ne faut ni s'étonner ni murmurer de sa sévérité envers les autres. J'ignore ce qui a pu se passer entre elle et vous; j'ignore comment il se fait que je vous trouve sous la livrée de la désolation, vous, les délices de Rome et dont l'extérieur est ordinairement si brillant; mais j'ai toujours pris à vous un vif intérêt, je crois même vous en avoir fait donner une légère preuve. Le lieu serait mal choisi pour parler ici plus longtemps, mais dès aujourd'hui même je serai disposé à écouter vos doléances. Une heure avant la nuit, trouvez-vous à cent pas en dehors de la porte d'Ostie; sans faire aucune question, sans répondre même aux questions qui pourraient vous être adressées, vous suivrez à distance un homme revêtu de l'habit ecclésiastique qui vous y attendra et qui se fera connaître à vous en faisant deux fois le signe de la croix; il vous amènera auprès de moi. Gardez votre costume pour qu'il puisse servir à vous faire reconnaître.

Quelle fut la perplexité de Felice quand il se retrouva seul sur la place du palais Quirinal. Dans l'espace de moins d'une heure, deux hommes qu'il vénérait également, qu'il regardait l'un comme la tête, l'autre comme le bras de l'Église, venaient de lui adresser un langage différent. Sa raison, s'il eût pu l'écouter, l'eût fait pencher du côté de Célestin; mais Benoît Cajetano flattait sa passion, son désir, sa propension irréfléchie mais invincible : ce fut donc à la voix de sa passion qu'il se laissa séduire.

Cependant une chose l'effrayait. Depuis deux ans bientôt qu'il avait abandonné sa famille, c'était la première fois qu'il revenait dans Rome, ayant passé tout ce temps avec un ermite dont la grotte était voisine du mont Pausilippe : là il avait caché un petit trésor, fruit de ses économies secrètes, car sa prévision, bien qu'il fût sans projet arrêté, s'était depuis longtemps ménagé quelques ressources contre la misère; il craignait une visite domiciliaire de l'ermite qui ne le verrait pas revenir au jour

convenu. D'un autre côté, il lui fallait encore attendre le moment fixé pour son mystérieux rendez-vous. En restant dans Rome au grand jour, il pouvait être vu; peut-être le reconnaîtrait-on; et si, après avoir été ébranlé par les sages remontrances de Célestin, le hasard l'eût placé face à face avec Anna et ses enfans, sans nul doute il fût revenu à eux, car il les aimait toujours, et plus d'une fois il s'était repenti du parti qu'il avait pris, tant il y a de versatilité dans le cœur de l'homme.

Comme il flottait en proie à ses incertitudes, il vit en passant devant l'église de Saint-Laurent un convoi funèbre qui y entrait; sans s'apercevoir de l'attention que la bizarrerie de son costume attirait sur lui, il suivit le convoi, qui paraissait être celui d'un pauvre, et, oubliant qu'il avait renoncé à l'exercice de son art, il joignit involontairement sa voix à celle des assistans. Cette voix, dont le timbre pur et sonore se faisait remarquer parmi toutes les autres, donna de la distraction aux enfans de

chœur et aux officians. Comprenant alors son imprudence, il se prosterna le front contre terre et resta dans cette attitude jusqu'à ce que le convoi fût sorti.

La cérémonie avait été longue. Lorsqu'elle fut terminée, il s'achemina vers la porte d'Ostie, où il arriva une grande heure avant l'heure fixée par le cardinal Cajetano. Voulant profiter de ce temps pour prendre quelque nourriture, étant à jeun depuis le matin, il entra dans une hôtellerie d'assez bonne apparence. Là il fut soumis à une humiliation qui l'affecta vivement. Dès que l'hôte le vit passer le seuil de la porte, accourant à lui, il lui donna un morceau de pain en lui disant :

— Voilà tout ce que je puis faire pour vous, mon révérend.

Ne voulant point se trahir, Felice se contenta de refuser modestement l'offre de l'hôte en lui répondant :

— Je vous remercie; mais j'ai de quoi payer.

— En ce cas, reprit l'hôte, voici l'endroit où

vous devez aller; car vous vous trompez sans doute : ici, on ne vient qu'avec l'intention de faire de la dépense; nous ne recevons guère que de riches juifs, des enfans de famille et de joyeux convives.

En parlant ainsi, l'hôte, qui avait doucement repoussé Felice jusqu'à la porte, lui indiqua de la main une misérable taverne où allaient sans doute se divertir les valets des maîtres qui fréquentaient l'hôtellerie. N'osant insister, il se dirigea vers la taverne, où il fut mieux servi qu'il ne s'y attendait, et bientôt il rendit grâce à Dieu du contre-temps qu'il venait d'éprouver. En effet, s'étant placé seul à une table, près d'une fenêtre donnant sur la voie publique, il était assis depuis peu de minutes quand il vit l'hôte dont l'établissement était presque en face faire une grande démonstration de politesse à cinq ou six jeunes gens parlant très-haut et riant aux éclats, et parmi ceux-ci il reconnut le chevalier Ondedei; en outre il aperçut en même temps à une des croisées de l'hôtellerie plu-

sieurs têtes de femmes saluant la bienvenue de ces fous.

Son repas terminé, Felice sortit de la taverne avec précaution, craignant qu'un regard indiscret ne vînt à le découvrir; son embarras était grand, car il se trouvait à peu près à la distance de la porte d'Ostie que le cardinal lui avait indiquée. Heureusement il n'attendit pas longtemps.

Comme il revenait vers la ville, il aperçut un homme portant la soutane noire retroussée. Celui-ci, ayant sans peine reconnu Felice au signalement qui lui en avait été donné, se mit en devoir de faire deux fois le signe de la croix. Alors Felice s'avança vers lui.

Quelle fut leur commune surprise lorsqu'au premier contact de leurs regards, ils purent s'appeler simultanément par leur nom! L'envoyé de Benoît Cajetano était son factotum, l'homme aux expéditions confidentielles, enfin l'abbé Vaccai, celui-là même que le secrétaire du cardinal avait donné pour guide à Feliçe

quatorze ans auparavant et qui l'avait assisté dans ses premières visites.

En le voyant, Felice se sentit saisi d'un froid glacial; il se crut perdu, car il avait toujours évité la rencontre de cet homme dont au surplus la stupéfaction ne fut pas moins grande que la sienne.

Il savait bien que le seigneur d'Arima, ce musicien si recherché du beau monde et des grands, avait disparu depuis longtemps; mais il ne s'attendait guère à le retrouver en pareil lieu, sous le costume d'un pénitent, et surtout pour le conduire chez monseigneur. Toutefois ces deux hommes ne s'adressèrent pas un mot l'un à l'autre, car le cardinal avait fait à Vaccai la même recommandation qu'à Felice, et, chacun de son côté, ils redoutaient une indiscrétion.

Ils marchèrent silencieusement, Felice suivant l'abbé, et celui-ci par conséquent traçant à son gré leur itinéraire. Vaccai lui fit méchamment traverser les lieux les plus fréquentés de

la ville; il le fit passer devant la maison de Gaspari, devant celle où il avait laissé sa femme et ses enfans.

Là le cœur lui faillit. La nuit était déjà tombée sur Rome. Felice lève les yeux vers une fenêtre où il aperçoit de la lumière; au même moment le profil d'une jeune fille se dessine sur l'un des carreaux, son ombre a passé rapide comme la pensée : c'est l'ombre de sa fille, elle est là. Il va succomber à la tentation; mais son guide, qui jusque-là n'avait pas regardé une seule fois derrière lui, se retourne tout à coup; les yeux de Felice, détachés de la fenêtre depuis que l'ombre a disparu, se sont reportés sur Vaccai. Que dira-t-il au cardinal s'il revient seul? En même temps Felice fait un retour secret sur lui-même. Dans quel état va-t-il se présenter à sa famille? Depuis deux ans il n'a point donné de ses nouvelles; sans doute on le croit mort, peut-être n'est-il plus l'objet de l'affection des siens; qui sait si Anna..... Ces pensées cruelles se précipitent dans sa tête, rapides comme les

phases d'un rêve..... Il a donc repris sa marche lente et silencieuse, et il arrive enfin au palais du cardinal Cajetano.

II.

Du palais qu'occupait Benoît Cajetano, la vue s'étendait sur les ruines de l'ancien théâtre de Pompée ; ce palais était une fondation du cardinal, qui l'avait fait construire d'après ses plans; il n'était achevé que depuis peu. Ce n'était pas un édifice extrêmement vaste, plus remarquable par ses décorations intérieures que par le luxe de son architecture au dehors.

Le cardinal, gibelin très-prononcé, s'était toujours maintenu dans l'alliance des Colonne; on l'avait vu blâmer hautement ceux de ses prédécesseurs qui voulaient disputer à César ce qui appartient à César, et il ne négligeait aucune occasion de dire que Rome devait avant toute autre alliance rechercher l'alliance de la France. Selon lui la puissance sacerdotale devait se renfermer dans de sages limites. Ses actions et ses discours concordaient merveilleusement ensemble, et si ses mœurs étaient relâchées au point que l'on en parlât publiquement dans Rome, cela ne causait point de scandale, ces mœurs étant alors celles de presque tout le haut clergé.

Quand il fut pape, il devint le plus fougueux de tous les Guelfes, le plus ardent persécuteur des Gibelins, tant il est vrai que pour conserver le pouvoir, les ambitieux se voient souvent contraints de revenir au parti qu'ils ont combattu pour le conquérir. Leurs anciens partisans devenus de la sorte leurs enne-

mis nouveaux, ils en retirent l'avantage de bien connaître le fort et le faible du parti auquel ils ont appartenu et qu'ils auront désormais à contenir ou à combattre.

Cajetano n'était pas encore tout à fait pape le jour où il rencontra Felice sortant de chez le saint-père, mais ses intrigues touchaient à leur dénoûment; trois jours encore, et la tiare reposerait sur son front.

C'est dans ces derniers jours qui précèdent une catastrophe que l'on peut étudier combien il y a de replis dans le cœur humain: c'est le temps des promesses fallacieuses, des engagemens mensongers; c'est le temps de la familiarité des grands envers les humbles, des manières affables; l'orgueil s'humilie, la perversité prend un air de candeur, l'avarice prodigue son or; tous les maux sont rentrés dans la boîte de Pandore, l'espérance en sort à son tour, et la flatterie elle-même suspend son mouvement accoutumé: elle ne monte plus, elle descend.

Ainsi les choses se passèrent à Rome quand

s'y présenta le cas tout nouveau de pourvoir au remplacement d'un pape encore vivant. La fierté de Cajetano s'était assoupie, il ne laissait paraître que sa rare éloquence et les séductions de son esprit : roseau durant la tempête, il redevenait chêne après l'orage.

Lors donc que Felice d'Arima lui fût amené le soir, il le reçut avec cette grâce séduisante qui n'avait que trop d'empire sur lui. Quand il l'eut écouté avec toute l'apparence de la bienveillance ; que Felice lui eut déclaré que rien au monde ne serait capable de le faire changer de résolution, quoiqu'il sentît bien, disait Felice, toute la valeur des conseils du pape, le cardinal lui dit affectueusement qu'il croyait sa sainteté dans l'erreur ; que de la part de tout autre l'opinion qu'il avait émise sur le mariage pourrait être considérée comme une hérésie énorme, car il y met en question l'omnipotence de l'Église : à ce titre l'Église ne pourrait donc dénouer les liens qu'elle a formés !...

— Cependant, poursuivit le cardinal redevenu

plus calme, le pape a prononcé, et le pape seul peut revenir sur la décision qu'il a prise.

— Il n'y a donc plus d'espoir!..... s'écria Felice.

— Espérez. Le pape reviendra de cette décision; je vous le promets, j'en prends l'engagement avec vous. Cependant demeurez dans ce palais; je vous demande peu de jours, et vous verrez si le cardinal Cajetano sait tenir sa promesse.

Après qu'il eut ainsi parlé, le cardinal fit appeler l'abbé Vaccai, dont la souplesse se glissa très-humblement jusqu'auprès de son éminence. En présence de son maître, il eut encore le désagrément qu'il avait éprouvé, si l'on veut s'en souvenir, chez le vicaire de Sainte-Marie-Majeure.

— Vaccai, dit le cardinal d'un ton de commandement, tant que le signor d'Arima demeurera ici, vous serez exclusivement à ses ordres. Ayez soin qu'il soit bien logé, bien couché, qu'il ait une bonne table. Vous ferez mettre dans sa cham-

bre des instrumens de musique, et dès demain de grand matin vous lui procurerez d'autres habits que celui qu'il avait eu la complaisance de prendre ainsi que je l'en avais prié.

Puis se tournant vers Felice et souriant du plus aimable sourire :

— Signor d'Arima, lui dit-il, je vous en demande bien pardon, mais vous savez que vous êtes ici mon prisonnier. L'art charmant dans lequel vous excellez abrégera pour vous la longueur du temps, et si ce nigaud-là (l'abbé Vaccai fit un salut respectueux) ne vous ennuie pas trop, vous pourrez le faire dîner avec vous dans le cas où je ne réclamerais pas la préférence. J'ai quelque chose à vous demander, ajouta le cardinal. Mon cher d'Arima, composez donc un *Te Deum* pour rendre grâce à Dieu de l'élection d'un pape. Je ne sais pas si jamais cette pièce sera exécutée; mais nous en ferons la répétition à huis clos après demain au soir, en présence d'une dame de votre connaissance.

Vaccai était pour ainsi dire devenu statue.

Les familiarités du cardinal, quelque dédaigneuses qu'elles fussent, avaient ordinairement le privilége de le flatter, parce qu'il ne l'en honorait guère qu'en présence de ses valets; mais devant Felice ce n'était plus la même chose : celui-ci sans doute ne lui pardonnerait point le mauvais tour qu'il avait voulu lui jouer; l'ayant jugé sur son habit, il l'avait cru tout à fait disgracié de la fortune. Lui, Vaccai, si fin, si rusé avec tout le monde, il ne s'était trompé que deux fois, et deux fois avec Felice d'Arima. Cependant il n'y avait point à en douter, à en juger par ce que venait de dire le cardinal : le costume de Felice était un déguisement convenu; il venait de l'entendre de la bouche de son maître. Et cet accueil qu'auraient ambitionné les premiers prélats de Rome! Et cela au moment où un grand changement allait s'opérer dans l'Église, car l'ambition du cardinal n'était point un secret pour Vaccai, qui croyait que le plus sûr moyen de savoir ce qui se passe dans une réunion où l'on n'est pas admis est d'écouter à

la porte. Tout cela le bouleversait à un point extraordinaire, et à son tour il se crut perdu.

Felice, en sortant du cabinet où le cardinal l'avait reçu, s'arrêta dans un riche salon qui le précédait. Vaccai, se repliant sur lui-même, mais trop adroit pour s'excuser de ce qu'il avait fait, dans la crainte de le rappeler, demanda seulement au signor d'Arima la permission de le quitter un moment pour s'occuper de l'appartement qu'il devait habiter dans le palais et prévenir le majordome du cardinal.

Vaccai revint peu de momens après plus confondu que jamais, car le cardinal avait déjà donné les ordres nécessaires, et il savait que Felice allait loger au *piano nobile* dans une partie de l'appartement du cardinal lui-même, son appartement d'été. Vaccai eut donc seulement l'honneur d'y conduire Felice; mais il manqua de devenir fou lorsque, en y entrant, il vit toutes les salles de l'appartement éblouissantes de clarté.

Pourquoi toutes ces démonstrations? Eh!

mon Dieu, ce n'était point du tout pour faire honneur à Felice. Le cardinal était informé de l'arrivée de l'armée du prince Colonne; elle n'était plus qu'à deux journées de Rome : il comptait sur sa présence pour appuyer son élection. Par ses agens il avait fait répandre le bruit de l'entrée secrète du prince dans la ville; le soir même il donnait un souper splendide aux membres les plus influens du sacré collége. Ceux-ci en voyant la partie la plus apparente du palais illuminée croiraient sans peine que le prince était chez le cardinal.

Ils le crurent d'autant mieux qu'à mesure qu'ils arrivaient, les cardinaux remarquaient un grand mouvement dans l'intérieur du palais; de nombreux estafiers, des valets montaient des mannes chargées d'argenterie et de mets succulens, et ils attendirent longtemps le souper.

Tous ces préparatifs étaient pour le signor d'Arima. Les mets les plus exquis, des vins des îles grecques et de l'Espagne chargèrent sa

table, où l'on n'avait cependant mis que deux couverts. Il y prit place et mit fin à l'anxiété du malheureux Vaccai en l'invitant à s'asseoir devant lui. Felice ne mangea point, parce qu'il était triste, inquiet, préoccupé et, si l'on peut ainsi dire, encore tout ébranlé des commotions qu'il avait reçues durant la journée. Quant à l'abbé Vaccai, il se donna une indigestion.

Le lendemain matin, quoique malade encore des succulences de la veille, Vaccai, conformément aux ordres du cardinal, sortit de fort bonne heure pour chercher chez les fripiers de Rome les mieux fournis des habits qui pussent aller à la taille du signor d'Arima. Croyant réparer ses bévues, et pensant d'ailleurs qu'il fallait mettre son costume en harmonie avec la brillante réception qui avait été faite à Felice, Vaccai fit choix des robes, des pelisses les plus somptueuses, enrichies d'or et garnies de fourrures d'un grand prix.

Felice n'était pas encore levé lorsque l'abbé Vaccai entra dans sa chambre, accompagné du

fripier. Quand il vit toutes ces belles choses, il n'en voulut point et demanda des objets de la plus grande simplicité. Lorsqu'on les lui apporta, Vaccai fut tout surpris de voir Felice payer le prix de ses emplettes. Sa surprise, quoique pour un autre motif, fut bien plus grande lorsqu'au dîner il vit la table servie d'une manière convenable, mais qui contrastait cependant avec la profusion de la veille. Le soir, même illumination dans l'appartement, même mouvement dans le palais.

Un peu avant la nuit, le cardinal étant venu en personne faire visite à Felice, et lui demander s'il s'était occupé du *Te Deum* qu'il devait répéter le lendemain :

— Pas encore, monseigneur, répondit Felice, mais il sera prêt à exécuter demain soir.

Felice possédait en effet une si prodigieuse facilité de composition que peu d'heures lui suffisaient pour un travail qui aurait exigé plusieurs jours d'un autre.

Après quelques propos obligeans, le cardinal ajouta :

— Mon cher Felice, je vous expliquerai plus tard les motifs de ce dont vous êtes ici le témoin. Ce soir, il se pourrait qu'une foule considérable se rassemblât devant mon palais, au-dessous des fenêtres de l'appartement que vous occupez; peut-être cette multitude imbécile criera-t-elle : « Vive le prince Colonne! » Dans ce cas, sans vous montrer tout à fait, ayez soin de vous placer de temps à autre contre une fenêtre de manière à être vu. A demain, mon cher Felice.

Après le souper splendide de Felice, auquel l'abbé Vacc.i ne fit pas moins d'honneur qu'à celui de la veille, la populace de Rome, débouchant avec une espèce d'ordre le long des murailles circulaires de l'amphithéâtre de Pompée et portant des fanaux embrasés, s'arrêta sur la place où donnaient les fenêtres de Felice. Si celui-ci n'eût pas été prévenu, la curiosité seule lui aurait fait faire ce que lui avait recommandé

le cardinal. Cette populace, qui exprime à peu près de même sa joie et sa colère, criait ou plutôt hurlait :

« *Evviva il principe Colonna! evviva!* »

Felice crut que c'était le moment de se conformer aux désirs du cardinal. Lorsqu'on l'aperçut à travers la transparence des croisées, ces cris se renouvelèrent avec une sorte de fureur. Des hommes, des femmes, des enfans chantaient, sautaient, et, tous s'étant rangés en cercle, en un instant une énorme quantité de paille, de bois, s'amoncela sur le milieu de la place; on y mit le feu, et des tourbillons de flamme et de fumée s'élancèrent au-dessus du toit des maisons. De loin on dut croire qu'un quartier de Rome était en proie à l'incendie. Quand le feu s'affaissa faute d'alimens, des enfans déguenillés se firent un jeu d'en traverser le foyer encore ardent; leurs pieds faisaient voltiger des milliers d'étincelles, et ce peuple sans pain, rongé par la fièvre, se mit à danser autour des débris du feu, criant toujours :

« *Evviva il principe Colonna!* »

Telles sont du moins les observations que fit fort à son aise l'abbé Vaccai; car pour jouir de ce spectacle il s'était blotti dans un énorme pli d'un rideau de tapisserie. Il remarqua aussi que plusieurs individus qu'il reconnut comme appartenant au cardinal se mêlaient à la foule, l'excitaient, lui donnaient l'exemple, tandis que d'autres lui jetaient en curée, au nom du prince Colonne, des poignées de pièces de monnaie. Les hideuses rixes de ces misérables se disputant dans la boue, non pas le pain du lendemain, mais l'ivresse du soir, paraissaient à l'abbé des scènes fort divertissantes. Quant à Felice, il avait joué son rôle à contre-cœur, il n'entendait rien à ces sortes des subterfuges; mais il était dans une situation à se soumettre aveuglément à tout ce que le cardinal voudrait exiger de lui.

Cependant les lueurs du feu de joie s'étant étendues au loin, tout ce qui dans Rome n'était pas encore couché se dirigea du côté où l'on

croyait qu'était le foyer d'un incendie, de sorte que quand, lasse de crier, la foule voulut s'éloigner, toutes les rues adjacentes se trouvèrent encombrées d'une foule bien plus considérable se dirigeant sur le même point; il en résulta une telle bagarre que de tous côtés on entendait les cris de détresse des femmes insultées, d'enfans écrasés, de vieillards estropiés, et plus de la moitié de la nuit se passa sans que tout ce monde eût pu rejoindre son domicile ou son grabat.

Voilà ce que c'était qu'un feu de joie à Rome au treizième siècle.

Le lendemain, la population entière fut en émoi. Les cardinaux entendirent du fond de leurs palais retentir les acclamations du peuple en faveur du prince Colonne. On proclamait hautement sa présence à Rome; dès lors plus de doute pour eux qu'il ne fût arrivé la veille chez Benoît Cajetano. C'était le personnage pour lequel ils avaient vu un si grand mouvement dans le palais; et comme aucun d'eux

n'ignorait l'alliance qui existait entre le prince et le cardinal, l'intronisation de celui-ci en remplacement de Célestin V fut une chose arrêtée. Ceux qui la veille encore s'y opposaient avec le plus d'ardeur furent les plus empressés de se rendre auprès de lui pour l'assurer que selon eux, dans l'état où se trouvaient les affaires du monde et de l'Église, il ne pouvait refuser au salut de Rome et de la chrétienté les lumières que le Saint-Esprit s'était plu à répandre en lui.

Pendant ce temps, le pape ne prenait d'autre mesure pour mettre un terme au désordre qui régnait dans Rome que d'invoquer par ses prières l'assistance divine et l'intercession de la Vierge et des saints.

Cependant, au lieu de se coucher quand le tumulte eut cessé sous ses fenêtres, Felice s'était mis à l'œuvre, et avant que le jour reparut, il avait composé le *Te Deum* que lui avait demandé le cardinal. Il en fit entendre les principaux motifs à Vaccai, qui en parut transporté; mais le

soir venu, le cardinal ne le fit point appeler. Cela tenait à une cause fort naturelle. Sa comédie était jouée; elle avait réussi; il n'avait plus qu'à attendre.

Le cardinal avait bien en effet compté sur la présence à Rome du prince Colonne; mais ces deux alliés se connaissaient si bien qu'ils avaient l'un de l'autre une extrême défiance. Ils négociaient depuis assez longtemps, et Julia était l'intermédiaire accoutumé de ces sortes de négociations. Le prince exigeait plus que le cardinal ne voulait accorder, et de son côté celui-ci demandait que le prince entrât dans Rome avant ses troupes. Le prince s'y refusait, sachant bien que c'était se rendre à discrétion, perdre tout son avantage, en un mot se constituer le prisonnier du cardinal.

Ce fut dans ces conjonctures que Benoît Cajetano prit le parti qui lui réussit si bien de donner le change aux Romains. Dès lors toute entrevue avec Julia devenait inutile. La présence dans Rome de cette femme entreprenante,

comptant beaucoup de partisans et toujours prête à en augmenter le nombre, aurait pu même être dangereuse, parce qu'elle aurait démenti l'arrivée du prince. Le cardinal lui envoya donc un émissaire dévoué chargé de l'attendre à la porte de Rome et de la détourner du dessein d'entrer dans la ville à cause du danger qu'elle y courrait. On lui faisait savoir que, sans renoncer au projet arrêté, la prudence exigeait que l'on en retardât l'exécution. Du reste, elle serait tenue au courant de tous les événemens. Ainsi Felice ne fut point soumis à l'épreuve qu'il redoutait; car il avait aisément deviné que la dame dont lui avait parlé le cardinal était la princesse Julia : bien des raisons lui faisaient souhaiter de ne point se retrouver avec elle, surtout dans un pareil lieu et dans une telle circonstance.

Le cardinal n'ayant donc rien fait dire à Felice, celui-ci se tint prêt à tout événement; mais durant la soirée tout demeura morne dans le palais comme si le maitre en eût été

absent. Plus de magnifique éclairage, plus rien d'extraordinaire au repas du soir, non plus qu'à celui du matin.

Le troisième jour se passa absolument de même; et quand Felice voulut demander à l'abbé Vaccai s'il avait appris la cause de ce changement subit :

—Signor d'Arima, lui répondit l'abbé, je n'en sais pas plus que vous, car hier, lorsque, après vous avoir souhaité le bonsoir, je voulus retourner chez moi, un des officiers du cardinal, qui probablement avait mission de m'attendre, me barra le chemin et me dit :

« Vous n'irez pas plus loin. Monseigneur défend que vous sortiez du palais jusqu'à nouvel ordre. Vous continuerez à tenir compagnie au signor d'Arima, auquel vous ne parlerez que demain matin des mesures arrêtées par le cardinal. »

« Sans cette défense, poursuivit Vaccai, vous pouvez être certain que je serais venu vous en informer tout de suite, car j'espère que vous ne

doutez ni de mon zèle ni de mon dévouement à votre personne. »

Felice avait passé par tant d'émotions diverses depuis plusieurs jours, qu'il était devenu presque insensible à tout ce qui lui arrivait. Il tomba dans une espèce d'apathie dont le caquet souvent amusant de l'abbé Vaccai ne parvenait point à le distraire. D'ailleurs il savait bien qu'il était prisonnier, qu'il devait attendre que le pape fût revenu sur sa première décision; le cardinal lui avait demandé plusieurs jours pour y déterminer le saint-père, et puis où serait-il s'il n'était pas là? Il n'en était point de même de Vaccai : il affectait d'être gai; mais sa gaîté était factice, son rire forcé. Lui, privé de sa liberté dans une circonstance où tant d'intrigues s'agitaient! C'était l'arracher à son élément; et qui pouvait savoir quel terme le cardinal mettrait à sa captivité?

Six jours s'étaient écoulés depuis que Felice était devenu le commensal obligé de Benoît Cajetano.

La veille de la Noël, dès la pointe du jour, toutes les cloches de Rome furent mises en branle, et les carillons des quatre-vingt-douze paroisses durèrent sans discontinuer jusqu'à midi.

— Ce n'est point ainsi, disait Vaccai, que l'on annonce ordinairement l'anniversaire de la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

— Mais, dit Felice, il me semble avoir entendu les mêmes batteries de cloches il y a quatre ans, lors de l'intronisation du pape.

— Vous avez raison, signor d'Arima, et vous m'avez prévenu dans l'observation que j'allais faire. Mais le moyen de penser qu'une circonstance pareille ait pu se présenter aujourd'hui! Lorsqu'il y a six jours vous avez vu sa sainteté, elle se portait bien, et quand même depuis Dieu l'aurait rappelée à lui subitement, les choses ne sauraient se passer de la sorte : il n'y a point d'exemple qu'un conclave ait duré moins de deux mois, et d'ailleurs les cardinaux ne se rassemblent pour procéder à l'élection d'un pape qu'après l'inhumation du pape dé-

funt, et cette cérémonie seule entraîne bien du temps... Les cloches continuent toujours... En vérité, signor d'Arima, ma tête se perd en conjectures sans que je puisse m'arrêter à une seule qui soit raisonnable.... Et tous ces valets de monseigneur!... ils sont silencieux comme des statues.... Sans doute ils ont reçu l'ordre de ne répondre à aucune de nos questions.

Ainsi discourait encore l'abbé Vaccai, lorsqu'un maître des cérémonies du saint-siége, précédé de deux auditeurs, entrent dans la pièce où se tenaient Felice et l'abbé Vaccai.

— Qui de vous deux est le signor d'Arima, demanda le maître des cérémonies?

— Moi, répondit Felice.

— En ce cas, veuillez nous suivre.

Felice se leva, suivit sans hésitation, et le pauvre Vaccai demeura seul, commençant à s'inquiéter du sort qui lui était réservé; et puis la solitude était déjà pour lui un châtiment, car il ne redoutait rien tant que de n'avoir personne à qui parler.

Où allait donc Felice avec son escorte d'honneur? Le lecteur le sait sans doute; mais lui il ne s'en doutait pas. Cependant, après avoir marché silencieusement assez longtemps, il reconnaît les abords du palais Quirinal; il suit ses guides, il monte l'escalier qui conduit à l'appartement du pape; il attend, mais assis, dans la salle même où une semaine auparavant il avait attendu à genoux que Célestin V voulût bien le recevoir.

Peu de minutes se sont écoulées, et il est introduit, non plus dans l'oratoire du saint-père, mais dans un riche cabinet où il remarque, entre autres choses d'un grand prix, une nombreuse collection d'objets en ivoire sculptés, rangés sur des tablettes de marbre noir. Il cherche des yeux le saint abbé du mont Majella; il ne le voit point : il est en présence du cardinal Cajetano.

— Eh bien! monseigneur, s'écria Felice tout surpris et qui n'a pas remarqué la calotte blanche qui recouvre la tête de Benoît, le pape daigne-t-il.....

— Oui, mon fils; oui, Felice; puisque tu le veux absolument, le pape te relève de ton serment nuptial; il rompt ton mariage et t'accorde ton admission dans le couvent de l'ordre des Célestins que tu voudras désigner. Est-ce là tout ce que tu veux? As-tu encore quelque grâce à demander au saint-père?

— Non, monseigneur.

Benoît Cajetano remarqua quelque hésitation de la part de Felice quand il prononça ce *non*. Il vit bien que celui-ci avait une arrière-pensée qu'il n'osait avouer.

— Parle donc, reprit Benoît Cajetano; tu as quelque chose à dire.

— Oh! monseigneur, si j'osais.....

— Ose; tout t'est permis en ce moment.

— Anna?

— Qu'est-ce qu'Anna?

— Ma femme, la mère de mes enfans.

— Eh bien?

— La dissolution de mon mariage avec elle la rend-elle libre?

— Oui, sans doute.

— Elle pourra en épouser un autre?

— Que t'importe?.....

Felice était anéanti; le démon de la jalousie le possédait à un tel point qu'une sorte de rage s'était emparée de lui, et malgré le respect que lui inspirait la présence du cardinal, se frappant la tête et la poitrine à coups redoublés :

— Non, s'écria-t-il, non! jamais, jamais!.... Anna dans les bras d'un autre!.....

— Ah çà, mon pauvre Felice, reprit le cardinal le plus sérieusement qu'il le put, car il avait grande envie de rire, tu deviens fou. Qu'est-ce que cela peut te faire que ta femme se remarie, puisque tu vas passer ta vie dans l'ombre d'un cloître?

— La mort, plutôt la mort!.....

— Allons, Felice, calme-toi; le pape ne voudra pas que tu meures. Comme il est dans un jour à tout accorder, toi seul seras délié du mariage, mais à la condition expresse de te consacrer au service de Dieu; ce ne sera qu'à la

même condition que ton épouse sera remise du serment qui l'attachait à toi sous la sanction de l'Église. Es-tu content maintenant?

— Oui, monseigneur; mais le pape voudra-t-il?.....

— Il le veut. *Ego sum Papa!*

Ce mot retentit dans l'âme de Felice comme un coup de foudre. Par un mouvement spontané il se jeta à genoux devant le nouveau pape, qui, comme on le sait, avait pris le nom de Boniface VIII; il craignait de l'avoir offensé en se méprenant sur l'exaltation de son rang; mais Boniface le releva de la manière la plus affectueuse et lui dit pour changer la conversation:

— A propos, Felice, et mon *Te Deum?*

— Il est composé; les parties en sont écrites et prêtes à être exécutées.

— Ah! c'est bien. Je veux qu'il soit exécuté le jour de la cérémonie de mon intronisation à Saint-Jean-de-Latran. Tu le remettras à ce nigaud de Vaccai, auquel je te charge de rendre la liberté. C'est à lui que je confierai le soin

d'entretenir des relations avec toi, car ton rôle n'est pas fini, Felice : tu m'appartiens, maintenant que je connais tes fureurs jalouses. Songe qu'à la moindre hésitation de ta part pour l'exécution de mes ordres, ta femme sera immédiatement relevée de ses vœux religieux et mariée à un autre. Je sais que tu possèdes la langue française, que tu la parles et l'écris bien; c'est ce qu'il me faut. Maintenant vas où tu voudras, mais que Vaccai sache toujours où tu seras; ne change jamais de résidence sans qu'il en soit instruit. Tu m'entends?

Là-dessus Boniface lui tourna le dos, et Felice sortit après avoir fait une profonde révérence dont le pape ne daigna pas même s'apercevoir.

III.

Quelle singulière existence que la vie monastique ! Sans doute il est plusieurs aspects sous lesquels on doit considérer les établissemens religieux ; mais le bien et le mal que l'on en peut dire avec une égale vérité ne sont que des questions de temps. Certainement ces agglomérations d'hommes et de femmes, séparés les uns des autres, trompent le vœu de la nature et nui-

sent à la reproduction de l'espèce humaine. Des monastères, là où règne la civilisation, où fleurissent le commerce, les sciences et les arts, où l'agriculture a fait des pas immenses vers la perfection, seraient de monstrueuses anomalies; mais quand les temps de la récolte sont venus, il y aurait une criante injustice à méconnaître les immenses services rendus à l'intelligence par ceux qui ont semé. Le livre de la reconnaissance n'est pas tellement volumineux qu'il doive être permis d'en arracher un seul feuillet.

Déjà au treizième siècle le monde devait beaucoup aux corporations religieuses : les moines et notamment ceux de l'ordre de Saint-Benoît, dont les Célestins ne furent, comme on l'a vu, qu'une aggrégation, travaillaient incessamment, copistes érudits et infatigables, à disputer au temps et à la dévastation les immortels débris des lettres grecques et latines. Eux seuls, durant les siècles de barbarie, se placèrent comme une tradition vivante entre la vieille civilisation et celle qui devait bientôt surgir du

chaos et vers laquelle le genre humain s'était remis en marche sous saint Louis, après avoir fait une longue halte depuis la mort de Charlemagne. Les moines, dira-t-on, possédaient à tort d'immenses domaines; ils s'enrichissaient de la dévotieuse générosité des rois et des seigneurs qui croyaient pouvoir acheter sur la terre le salut de leur âme, et ils s'engraissaient dans leurs somptueux asiles aux dépens du peuple, qui mourait de faim. Cela se peut; mais ce n'en fut pas moins un bienfait répandu sur les siècles que la possession de ces domaines par les moines, puisqu'ils enseignèrent l'art de les cultiver, de solliciter la fécondité du sol, de l'assainir par le desséchement des eaux et le défrichement des forêts. Ce n'est donc qu'avec réserve qu'il faut reprocher aux rois de la seconde et de la troisième race d'avoir beaucoup aimé les moines. Ce fut leur faible à tous jusqu'à la fin du quatorzième siècle, où tant d'établissemens de ce genre furent fondés en France, et ce faible fut un de ceux du roi Philippe-le-Bel, au-

quel l'histoire a moins à reprocher des faiblesses que l'emploi de sa force en quelques circonstances de sa vie.

Le nouveau pape Boniface VIII, dès les premiers jours de son pontificat, leva le masque qu'il s'était imposé par dissimulation; mais aussitôt qu'il put donner l'essor à son caractère, il le laissa violemment éclater, à ce point que lui, Gibelin déclaré, donnant les cendres, le mercredi saint qui suivit son élection, à l'archevêque de Gênes, il lui dit :

— Souviens-toi, homme, que tu es Gibelin, et qu'avec tous les Gibelins tu seras foudroyé et réduit en poudre.

Ce parti, ainsi proscrit, avait pour chefs dans Rome les barons des plus illustres familles, et particulièrement ceux de la maison Colonne; le pape fit arrêter ceux qui se trouvaient dans la ville et voulut qu'on les jugeât comme félons. Les barons, indignés d'un tel abus de pouvoir, demandèrent la convocation d'un concile général, déclarant qu'ils y accuseraient

Boniface d'avoir forcé Célestin par des intrigues coupables à déposer la tiare.

Boniface n'était pas homme à s'effrayer. Pour première réponse à cette déclaration, il excommunia les deux cardinaux Colonne comme hérétiques et rebelles, et fit insérer la proscription de leur famille dans le fameux recueil des décrétales commencé sous le pontificat de Grégoire IX.

L'époux de la princesse Julia courut aux armes; mais ses troupes ayant été mises en fuite par celles du pape, tous les chefs de cette illustre famille cherchèrent à se dérober aux cachots et aux flammes de l'inquisition. Boniface les avait d'abord trompés par un feint pardon; mais après leur avoir fait livrer les forteresses qui leur appartenaient, il cessa tout déguisement et les fit partout poursuivre par ses sbires. Alors ils se sauvèrent tous, cherchant un asile, les uns en Sicile, d'autres à Gênes et en France.

Ayant ainsi triomphé de l'aristocratie romaine, le pape ne tarda pas à dévoiler hardi-

ment ses prétentions à la monarchie universelle. Disposant des trônes comme de ses propriétés et de ses fiefs, il s'arrogea le droit de nommer un roi de Hongrie, donna au roi d'Aragon les couronnes de Sardaigne et de Corse. Enfin, bravant toutes les puissances temporelles, il envoya en France et en Angleterre deux cardinaux chargés d'ordonner à Philippe et à Édouard de se soumettre à sa médiation et de conclure la paix, sous peine d'encourir l'excommunication s'ils désobéissaient à ses injonctions.

Lorsque deux hommes tels que Boniface et Philippe-le-Bel se trouvent ensemble sur la terre, tous deux armés d'une grande puissance, tous deux doués d'un caractère inflexible, ils deviendraient rivaux si déjà ils ne l'étaient. Du grand au petit, il en est des ambitieux en présence comme de ces ergoteurs dont la faconde ne vit que de controverse; mais tandis que les uns se contentent de faire couler des torrens de syllogismes, les autres répandent des flots de sang; la vanité est la même, les armes seules sont dif-

férentes. Lors donc que le légat de Boniface eut fait entendre à Philippe les arrogantes exigences de son maître, Philippe répondit :

— Le roi de France gouverne ses États comme il le veut et ne prend la loi de personne. La guerre que je soutiens contre l'Angleterre n'est point une affaire religieuse ; le pape est libre de donner des conseils aux Français, mais il ne peut leur donner d'ordres : ils n'en recevront jamais de lui.

La querelle n'en demeura pas là. Quoique la majeure et la plus saine partie du clergé gallican désapprouvât le pape, il se trouva parmi les évêques quelques-uns de ces prélats toujours prêts à se révolter contre l'autorité royale en s'appuyant sur le saint-siége, dans l'espoir d'en obtenir les plus hautes dignités ecclésiastiques. L'évêque de Meaux se signala parmi ces prélats : il poussa l'audace au point de sommer le monarque français de rendre justice au comte de Flandre, qui avait appelé au pape d'un jugement porté par le roi contre lui.

Philippe déclara solennellement à cette occasion qu'il ne devait rendre compte de sa conduite qu'à Dieu seul, et que jamais il ne laisserait introduire en France les maximes ultramontaines.

Il fallait alors un vrai courage, dit un historien, pour se montrer si fier; car, attaqué par une ligue formidable, le roi s'était vu obligé de lever un lourd impôt sur ses peuples. Cet impôt inaccoutumé avait excité un mécontentement général, et pour le calmer, soulageant les communes et les seigneurs du paiement d'une partie de cette taxe, il l'avait rejetée sur les biens du clergé, que cette mesure pouvait disposer à soutenir les prétentions romaines. Boniface ne laissa point échapper cette circonstance; il en profita au contraire pour défendre formellement au clergé français de payer l'impôt qu'on exigeait de lui. Dans une bulle fameuse, publiée à cette occasion, il condamna les rois assez audacieux pour asseoir des taxes sur les biens de l'Église; il déclara traîtres et lâches les évêques

ou abbés qui paieraient ces taxes sans avoir obtenu le consentement du souverain pontife. Enfin il menaça d'excommunication tout contrevenant à ses ordres, et considérant les dispositions de sa bulle comme des maximes de droit public, il les appliqua non-seulement à la France, mais à tous les États de la chrétienté.

Philippe, par représailles, publia une ordonnance qui défendait à ses sujets toute exportation d'or, d'argent, de pierreries, de chevaux, de vivres et de munitions, sans sa permission expresse et sans la désignation des lieux où l'on voulait envoyer les objets exportés. Son but était de ne laisser parvenir à Rome aucun des riches tributs que d'antiques habitudes et un dévouement pieux versaient avec abondance dans le trésor du saint-siége. A cette nouvelle, Boniface laissa violemment éclater sa colère; il écrivit au roi de France :

« Si vous osez étendre sur les ecclésiastiques l'autorité de vos édits, vous méritez l'anathème prononcé contre ceux qui attaquent les libertés

de l'Église et qui violent ses priviléges. Cette Église, par la volonté de Dieu, a le droit de commander à tous et de n'être commandée par personne. Apprenez donc de moi, prince séculier, que votre sceptre n'a aucun pouvoir sur le clergé. N'oubliez pas que la querelle qui existe entre vous et le roi d'Angleterre est, par sa nature, de la compétence du saint-siége, puisqu'il est question de savoir et de décider si vous avez pu sans pécher enlever la Guienne à Édouard, et le comté de Bourgogne à Adolphe de Nassau. »

Boniface, dans sa lettre, ne se bornait pas là; il l'a terminait en menaçant le roi de l'interdit sur ses États et des foudres du Vatican s'il méconnaissait l'autorité du saint tribunal appelé à le juger.

Philippe répliqua par un long manifeste où il s'efforça d'éclairer ses peuples sur l'ambition des papes :

« Si nous cédions à leurs prétentions, disait-il, aucun roi ne pourrait plus ni défendre ses

États, ni protéger sa noblesse, ni garantir l'indépendance et la sûreté de son peuple. De quel droit le vicaire de Jésus-Christ refuse-t-il de payer à César le tribut que le Sauveur et les apôtres payaient et voulaient que l'on payât à César? Je respecte l'Église; mais je ne crains point ses injustes menaces. Je n'imiterai point l'exemple du roi d'Angleterre ni d'Adolphe de Nassau. Ils ont reconnu tous deux le pape pour leur suzerain; voyez les suites de cette honteuse vassalité : Boniface, usant des droits que tous deux lui avaient cédés, vient de punir la rébellion de l'un et la tardive résistance de l'autre. »

La grande majorité des évêques gallicans intervint : ils déclarèrent au souverain pontife qu'ils se rassembleraient pour assurer le repos de l'État et pour défendre de tous leurs moyens l'honneur du roi et les libertés du royaume. Les évêques suppliaient le souverain pontife de révoquer la bulle ou de la modifier.

L'ambition a ses jours de disgrâce, c'est lorsque l'intérêt lui conseille impérieusement

de faire des concessions. Boniface, étonné, effrayé de la démarche hardie de la presque totalité du clergé français, permit à celui-ci de donner au roi quelques légers secours en argent, non à titre d'impôts, mais comme prêts ou dons gratuits. En politique les concessions, lorsqu'elles ne sont pas mutuelles, sont presque toujours de mauvaises choses; loin de satisfaire celui qui les reçoit, elles excitent ses prétentions, parce qu'elles font présumer la faiblesse de celui qui les fait. Ainsi en advint-il des concessions de Boniface; elles mécontentèrent Philippe. Il trouva la réparation du pape si incomplète qu'il publia un nouvel édit pour déclarer que, relativement à l'administration de son royaume, il ne reconnaissait aucun supérieur, et que, soumis au pape seulement pour les choses spirituelles, il saurait toujours défendre l'indépendance de l'autorité temporelle que Dieu lui avait donnée.

De jour en jour la querelle imprudemment élevée par Boniface entre la tiare et la couronne

prit un caractère plus âcre et plus violent. Chaque événement, de quelque nature qu'il fût, alimentait le feu de la discorde et faisait naître de nouveaux débats. Vainement, pour prévenir une crise dangereuse, Philippe s'efforça-t-il d'adoucir l'esprit du pape sans manquer aux devoirs que lui prescrivait sa dignité; Boniface fut sourd à ses remontrances et inaccessible à ses prières. Vainement le roi envoya auprès du pape Guillaume de Nogaret, qui fut depuis chancelier de France, pour lui promettre en son nom qu'il partirait pour la Palestine aussitôt que leurs différends seraient terminés, et lui annoncer en même temps le traité que Philippe venait de conclure avec le roi des Romains, traité par lequel ils s'engageaient à ne point se soumettre aux prétentions temporelles du saint-siége.

— Parlez-vous au nom du roi ou au vôtre? lui dit Boniface avec colère.

— Il ne me désavouera jamais, répliqua l'ambassadeur, lorsque je chercherai à ouvrir vos yeux sur le danger d'armer contre vous un

monarque puissant qui connaît ses droits et qui saura les soutenir. Il m'approuvera certainement quand il apprendra que je vous ai représenté les malheurs que peut attirer sur vous un orgueil si peu convenable à un successeur de saint Pierre.

Le pape répondit à ces reproches, qui n'étaient que trop bien fondés, par des plaintes amères sur les procédés de Philippe et de quelques seigneurs français, notamment du vicomte de Narbonne. Grand en effet était le crime de ce seigneur : au lieu de rendre hommage à l'archevêque de Narbonne pour ses domaines, il l'avait rendu au roi :

— Je punirai cette insolence, dit Boniface; je citerai le vicomte à mon tribunal, et s'il refuse de s'y rendre, je lancerai sur lui les foudres du Vatican.

Comme l'archevêque avait autant de modération que le pape montrait d'orgueil, Philippe le fit partir pour Rome dans l'espoir d'apaiser le saint-père; mais rien ne put fléchir sa colère.

Comme s'il eût même voulu témoigner encore plus hautement l'intention de n'admettre aucune voie de conciliation, Boniface choisit pour son ambassadeur en France Bernard de Saisset, évêque de Pamiers, qui avait acquis une fâcheuse renommée par ses intrigues, son esprit querelleur et son insolente audace.

L'histoire de ce prélat est un miroir trop vrai des mœurs du temps pour que nous ne lui consacrions pas ici quelques lignes.

Bernard de Saisset se trouvait en contestation avec le comte de Foix; la cour de Rome prit fait et cause pour lui, et Boniface excommunia le comte. Le légat, irrité en présence de Philippe, tint plutôt le langage d'un ennemi que celui d'un négociateur; il somma avec arrongance le monarque français de remettre sans délai en liberté le comte de Flandre, qui alors était son prisonnier, sous peine d'être excommunié et de voir l'interdit jeté sur ses États.

— Qu'osez-vous prétendre? lui dit Philippe. Pouvez-vous oublier à ce point vos devoirs de chrétien, d'évêque et de sujet?

— Vous n'êtes point mon souverain. Pamiers est en France, mais je ne suis pas votre sujet. En ma qualité d'évêque, je ne reconnais d'autre puissance temporelle et spirituelle que la puissance du pape.

— Sortez, sortez, insolent légat; justice vous sera faite.

Loin d'être intimidé par ces menaces, le légat se conduisit de manière à irriter la justice du roi. De retour dans son diocèse, il y commit de tels actes de violence contre les agens du roi, que ce prince donna l'ordre à ses tribunaux de le poursuivre et de le juger.

Ce n'était point une petite affaire que de mettre en cause un évêque, et surtout un évêque revêtu de la dignité d'ambassadeur du pape. Philippe n'en fut point effrayé.

La commission qu'il chargea d'informer fut composée du comte de Foix, du comte de Com-

minges, des évêques de Toulouse, de Béziers, de Maguelonne, de l'abbé de Saint-Papoul et de quelques magistrats.

On saisit les papiers de l'accusé, et la commission le somma de comparaître avant un mois devant le conseil du roi.

Il refusa de s'y rendre; mais le sénéchal de Toulouse, malgré les hésitations du garde des sceaux Pierre Flotte et les instances de l'archevêque de Narbonne, se rendit maître de la personne de l'évêque et l'amena à Senlis, au pied du trône. Là, en présence du conseil, il fut accusé par le garde des sceaux de trahison contre l'État en cherchant, de concert avec les Espagnols et les Anglais, à soulever les comtes de Foix et de Comminges contre le roi et à s'armer pour chasser les Français du Languedoc.

— Ce n'est pas le seul de ces crimes que je vous dénonce, dit le garde des sceaux à l'archevêque de Narbonne, à vous, métropolitain et juge ordinaire de l'évêque de Pamiers; je lui reproche encore d'avoir insulté, injurié et

calomnié le roi. Cet imposteur ose avancer que saint Louis avait peint, en sa présence, son petit-fils Philippe sous les plus odieuses couleurs, capable par ses vices de causer la ruine de la France, dont le trône passerait ainsi à des étrangers. Ce prélat rebelle, ajouta-t-il, ce vassal félon a osé dire que Philippe, dégradant la race de Charlemagne et issu par sa mère d'un bâtard d'Aragon, n'est ni un homme ni une bête, mais un vain fantôme qui s'efforce de faire par sa beauté illusion au monde; enfin il prétend que le roi ayant altéré les monnaies ne doit plus porter d'autre titre que celui de faux monnayeur. Acquittez-vous donc, archevêque, ajouta le garde des sceaux en terminant son discours, acquittez-vous donc de vos devoirs en punissant, par un juste arrêt, ce prélat rebelle, coupable du crime de lèse-majesté, ou craignez, en le laissant impuni, de forcer le roi à se servir contre lui d'autres armes.

Embarrassé d'une mission si scabreuse, craignant également de se compromettre, soit avec

le roi, soit vis-à-vis le saint-siége, l'archevêque demanda qu'avant de prononcer un jugement il lui fût permis de consulter les évêques ses suffragans et même le pape. Mais les barons membres du conseil, irrités de ces temporisations, tirèrent l'épée et se précipitèrent sur l'évêque; ils l'auraient tué sans doute si Philippe, s'opposant lui-même à leurs coups, n'eût dérobé le prélat séditieux à leur fureur. Le roi le fit mettre en lieu sûr à Senlis, sous la garde de ses sergens. Après cet éclat, l'archevêque de Narbonne, ne croyant plus possible de rester dans l'inaction, consulta huit évêques qui se trouvaient alors à la cour, et tous, d'un commun accord, décidèrent que l'accusé resterait prisonnier sous la garde de l'Église.

Quand un homme est sous le poids d'une accusation, quand l'orgueil d'un prince semble intéressé à la condamnation de cet homme, les accusateurs bénévoles ne manquent jamais; il s'en présenta en foule contre l'évêque de Pamiers. Ce n'était plus seulement envers le roi qu'il s'était

rendu coupable : la religion, le pape même, pour lequel il se sacrifiait, avaient été l'objet de ses calomnies :

« Selon lui, disaient ses accusateurs nouveaux, le sacrement de pénitence n'est qu'une invention humaine; il traitait Boniface non de pape, mais de diable incarné qui contre toute justice venait de canoniser saint Louis, quoique ce prince fût bien certainement en enfer. »

Selon toute probabilité, les derniers témoins entendus avaient leurs thèmes faits quand ils accusèrent l'évêque de calomnies envers le pape. On voulait irriter le saint-père, mais Boniface n'y fut pas pris. En effet les évêques lui ayant écrit pour lui demander l'autorisation de le condamner suivant l'énormité de ses crimes, le pape la refusa, déclarant solennellement à l'ambassadeur de France que toute puissance spirituelle et temporelle appartenait incontestablement au saint-siége.

—Je nie ce fait, répondit Nogaret. Réfléchis-

sez d'ailleurs que si votre prétention à l'autorité temporelle avait quelque fondement, elle ne serait encore que fictive et ne pourrait s'exercer qu'en paroles, tandis que celle du roi mon maître est en action, en réalité et soutenue par la force du sceptre, des lois et des armes.

A la suite de cette affaire, le pape lança plusieurs bulles foudroyantes; il y ordonnait à Philippe de mettre en liberté l'évêque Bernard, et déclarait qu'aucun prince laïque n'avait de pouvoir sur les personnes ecclésiastiques.

Dans une autre, il supprimait tous les priviléges accordés aux rois de France par ses prédécesseurs.

Dans une troisième, il s'exprimait ainsi :

« Boniface, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à Philippe, roi des Français. Craignez le Seigneur et obéissez à ses commandemens. Nous voulons vous apprendre que vous nous êtes soumis dans le temporel comme dans le spirituel; que la nomination aux bénéfices ne vous appartient en aucune manière. Vous n'êtes

chargé de la garde des églises pendant leur vacance que pour en réserver les fruits à ceux qui seront élus; si vous avez conféré quelques bénéfices, nous déclarons cette collation nulle en droit et en fait; enfin nous révoquons tout ce qui s'est passé en ce genre. Ceux qui penseront autrement seront regardés par nous comme des hérétiques. »

A ce langage, le roi en opposait un qui n'était pas moins altier; il disait :

« Philippe, par la grâce de Dieu roi des Français, à Boniface, prétendu pape, peu ou point de salut. Votre très-grande fatuité saura que nous ne sommes soumis à personne pour le temporel; que la collation des bénéfices et des siéges vacans nous appartient par le droit de notre couronne; que nous pouvons disposer des revenus des églises vacantes en régale; que nos dons à cet égard sont valides pour le passé comme pour l'avenir, et que nous maintiendrons de tout notre pouvoir ceux que nous avons pourvus ou que nous pourvoirions de

bénéfices. Ceux qui penseront autrement seront par nous réputés fous et imbéciles. »

Cela n'était pas mal pour un dialogue épistolaire entre deux têtes couronnées. Dans cet échange d'injures, qui auraient pu avoir la même énergie et plus de dignité, il faut convenir que si au fond Philippe avait raison, Boniface savait mieux conserver les formes.

Dans une quatrième bulle servant de réplique à la réponse du roi, il s'exprimait ainsi :

« Dieu nous a établi sur les rois et les royaumes avec le droit d'arracher, d'édifier, de planter, de perdre, de détruire et de dissiper. Nous invitons notre cher fils Philippe à ne plus fermer son cœur aux enseignemens d'un maître qui tient la place du maître et seigneur de l'univers. »

En même temps il prêche la discorde et la rébellion ; il invite tous les prélats français à se soulever contre le roi, et il écrit à Philippe une lettre dans laquelle il lui dit :

« Nous vous avons plusieurs fois montré tous

vos forfaits dans l'espoir d'exciter en vous un salutaire repentir; mais semblable à l'aspic, qui n'entend point, vous avez fermé l'oreille à nos avis paternels. Voilà pour quel motif nous avons commandé à tout le clergé français de se rendre près de nous, en Italie, afin de remédier par une sage réforme aux calamités qui pèsent sur votre royaume. Il vous sera permis d'y comparaître en personne ou par un ambassadeur pour y entendre notre jugement et celui de Dieu. »

Ici, ce que l'on appelle la sagesse des nations se trouve en défaut. En cette circonstance en effet les petits n'eurent point à pâtir de la querelle des grands. Les choses en étant venues au point où il fallait nécessairement que la tiare fléchît ou que la couronne tombât, Philippe, dans cette crise décisive, sentant la nécessité de s'appuyer sur la manifestation de la volonté nationale, convoqua près de lui son clergé, les grands et le peuple.

Ce fut la première assemblée française qui porta le nom d'états généraux.

Philippe-le-Bel fut ainsi le premier qui introduisit les communes dans le parlement, et de cette institution ébauchée sortirent les parlemens, destinés à devenir durant cinq siècles le seul contre-poids donné à l'autorité royale.

Cependant, en présence des états généraux, Philippe se plaignit en ces termes de la conduite orgueilleuse de Boniface :

« Comment supporterions-nous l'impudence d'un tel homme, dont le légat, Jean Dutillet, évêque de Meaux, n'a pas eu honte de déclarer, et nous citons ses propres expressions : « *Que le royaume de France était tenu en foi et hommage de la majesté papale et sujet d'icelle ?* »

Après le roi parla le chancelier de France : il insista sur la nécessité de venger les insultes faites par le saint-siége à la dignité et à l'indépendance de la couronne, déclarant que le roi était décidé à réprimer toutes les entreprises de la cour de Rome contre les immunités, droits et priviléges de l'Église française et de l'autorité royale.

Le comte d'Artois parla dans le même sens au nom de la noblesse :

« Nous déclarons tous, dit-il, que nous sommes prêts à sacrifier notre sang pour la défense des libertés du royaume. Aucun des gentilshommes de France ne souffrirait les entreprises ambitieuses de Rome quand même sa majesté se montrerait disposée à les tolérer. Jamais la noblesse française ne reconnaîtra sur la terre d'autre supérieur que le roi. »

Le clergé, plus circonspect que la noblesse, professa cependant le plus grand respect pour les libertés du royaume ; mais il exhorta en même temps le monarque à conserver soigneusement l'union établie entre les rois de France et le saint-siége.

Quant à la réponse des communes, elle offre, malgré la gravité de l'affaire, un singulier modèle de l'éloquence parlementaire dans son enfance. En voici un curieux fragment :

« C'est une grande abomination d'ouïr que ce Boniface entendit malement et ainsi qu'une

bête d'espiritualité ces mots : « *Ce que tu lieras en terre sera lié au ciel;* » comme si ces paroles pouvaient signifier que dans le cas où le pape s'aviserait de mettre un homme en prison temporelle, Dieu mettrait pour cela ce même homme en prison dans le ciel. Nous supplions notre roi de garder la souveraine franchise de son royaume, qui est telle que : « Pour le temporel, le roi ne reconnaît de souverain en terre fors que Dieu. »

L'exaspération de la noblesse et du peuple était au comble; la puissance autrefois si redoutée du saint-siége se brisait contre la volonté nationale si énergiquement exprimée, et il est remarquable que le premier obstacle que l'Église ait trouvé dans ses prétentions soit venu du peuple. Le clergé voulait ménager les deux puissances en mésintelligence, satisfaire le roi sans offenser le pape. Ses membres demandèrent à celui-là la permission de se rendre à Rome en corps, où Boniface, comme on l'a vu, les avait cités à comparaître. Le clergé, pour le repré-

senter, fit choix de Pierre de Mornay, évêque d'Auxerre. Il fut chargé d'engager le pape à retarder la convocation de son concile.

Les évêques firent à Boniface les représentations les plus pressantes pour lui démontrer l'inconvenance de cette maxime avancée par son nonce : « *Que le roi relevait du pape pour le temporel.* »

« De plus, ajoutèrent-ils, en nous appelant tous à Rome sous le prétexte de réformer l'Église, vous divisez, vous désolez cette Église; vous privez le souverain de conseils et le peuple de sacremens; les taxes, les levées, les exactions commises par vos légats ont exaspéré les états généraux. Toute la nation française est déterminée à défendre, à conserver les libertés de l'Église gallicane ; enfin nous-mêmes, après nous être vainement efforcés de calmer l'indignation du roi, des princes, des grands et du peuple, nous avons été obligés, par notre amour pour la justice et notre patrie, à nous prononcer en faveur des droits de l'autorité royale.

Excusez-nous donc, très Saint-Père, si nous ne nous rendons point à Rome, comme vous le désiriez, car le roi ne voudra jamais nous le permettre. Modifiez donc vos bulles menaçantes, peu conformes à la charité, et songez qu'il est plus sage de retarder la convocation de votre concile que d'exposer, en y persistant, la France au malheur du schisme et la religion à de grandes douleurs. »

A ces remontrances sages et mesurées, Boniface répondit :

« L'Église romaine écoute avec compassion les paroles insensées de sa fille l'Église gallicane. Vous, prélats français, n'avez-vous pas honte de vous être laissés intimider par les menaces d'un indigne chancelier, Pierre Flotte, véritable Bélial, malheureux cyclope, borgne de corps et aveugle d'esprit? Apprenez que si vous ne vous séparez pas de l'assemblée dont vous faites partie, vous rompez l'unité de l'Église. Soutenir que le pouvoir temporel n'est pas soumis au pouvoir spirituel, c'est tomber dans l'erreur

des manichéens, c'est établir comme eux deux principes rivaux. Au reste, nous vous déclarons que ceux d'entre vous qui nous obéiront seront accueillis par nous avec faveur, et que nous saurons punir selon la gravité de leurs fautes ceux qui se montreront rebelles à nos ordres. »

Rien n'est pénible comme la nécessité de reculer après s'être trop mis en avant, et les souverains sont bien malheureux quand ils ne peuvent obtenir même l'assentiment de leurs conseillers naturels; et quand c'est un homme entier dans ses volontés, implacable dans ses haines, ambitieux, amoureux de vengeances, qui doit se courber sous ces lois de la nécessité, le supplice sans doute est effroyable. Ce supplice fut celui auquel fut condamné Boniface : inexorable, il lui fallut fléchir. Personne autour de lui ne partagea son opiniâtreté, et les cardinaux lui arrachèrent un désaveu honteux :

« Mes lettres et mes paroles, écrivit-il à Philippe, ont été altérées ou mal interprétées;

je n'ai jamais écrit ni pensé que votre trône fût soumis au saint-siége pour le temporel. Ce n'est point pour changer les lois du royaume et pour m'immiscer dans son administration que j'ai convoqué près de moi le clergé français : mon seul but était de lui faire sentir l'inconvenance de ses procédés à l'égard du souverain pontife de l'Église universelle. »

Cependant Boniface, encore plus dominé par son caractère irascible que par l'urgence de ses intérêts, secoua bientôt la contrainte qu'il s'était imposée, et dans un consistoire tenu à Rome, sa fureur éclata en ces termes contre les ministres et conseillers du monarque français.

« Son infâme chancelier, s'écria-t-il, ce ministre pervers, est un architophel, un hérétique, un homme pétri de vices et de méchanceté; lui et ses coupables complices, les comtes d'Artois et de Saint-Pol, entraînent Philippe et son peuple à une perte inévitable. Tous semblent avoir oublié cette antique prédiction de saint Remi : « *Les rois et leurs royaumes seront*

heureux tant qu'ils resteront unis à l'Église; ils périront dès qu'ils voudront s'en séparer. » Je vois dans leur conduite autant d'ingratitude que de folie; car en accordant à Philippe la permission de lever des décimes sur le clergé, j'ai rendu par ce don le roi encore plus riche que ne l'était son aïeul Philippe-Auguste. Je n'ai jamais eu *la fatuité* (étrange expression dont on s'est servi à mon égard) de penser que les rois de France tenaient leur couronne des papes; mais je soutiens qu'en tout ce qui regarde le péché, ce royaume nous est soumis. Au reste, il devrait se souvenir que trois de ses prédécesseurs ont été déposés par le saint-siége, et que, s'il ne montre pas désormais plus de sagesse, je le châtierai comme un enfant rebelle et lui ôterai sa couronne. »

Ainsi les voies que l'on croyait conduire à la conciliation en éloignèrent encore davantage. Quand le pape fléchissait, Philippe pensait qu'il avait peur, et, de son côté, le pape croyait à la terreur que ses foudres inspiraient au roi quand

celui-ci faisait une ouverture conciliatoire. Ce qui surtout enhardit Boniface dans ses prétentions, ce fut de voir, malgré la défense expresse du roi et malgré l'opinion du clergé, quarante évêques, prélats ou abbés se rendre en Italie et se prêter à la réunion d'un simulacre de concile. Dans sa colère, n'observant plus aucun ménagement, le pape, par une nouvelle bulle, déposa solennellement Philippe et donna sa couronne au duc Albert d'Autriche :

« Avec d'autant plus de justice, écrivait-il, que le trône de France appartient de droit aux empereurs romains. »

Le pape oubliait que précédemment il avait traité ce même Albert d'Autriche de rebelle et d'assassin. Mais les princes sont de tous les hommes ceux qui ont le moins de rancune quand il faut sacrifier à leur intérêt les injures faites à leur amour-propre.

Dès que Philippe eut connaissance de ce nouvel acte de Boniface, il convoqua une seconde fois les états généraux, qui se réunirent au Lou-

vre, et là, dédaignant de se justifier et de se défendre, le roi, d'accord avec les états, prit à son tour l'offensive. On accusa solennellement le pape d'avoir commis plusieurs crimes qui exposaient la chrétienté au plus grand péril. Le chevalier Guillaume de Plasian se montra en cette circonstance le plus violent accusateur de Boniface ; il lui reprocha d'avoir nié l'immortalité de l'âme, d'avoir douté de l'eucharistie, approuvé la fornication, consulté les devins et assisté au sabbat avec les sorciers :

« Violant, dit-il, les devoirs les plus sacrés, il a plusieurs fois contraint les prêtres de lui révéler les secrets de la confession ; il a fait battre de verges ceux d'entre eux qui lui désobéissaient. Il a dit qu'il aimerait mieux être chien que Français, et que pour abaisser l'orgueil de la France, il exposerait s'il le fallait la chrétienté à une ruine entière. C'est dans cet esprit qu'il s'est efforcé de semer la discorde entre la France et l'Allemagne, entre le duc Albert et le roi Philippe. Enfin il divise tous les rois, me-

nace tous les princes, opprime tous les peuples, en exige de lourds tributs, et n'a d'autre but que d'enrichir sa famille, hors une nièce infortunée qu'il a cloîtrée après l'avoir séduite, et dont il a eu deux bâtards. »

Le pape se trouvait alors dans la ville d'Agnanie. Loin d'être intimidé par l'explosion de l'indignation générale en France et la nouvelle de la prochaine assemblée d'un concile dans le royaume, ce pontife indomptable fit cette déclaration :

« Aucun concile général ne peut être convoqué sans ma volonté, parce qu'il n'existe sur la terre rien de plus grand que moi et rien d'égal à moi. »

Dans une nouvelle bulle, il tint cet étrange langage :

« En qualité de vicaire de Jésus-Christ, ayant le pouvoir de gouverner les rois avec une verge de fer et de les briser comme des vases d'argile, nous nous contentons pour cette fois de donner à Philippe une correction paternelle;

en conséquence nous le déclarons excommunié ; nous délions ses sujets et vassaux de leur serment de fidélité, et nous annulons tout traité fait par lui avec d'autres princes, qui doivent trembler eux-mêmes à la vue des foudres préparées pour les frapper. »

Philippe ne trembla pas ; mais, pensant que la guerre de mots avait duré assez longtemps, il eut recours à des armes plus efficaces que la pointe émoussée de ses ordonnances. Ces armes toutefois ne furent point nobles, car ce ne fut pas au grand jour et la tête haute que le roi tira l'épée du fourreau pour en menacer son adversaire. Il suscita contre Boniface Nogaret, son accusateur, et ce même Sciarra Colonne, mari de la belle princesse Julia, devenu l'ennemi le plus acharné du pape depuis son avénement au saint-siége.

Ces deux puissans émissaires ayant été chargés par Philippe-le-Bel d'ordres secrets, ils se rendirent à Sienne, où ils rassemblèrent mystérieusement plusieurs seigneurs et quelques trou-

pes de soldats qui avaient précédemment servi sous Charles d'Anjou. Accompagnés de cette escorte, ils entrèrent dans Agnanie, où se trouvait alors Boniface, et forcèrent le palais du vieux marquis de Cajetano. Leur premier soin fut de faire sonner le tocsin et d'ameuter le peuple. Abandonné des siens, Boniface demanda une trève de quarante-huit heures, qui lui fut accordée; mais il était entre les mains d'hommes implacables, n'ayant d'autre désir que de savourer les plaisirs de la vengeance..... Ici le rôle de Boniface redevint le beau rôle de ce drame, qui faillit finir comme une sanglante tragédie.

L'audace d'un homme affrontant la mauvaise fortune a toujours quelque chose de grand et qui impose l'admiration, et l'on serait tenté en voyant Boniface sans défenseurs, entouré d'ennemis, d'oublier la série de ses iniquités quand on l'entend répondre d'une voix assurée à Sciarra Colonne :

« Puisque je suis trahi comme le Seigneur et livré comme lui à mes ennemis, pour qu'ils me

tuent, je veux au moins et je saurai mourir en pape. »

Ayant ainsi parlé, Boniface, revêtu du manteau de saint Pierre, portant sur sa tête ses deux couronnes, comme signe de ses deux puissances, et tenant à la main la croix et les clés de l'Église, il s'assit sur un trône, où il attendit avec immobilité la décision de son sort.

La trêve de quarante-huit heures étant expirée sans accommodement, la guerre recommença. Ce fut en vain que le marquis Cajetano tâcha de défendre l'entrée de son palais; elle fut enlevée d'assaut. Repoussé, vaincu, pris, il n'eut plus rien à attendre que la grâce de la vie, qui lui fut accordée.

Il n'est donné qu'à un bien petit nombre d'hommes de savoir mourir à propos.

Dispersés dans le palais, dont ils s'étaient rendus maîtres, les soldats se livrèrent à un horrible pillage et n'épargnèrent point le trésor de Boniface, égal en richesses à ceux que tous les souverains du monde auraient pu posséder.

Dans ce conflit, Nogaret s'approche du trône et signifie au souverain pontife le décret des états généraux, l'accusation portée contre lui; il le somme en outre de convoquer un concile général devant lequel il devra comparaître pour y entendre son jugement.

— Je me consolerai, répondit Boniface, de me voir condamner si je le suis par des *patarins*[1].

A ces mots, Colonne s'approche avec fureur du pontife et lui demande grossièrement de déposer sur-le-champ sa tiare :

— Non, répondit Boniface; voilà ma tète, tranchez-la : je veux mourir sur le trône où Dieu m'a élevé; mais avant d'expirer, je maudis Philippe et ses successeurs jusqu'à la quatrième génération.

Hors de lui, Colonne, ayant entendu ces paroles, flétrit sa main sur la joue du pape : jeune

[1] Le nom de *patarins* avait été donné aux hérétiques Albigeois; le pape s'en servait pour insulter Nogaret, dont le père avait été brûlé comme fauteur de cette hérésie.

encore, il donne un soufflet au vieillard, et levant sur sa tête son gantelet de fer, il allait terminer ses jours quand Nogaret arrêta son bras en s'écriant :

— Chétif pape, considère la bonté de monseigneur le roi de France, qui, du fond de son royaume tant éloigné de toi, te défend par mes mains de tes ennemis, comme ses prédécesseurs ont toujours défendu les tiens.

Après cette allocution, Boniface fut commis à la garde d'un capitaine nommé Fiorentino, tout à la dévotion de Nogaret.

Au bon temps de Boniface, quand on était proscrit par un homme puissant, quand on était tombé entre les mains de ses ennemis, pour être échappé au fer des assassins, la vie n'en était guère plus en sûreté : on savait que ceux-ci redoutaient en de certaines circonstances l'éclat qu'aurait pu produire la mort violente d'un grand personnage, mais on savait aussi combien ils appréciaient la discrétion du poison. Boniface refusa donc obstinément tous les

alimens que lui envoya Nogaret durant les trois jours où il fut son prisonnier, et pendant ce temps le pape n'eut d'autre nourriture qu'un peu de pain et quelques œufs que lui donna une pauvre femme.

Indigne dans sa vie, implacable dans l'exercice de son pouvoir, Benoît Cajetano se montra grand dans sa chute, ou plutôt sa grandeur personnelle éclata en préférant le malheur d'être renversé à la honte de descendre. Quand un homme en est réduit là, quel que soit son rang, quelle qu'ait été sa fortune, il retrouve toujours un appui, c'est l'appui du peuple; ainsi en arriva-t-il à Boniface : l'excès d'humiliation qui l'avait frappé sans l'atteindre réveilla en sa faveur l'ancienne vénération du peuple d'Agnanie. De la pitié qu'il éprouva pour les souffrances du pape, il passa subitement à la fureur contre les Français. Trois jours auparavant, les Français étaient des libérateurs; maintenant ils n'étaient plus que des hérétiques. Trois jours!... c'est long pour le peuple!

Cependant les habitans d'Agnanie ont couru aux armes; ils attaquent les Français, les étonnent, les dispersent, les mettent en fuite. Le pape est délivré; on le porte en triomphe sur la place publique, on s'agenouille sur son passage. Lui, jouant son rôle en homme habile, il parle aux yeux de la multitude en affectant les dehors d'une profonde douleur; il l'émeut par des lamentations que rendent plus touchantes de longs gémissemens; puis prenant la parole :

— Vous le voyez, dit-il, mes frères, les impies m'ont rendu et laissé aussi misérable que Job; et si, parmi vous, quelque pauvre artisan daigne me faire l'aumône, daigne me donner du pain pour satisfaire ma faim et de l'eau pour étancher ma soif, je l'absoudrai de tous ses péchés. Au surplus, voulant suivre l'exemple que m'a donné le Sauveur, je pardonne à tous mes ennemis, et je décharge de toute excommunication Nogaret et Colonne.

L'adroite humilité de ces paroles produisit un tel enthousiasme que les habitans des campa-

gnes voisines s'étant joints à ceux d'Agnanie, ce fut au milieu d'un cortége triomphal que Boniface fut ramené à Rome. Toutefois l'arc avait été trop tendu pour ne pas rompre : furieux de ne pouvoir assouvir les vengeances qu'il méditait, il mourut dans un accès de colère, le 11 d'octobre 1303, après un pontificat de neuf ans.

« Ainsi, dit la *Chronique de Saint-Denis* à l'occasion de la mort de Boniface, celui pape, sans dévotion et sans provision de foy, cheut en frénésie, si qu'il mangeoit ses mains, et furent ouïs dans ce lieu tonnerres et foudres non apparens aux contrées voisines. »

La grande querelle qui depuis plus d'un siècle divisait le sacerdoce et l'empire fut alors assoupie. Philippe-le-Bel demeura vainqueur dans cette lutte opiniâtre, et durant la fin de son règne si fécond en événemens curieux, la tiare, soumise à la couronne, ne marcha indépendante que du consentement du monarque français.

IV.

Pendant le pontificat de Boniface, qu'était devenu Felice d'Arima, que nous avons tenu à l'écart depuis le jour où il sortit de chez le pape au moment où celui-ci venait de le traiter en esclave après l'avoir enchaîné à sa volonté par le lien de ses passions? Hélas! Felice, pendant que ces événemens se déroulèrent, eut beaucoup à souffrir, car il ressentit profondément

les maux qui assaillirent son premier protecteur Célestin V, dans l'ordre duquel il était entré.

Ce fut au mont Majella même, dans ce lieu plein des souvenirs de son enfance, qu'il alla faire son noviciat, après avoir eu toutefois le soin de s'assurer si son petit trésor était resté intact dans la cellule de l'ermite du mont Pausilippe. Sa satisfaction avait été grande en voyant qu'il n'y manquait pas une obole, car rien n'égalait Felice en prévoyance de l'avenir; cette prévoyance était même poussée chez lui à un point si extraordinaire qu'elle l'empêchait de jouir du présent. C'est pour cela que nous l'avons toujours vu mécontent de son sort et courir au-devant d'une existence nouvelle.

Devenu moine, l'état monastique, qu'il avait entrevu comme un port de salut, lui devint insupportable; mais il fallut bien qu'il se résignât, et par la suite l'habitude lui tint lieu de ce que dans son inexpérience il avait pris pour une véritable vocation.

Cependant Célestin V étant mort à Sulmone, proscrit et pour ainsi dire assassiné par son successeur, Felice en conçut un si violent chagrin qu'il en fit une maladie si grave que ses frères le crurent mort. Il en revint; mais comme l'air des montagnes était trop vif pour son état de convalescence, afin de se conformer aux ordres précis de Boniface, il l'informa du projet qu'il avait formé de se rendre à Naples dans un monastère dépendant de son ordre.

Les célestins, depuis quelques années, avaient pris un accroissement énorme; ils avaient alors pour général Pierre de Tivoli, homme ambitieux, actif, aussi remuant que Pierre de Muron s'était montré doux et paisible.

Boniface avait complètement oublié Felice d'Arima lorsqu'il reçut avis de son changement de résidence. Or cette circonstance coïncidant avec une autre, Felice fut mandé auprès du saint-père, qui par bonheur ne se trouvait point alors à Rome, car Felice ne redoutait rien tant que de rentrer dans cette ville : il avait

peur d'y rencontrer sa femme, ses enfans, les personnes même qu'il avait connues, car devant elles il aurait peut-être rougi de son nouvel état. D'ailleurs il se craignait lui-même : le voisinage d'Anna, qu'il aimait toujours avec passion, lui eût fait commettre quelque extravagance. Il se rendit donc à Rimini, où le saint-père se trouvait à cette époque, ayant toujours grand soin de porter avec lui son trésor.

A son arrivée à Rimini, la première personne de connaissance que Felice rencontra dans les antichambres du pape fut l'abbé Vaccai, qu'il trouva monté en dignité. Le pape, pour récompenser ce personnage des services secrets qu'il lui avait rendus, l'avait élevé au sous-diaconat et en même temps rendu titulaire de bons bénéfices; mais comme ces bénéfices étaient institués sur des terres occupées par les ennemis du saint-siége, il était, ainsi que presque toute la cour pontificale, réduit à un extrême dénûment.

L'entrevue de Felice et de Vaccai fut d'un

grand intérêt pour le fils de Mainfroi, car il apprit par l'abbé tout ce qui s'était passé dans Rome depuis le jour de leur séparation.

Il y avait eu des massacres abominables; une partie de la ville livrée à l'incendie n'était point encore relevée de ses décombres. Au milieu de ces désastres, la famille Gaspari avait été plus maltraitée qu'aucune autre. Paula, qui n'avait jamais accepté aucun des partis que son père lui avait proposés, s'était enfermée dans un couvent; sa plus jeune sœur, Nicolina, mariée à un négociant, avait été enlevée par des sbires, et l'on ignorait ce qu'elle était devenue; son père et son mari avaient été massacrés l'un et l'autre en voulant l'arracher des bras de ses ravisseurs, et la malheureuse Judith n'avait eu que le temps de fuir cette scène de carnage en emportant avec elle la fille de Nicolina encore à la mamelle. Quant à Anna et aux enfans de Felice, Vaccai ne savait rien touchant leur destinée, quoiqu'il eût fait, disait-il, de nombreuses perquisitions pour connaître leur sort.

Ces nouvelles portèrent une profonde tristesse dans l'âme de Felice, naturellement enclin à la mélancolie et qui n'était pas encore entièrement rétabli de sa maladie. Il était sombre, inquiet; à le voir, on l'eût cru sous l'empire d'un noir pressentiment, et cependant il lui fallut dissimuler ses tribulations; car sans doute Vaccai rendrait compte au souverain pontife de ses moindres impressions, et il savait combien il était dangereux de lui déplaire.

Felice était revêtu de l'habit de l'ordre, qu'il ne quittait plus. Durant son noviciat, il avait porté un large manteau blanc avec un camail et une bande noire. Devenu frère, son manteau fut échangé contre une longue robe blanche, tout en conservant le camail noir et la bande de la même couleur, si ce n'est que celle-ci retombait jusqu'à ses pieds; mais ce costume, uniquement destiné à l'intérieur du cloître, n'était point celui sous lequel les célestins se présentaient au chœur et se montraient en ville. Dans ces occasions, ils étaient vêtus tout de

noir, et à leur robe étaient attachées de longues et larges manches. Ce fut sous ce costume qu'il fut présenté, dès le lendemain de son arrivée, à Boniface VIII.

Alors qu'un homme d'un caractère timide aborde un grand personnage, il éprouve toujours une secrète inquiétude sur l'accueil qu'il en recevra. C'est une espèce de fièvre de cour dont bien peu de personnes peuvent se défendre tout à fait.

Le pape reçut Felice avec toutes sortes d'égards et lui accorda même les honneurs d'une audience particulière, insigne faveur pour un simple moine.

Nous continuons à dire Felice; toutefois celui-ci, pour effacer jusqu'aux moindres traces qui auraient pu contribuer à le faire reconnaître, avait changé de nom en entrant dans l'ordre des célestins, où il était connu sous le nom du frère Ambrosio.

Le pape lui demanda entre autres choses s'il cultivait toujours la musique, et, sur sa réponse

négative, le blâma d'avoir renoncé à l'exercice d'un art que l'on ne devait pas considérer comme exclusivement mondain, puisqu'il contribuait puissamment à donner de l'éclat aux pompes et aux solennités de l'Église.

Après quelques momens d'une conversation dans laquelle le pape évita de prononcer le nom de son prédécesseur et en même temps de sa victime, Boniface, prenant un air confidentiel, parla à peu près en ces termes au frère Ambrosio :

— Il y a longtemps, Felice, que je vous connais; je n'ai rien ignoré des relations que vous avez eues dans votre jeunesse avec une princesse maudite de Dieu. A tout péché miséricorde, mon fils; mais quand on a offensé le Seigneur, il ne suffit pas de faire pénitence par de vaines expiations; il faut le servir aveuglément, sans examen, sans arrière-pensée, et le moment est venu où je puis avoir besoin de vous. Le plus méchant, le plus dangereux de mes ennemis, le roi des Français Philippe, que son

peuple a surnommé le Bel pour attester les dons extérieurs dont il a plu au Créateur de le parer, sans doute dans l'intention de donner le change sur ses impiétés, me fait demander douze religieux célestins qu'il veut établir dans son royaume. Malgré les justes griefs que j'ai contre l'insoumission de ce prince à ma toute-puissance, j'ai résolu de condescendre à sa prière, et j'ai pensé à vous pour faire partie du convoi qui se mettra bientôt en route. Vous verrez la France dont la langue vous est connue; vous irez dans Paris, cette ville de boue et de crimes, qui s'enorgueillit d'une civilisation impie. Vous tâcherez de vous faufiler auprès des grands, vous étudierez les mœurs de la capitale des Français, vous tiendrez des notes exactes de tout ce qui, dans ce pays, vous paraîtra de nature à intéresser l'Église et ma personne. Vous ne permettrez à nul œil humain de parcourir ces annotations que vous conserverez scellées sous le cachet dont je vais vous remettre l'empreinte, et ce sera sur la présenta-

tion seule d'une empreinte pareille que vous en confierez le dépôt à la personne que j'aurai désignée pour vous les demander. Si je vous faisais rappeler auprès de moi, dans quelque circonstance que ce fût, pour me rendre compte verbalement de la mission que je vous donne dans l'intérêt de la religion, vous partiriez immédiatement avec la plus grande discrétion; et s'il arrivait que vous fussiez en danger de mort, je vous ordonne, sous peine de damnation éternelle, de détruire tout ce qui pourrait faire soupçonner les ordres dont je vous charge en ce moment. En même temps, Felice, je vous absous dès à présent de tous les péchés que vous jugerez nécessaire de commettre pour l'accomplissement de mes desseins. Il s'agit, je vous le répète, des intérêts de l'Église; ainsi tous les moyens sont d'avance sanctifiés. Je vous donne ma bénédiction apostolique, comme je maudis et excommunie Philippe. Si vous approchez de sa personne, flattez-le; s'il vous parle de moi, dites-lui en du mal; ne m'épargnez point pour

lui inspirer de la confiance. Je nourris dans ma pensée un dessein pour lequel je n'ai eu jusqu'ici de confident que moi; je veux vous en faire le dépositaire. Pour mieux faire ressortir aux yeux du monde l'insolence du roi Philippe, je veux lui opposer la mémoire vénérable de son pieux aïeul. Le premier, et sans doute le dernier parmi les successeurs de saint Pierre, je veux exhumer de son tombeau le cadavre d'un roi de France et le placer au rang des saints.

» Ce projet convient à ma politique; mais il faut que Philippe ignore que j'en ai conçu la pensée.

» Toutefois je vous autorise, je vous engage même, soit auprès de Philippe, soit auprès de ses plus intimes conseillers, ou de sa femme et de ses fils, à leur insinuer adroitement, comme une idée qui serait la vôtre, de demander la canonisation de Louis IX. Vous pourrez ajouter que vous avez des raisons pour croire que cette demande ne serait point rejetée par le saint-

siége : par ce moyen j'aurai l'air d'accorder à titre de concession ce que mon intérêt me commande de faire. »

Le pape s'étant levé, Felice se disposait à prendre congé de sa sainteté; mais Boniface lui fit signe de demeurer, et il alla prendre dans une cassette dont il portait sur lui la clé un sceau en argent, une bourse pleine d'or qu'il lui remit en lui disant :

— N'oubliez rien, mon fils, des recommandations que je vous ai faites. Ce sceau est celui dont l'empreinte devra toujours recouvrir le paquet dans lequel vos notes seront incluses. Quant à cet or, je vous le confie pour que vous en fassiez un usage sage et prudent : à Paris, vous marcherez sur un terrain où souvent les séductions sont nécessaires; je m'en rapporte sur ce point à votre sagacité. Je serais plus généreux si je le pouvais, mais en ce moment le trésor de saint Pierre n'est pas riche. Patience! encore quelques années, et j'aviserai à un moyen infaillible.

Par ces derniers mots, le pape faisait sans doute allusion au jubilé qu'il établit pour la première fois à la fin du treizième siècle et qui amena à Rome et dans toute l'Italie un immense concours de pèlerins empressés d'échanger leur or contre des indulgences. Ce fut en effet le moment où l'Italie se couvrit de toutes parts de monumens religieux : partout on bâtissait des églises que la ferveur des fidèles dotait de riches présens; ainsi venait de s'élever tout récemment la chapelle de Notre-Dame-de-Lorette; ainsi Felice, dans son voyage, arriva-t-il à Florence comme on y posait la première pierre de l'église destinée à devenir la cathédrale de la ville des Médicis et l'un des miracles du ciseau et du pinceau de Michel-Ange.

Boniface entra encore dans quelques détails sur la mission de Felice avant de le congédier. Il lui recommanda surtout de garder un profond secret vis-à-vis les moines qui allaient se rendre en France avec lui :

— Vous comprenez, lui dit-il, que ces gens-

là ne sont que des mannequins, de pauvres hères que j'envoie à Philippe pour qu'il les engraisse. Leur supérieur seul aura quelque part à ma confiance, non point pour ce qui concerne mes projets, mais afin seulement qu'il sache bien que mon intention est qu'il vous laisse libre d'aller, de venir comme bon vous semblera, sans vous assujettir aux puériles exigences de la règle de votre maison. Cependant, jusqu'à ce que vous soyez arrivé à votre destination, il convient que vous viviez comme les autres frères, afin de ne donner sur la route aucun soupçon de votre position privilégiée. Une fois en France, je vous autorise à porter l'habit séculier.

Après cette dernière allocution, Boniface permit à Felice d'Arima de se retirer; celui-ci demeura longtemps abasourdi de tout ce qu'il venait d'entendre de la bouche du saint-père et en même temps fort satisfait du renfort ajouté à son trésor personnel. Son imagination se perdait dans de vagues rêveries : il allait voir la

France et la ville des merveilles dont il avait tant entendu parler à Judith pendant son séjour chez Gaspari. Tout ce qu'il souhaitait le plus ardemment lui était prescrit comme un devoir. Lui, que sa faiblesse poussait à rechercher les grands, à s'incliner devant eux, il allait vivre en leur compagnie, et peut-être se verrait-il favorablement accueilli à la cour du plus puissant monarque de la chrétienté : il avait pour instruction de chercher à lui plaire par tous les moyens possibles ; et puis, quelle immense latitude laissée à ses passions, à ses caprices, à ses moindres désirs ! Pendant trois années consécutives ses péchés lui étaient remis !

Il faut pourtant ajouter à l'honneur de Felice qu'il ne se proposait point d'user d'un droit auquel sa conscience répugnait, quoiqu'il crût fermement au dogme de l'infaillibilité du pape.

Felice se disposa à se mettre en marche aussitôt que Pierre de Tivoli donnerait l'ordre du départ ; mais il dut attendre encore assez longtemps à cause de divers arrangemens : aussi les

célestins n'arrivèrent-ils en France qu'après que le pape eut mis à exécution le projet dont il avait parlé à Felice. Dès l'an 1298, le souverain pontife canonisa Louis IX, vingt-huit ans seulement après la mort de ce grand prince. Felice ne put par conséquent assister à une cérémonie dont un naïf historiographe du saint roi a laissé le récit suivant :

« Piteuse chouse est, et digne de pleurer, le trépassement de ce saint prince, qui si saintement a vesqu et bien gardé son royaume, et qui tant de beaux faitz envers Dieu a faits.

» Tantoust après le commandement du saint-père de Rome, vint ung prélat à Paris qui était archevesque de Roüan, et ung autre evesque avecque lui; et s'en allèrent à Saint-Denys en France. Auquel lieu ils furent longtemps pour eulx enquerir de la vie, de euvres et des miracles de bon roy saint Loys. Et me mandèrent venir à eulx, et là fut par deux jours pour savoir de moi ce qu'en savoie. Et quant ils se furent partout bien enquis du bon roy saint

Loys, ils en emportèrent en court de Romme l'enqueste. Laquelle vere bien et à bon droit, ils le mirent au nombre des confesseurs. Dont grant joie fut, et doit être à tout le royaume de France, et moult grant honneur à tout son lignaige, voire ceulx qui le voudront ensuir. Aussi grand deshonneur sera à ceux de son lignaige qui ne le voudront ensuir, et seront monatrez o le doy : en disant que à tart le bon saint homme eut fait telle mauvaiseté, ou telle villenie.

» Après que ces bonnes nouvelles furent venues de Romme, le roy donna et assigna journée pour lever le saint corps. Et le levèrent l'archevesque de Reims, qui lors estoit messire Henry de Villiers, archevesque de Lyon, qui estoit lors, le portèrent devant; et plusieurs autres archevesques et evesques le portoient après, dont je ne sçay les noms. Après qu'il fut levé, le frère Jehan de Semours le prescha devant le monde; et entre autres de ses faitz ramenta souvent une chose que je lui avois dicte du bon

roy, c'estoit de sa grande loiaulté. Car, comme j'ay devant dit, quand il y avoit aucune chose promise de sa seulle et simple parolle aux Sarrazins, ou veage d'outre-mer, il n'y avoit remède qu'il ne la leur tiensizt selon sa promesse. Ne pour avoir perdu cent mil livres, il ne leur eust voulu faillir de promesse. Aussi prescha ledit frère Jehan de Semours toute sa vie comme je l'ay cy-devant escripte. Tantoust que le sermon fut finé, le roy et ses frères remportèrent le corps du roy leur père en ladite église de Saint-Denys, avecque l'aide de leur lignaige, pour faire honneur au corps, qui grant honneur avoit fait, si à eulx ne tenoit, comme j'ay dit devant.

» Encores escripray-je quelque chose en l'honneur du bon roy saint Loys. C'est assavoir que moi estant en ma chapelle à Jonville, il me fut advis à certain jour qu'il estoit devant moi tout joieux. Et pareillement estois bien à mon aise de le voir en mon chastel. Et luy disois : « Sire, quand vous partirez d'icy, je vous meneray

logier en une autre mienne maison que j'ay à Chevillon. » Et il m'estoit advis qu'il m'avoit répondu en riant : « Sire de Jonville, fors que dois à vous, je ne partiray pas si toust d'icy, puisque j'y suis. » Quand je me isvellay, je pensay en moy que c'estoit le plaisir de Dieu et de lui que je le hebergeasse en ma chapelle. Ce que je fis incontinant après ; car j'ay fait faire ung autel en l'honneur de Dieu et de lui : et là y ay-je établi une messe perpétuelle par chacun jour, bien fondée en l'honneur de Dieu et de monseigneur saint Loys. Et ces choses ay-je ramentuës à monseigneur Loys son filz, affin que en faisant le gré de Dieu et de monseigneur saint Loys, je puisse avoir quelque partie des reliques du vray corps de monseigneur saint Loys, pour tenir en ma chapelle de Jonville, affin que ceulx qui verront son autel puissent avoir à icelui saint plus grant dévotion. »

V.

Dans la rue Saint-Martin, à la hauteur du charnier des Innocens, qui occupait un grand espace dans le voisinage de la rue Saint-Denis, s'élevait au commencement du quatorzième siècle une église à laquelle attenait un hôpital. L'une et l'autre attestaient des constructions récentes. L'église était placée sous l'invocation de saint Julien des Ménétriers.

Au devant de la porte, assise sur un mauvais escabeau de bois, une pauvre femme, recouverte de lambeaux et tenant dans son giron une petite fille de trois à quatre ans qu'elle s'efforçait en vain de réchauffer, pleurait avec ce désespoir calme et si touchant qui annonce le dernier degré du malheur.

C'était pendant l'hiver du grand jubilé, et le froid était des plus rigoureux.

La pauvre femme eût été bien heureuse si elle n'eût souffert que de sa douleur; mais son enfant poussait des cris perçans.

Elle n'osait point, comme la plupart des mendians, stimuler par des importunités l'humanité des passans; seulement ses regards se portaient alternativement de dessus sa fille sur les yeux des personnes qui entraient à l'église ou qui en sortaient, comme si cela eût dû suffire pour établir un contact de pitié entre les heureux et l'être souffrant.

L'enfant demandait du pain, et la malheureuse femme n'avait point de pain à lui donner.

Elle n'implorait plus la Providence que pour la solliciter de mettre un terme à ses souffrances en la rappelant à Dieu, en élevant au rang des anges l'innocente créature qui ne connaissait plus la vie que par les douleurs incomprises de la faim.

Cette femme, qui le croirait? réduite au dernier degré de la misère, avait cependant des envieux, des ennemis parmi les autres quêteurs d'aumônes. Ceux-ci la trouvaient fière; elle ne frayait point avec eux, elle ne cherchait point comme eux des consolations dans la débauche et les orgies les jours où la générosité des fidèles s'était montrée moins parcimonieuse que de coutume. Un seul lien la retenait de ce côté de la tombe : sa fille, ou plutôt sa petite-fille, car elle était grand'mère.

Midi sonnait, et pas la moindre pièce de monnaie, pas la moindre espérance de nourrir sa fille durant la journée!

En ce moment un homme d'une cinquantaine d'années, portant l'habit séculier et dont

le costume n'annonçait ni la pauvreté ni la richesse, se présenta à l'église pour y entrer; mais on venait d'en fermer les portes.

Comme il redescendait les quelques marches qui régnaient au-devant de l'église, désirant s'enquérir de l'heure à laquelle il pourrait entrer à Saint-Julien, le hasard voulut qu'il s'adressât à la pauvre femme. Comme il ne regardait pas fixement les personnes auxquelles il parlait, cet homme ne fit d'abord aucune attention à la mendiante; mais quand le son d'une voix connue eut frappé son oreille, sans lui donner même le temps d'achever sa réponse:

— Oh! Dieu, s'écria-t-il, n'est-ce point une illusion? Est-ce bien vous que je retrouve? Vous, ici, et dans quel état!.....

— Au nom du ciel, un morceau de pain pour mon enfant; car, vous le voyez, ses paupières s'affaissent; elle n'a plus la force de crier, elle va mourir.

Cette femme était Judith; l'enfant qu'elle

tenait sur ses genoux était la fille de Nicolina. Elle avait reconnu Felice d'Arima, comme celui-ci venait de la reconnaître sous ses haillons; mais le premier cri de la femme était un cri de mère : avant de répondre, elle demanda la vie pour son enfant.

Que se passa-t-il en ce moment dans l'âme de Felice ou plutôt du père Ambrosio, qui, comme on vient de le voir, avait profité ce jour-là de la permission que lui avait donnée le pape de déposer sa robe monacale? Il serait téméraire de se rendre l'interprète de ses pensées; toutefois, pour nous qui connaissons déjà son caractère, il nous est permis de supposer qu'une lutte s'établit en lui entre son humanité et son orgueil.

Son premier mouvement fut de courir chercher des alimens pour la pauvre petite fille; mais revenant subitement sur ses pas, il se contenta de faire une large aumône au lieu d'obéir à un instinct de charité, et Dieu sait toute la différence qui existe entre la charité et l'au-

mône. Celle-ci, mondaine, terrestre, appartient à toutes les religions, à l'humanité tout entière, c'est un corps qui vient en aide à un autre corps, tandis que la charité est l'action d'une âme envers une autre âme, la plus méritante des vertus, la fille bien-aimée du Christ.

Felice donc présenta à Judith les seules pièces d'argent qu'il eût sur lui, et dit à Judith en les lui donnant :

— Ce n'est, madame, qu'une bien faible marque de la reconnaissance que je vous dois, à vous qui m'avez servi de mère pendant ma jeunesse. Je savais vos malheurs, mais je ne croyais pas qu'ils eussent été si grands; je ferai tout ce qui dépendra de moi pour les adoucir. Allez prendre soin de votre enfant; procurez-vous ainsi qu'à elle des vêtemens convenables, et veuillez vous trouver demain à dix heures auprès de la tour du palais qui regarde la rivière en face du Châtelet. Nous aurons alors le loisir de nous raconter les événemens à la suite

desquels nous nous sommes si extraordinairement rencontrés.

En parlant ainsi, Felice détournait fréquemment la vue sur les gens qui passaient dans la rue Saint-Martin; il craignait d'attirer leur attention et qu'on le vît ainsi en conversation avec une mendiante, tant est souvent puissant le mauvais instinct d'une fausse honte!

Il prit congé de Judith, qui de son côté comptait les instans pour pouvoir procurer de la nourriture à son enfant et la vêtir plus chaudement. Comme elle était heureuse! Elle qui avait passé sa vie dans une aisance voisine de l'opulence, elle se croyait riche pour cela seulement qu'elle avait la perspective de ne pas mourir de faim! Ceux-là seuls en effet connaissent toute la valeur d'une modique aisance qui ont été riches et complètement ruinés.

Judith avait alors près de soixante ans, et Felice n'en comptait guère plus de quarante; mais tous deux paraissaient plus âgés de dix ans qu'ils ne l'étaient en effet: c'est que le malheur d'un

côté et les passions concentrées de l'autre avaient accru pour eux la vitesse du temps.

Le lendemain ils furent l'un et l'autre exacts à se rendre au rendez-vous.

Judith marchait d'un pas plus assuré en portant son enfant, et la fille de Nicolina avait déjà repris en partie cette fraîcheur de l'enfance qu'un mauvais souffle fait disparaître et qui revient comme par enchantement.

La tenue de Judith était d'une extrême modestie ; mais elle était assez proprement vêtue pour que l'amour-propre de Felice n'en souffrît pas. Quant à lui, les réflexions qui s'étaient succédées dans son esprit depuis la rencontre de la veille lui avaient causé de vives tribulations. Comment allait-il aborder Judith? Que lui dirait-il? Comment répondrait-il aux questions que sans doute elle ne manquerait pas de lui adresser? Judith en effet n'avait pas eu de ses nouvelles depuis sa brusque disparition de Rome. Comme tout le monde, elle avait dû le croire mort; et puis l'ayant retrouvé sous l'habit séculier, il

était impossible qu'elle se doutât de son admission dans les ordres. Quelle opinion aurait-elle de lui? Il vivait après avoir abandonné sa femme et ses enfans! Vainement il cherchait à éloigner ces pensées, elles revenaient l'assaillir incessamment. Aurait-il le courage d'avouer toute la vérité à la femme de Gaspari, ou bien, profitant du bénéfice que lui avait concédé Boniface, mentirait-il en toute sécurité de conscience, protégé par une absolution éventuelle?

Felice prit la résolution de ne rien cacher à la veuve de Gaspari; mais pour n'avoir point à lui faire de vive voix l'aveu qui lui paraissait le plus pénible et qui d'ailleurs pouvait servir d'explication à ses autres aveux, il revêtit la robe des célestins pour venir l'attendre près de la tour du palais.

Il se promenait silencieusement dans la rue étroite qui régnait entre les deux rangées de maisons construites sur le Pont-au-Change et aboutissant au Châtelet, en attendant l'heure

du rendez-vous. Ce chemin fut celui que suivit Judith pour s'y rendre; elle passa près de lui marchant à sa rencontre et le regarda sans le reconnaître, de sorte qu'il fut obligé de revenir sur ses pas et de l'accoster. Judith avait été moins surprise la veille en retrouvant si miraculeusement Felice qu'elle le fut alors en le voyant sous les habits d'un moine, et son premier mouvement eût été de croire à un déguisement si un pareil déguisement n'eût été de nature à être sévèrement réprimé. Comme elle ne put retenir l'expression de son étonnement, Felice l'assura qu'il avait obéi à une vocation insurmontable; qu'il n'avait pu demeurer sourd à la voix de Dieu qui l'appelait ; que d'ailleurs il ne voulait point avoir de secrets pour elle, et qu'il était sûr qu'elle ne le blâmerait point quand elle l'aurait entendu :

— Mais, ajouta-t-il, permettez que nous entrions dans un lieu où nous pourrons converser tout à loisir et où votre jolie petite fille sera du moins à l'abri du froid.

Judith ayant accepté cette proposition, Felice la conduisit dans la salle réservée d'un lieu public où l'on donnait à manger et où le feu d'un chauffe-doux entretenait une atmosphère assez tempérée.

Assis tous les deux sur un banc de bois scellé dans le mur et au-devant duquel régnait une table, Felice fit apporter des gâteaux pour la petite fille, qui se mit à les dévorer avec une joie qui contrastait singulièrement avec ses larmes de la veille. Ses larmes ! elle ne paraissait pas même en avoir gardé le souvenir : l'oubli est le plus heureux privilége de l'enfance.

— Sois bien sage, lui dit Judith, et remercie monsieur ; allons, Paula.

Que c'était un tableau gracieux que de voir l'enfant, vis-à-vis Felice, allonger au-dessus de la table ses petites lèvres souriantes et qu'elle faisait claqueter l'une contre l'autre comme pour donner un baiser ! La robe noire de Felice, qui d'abord l'avait effarouchée, ne lui causait plus aucun effroi ; mais lui, que de sou-

venirs se pressaient simultanément dans son cœur! Le nom de Paula venait de le ramener à une autre époque; ses yeux ne voyaient qu'à travers un nuage les agaceries enfantines de la petite fille.....

— Paula!... s'écria-t-il.

— Oui, répondit Judith; c'est le nom de sa marraine..... Sa malheureuse mère.....

Et ses sanglots lui coupèrent la parole.

Non moins vivement impressionné que Judith, Felice chercha à la calmer :

— Remettez-vous, madame, lui dit-il; ne vous livrez point à une douleur inutile, et soumettez-vous, comme nous devons tous nous y soumettre, à la volonté de Dieu. Hélas! j'ai appris une partie de vos malheurs durant mon dernier séjour à Agnanie.....

— Si du moins j'avais la certitude que ma pauvre Nicolina fût morte!... Mais, belle comme elle l'était!... Oh! mon enfant! quel est maintenant ton sort?... Un homme puissant, l'homme

le plus puissant de l'Italie (ce mot fit frémir Felice) l'a convoitée de son regard profanateur, et sans doute.....

Ici les larmes de Judith lui étouffèrent de nouveau la voix. Puis, comme si elle eût cherché son courage dans la physionomie de Paula, elle se pencha de son côté, la regarda en silence, passa ses doigts amaigris dans les boucles de ses cheveux. La petite, toujours occupée de ses friandises et par momens de sa robe neuve, ne répondit que par un sourire aux larmes de sa grand'mère.

Felice chercha alors à détourner le cours de la conversation. *L'homme le plus puissant de l'Italie!...* Moins qu'aucun autre il pouvait se méprendre sur le sens de ces paroles, et il se sentait enchaîné par une puissance invincible; il n'osait en quelque sorte se livrer aux pensées de jalousie qui le dévoraient. Il parla sans rien dire; sa bouche, par une action toute mécanique, prononça des mots qui n'exprimaient point ses idées; et Judith, affaissée dans sa douleur,

le regardait sans le voir, l'écoutait sans l'entendre.

Pendant plusieurs minutes ils gardèrent l'un et l'autre un profond silence, que Felice rompit le premier. Or comme ce n'est que devant la justice que l'on ment en ne disant pas toute la vérité , il fit de nombreuses omissions dans le récit de ce qui lui était arrivé et que Judith ignorait complètement.

— Ma vie, lui dit-il, après ce récit dont le lecteur connaît les détails, ma vie n'a point été féconde en événemens; elle s'est passée plus au dedans de moi qu'en dehors. Ma vie a été toute de sensations immatérielles, de désirs comprimés: j'ai vécu dans mon cœur; j'ai rêvé un monde que je façonnais à ma guise, que je revêtais d'un charme d'amour céleste. Croyant doter les objets de ma tendresse des perfections que leur prêtait mon imagination, je n'ai point supposé de bonheur plus grand que d'être l'époux d'Anna. Faut-il vous l'avouer, madame, je me suis trompé; je n'ai point trouvé en elle

ces élans de l'âme, ces vives satisfactions de l'amour dont le délire des sens n'est que l'interprète. Son âme n'a point compris la mienne; sa tendresse froide et raisonnée cédait à mes transports sans les partager. Hélas! ce fut ma faute! Pourquoi chercher le ciel sur la terre! on ne l'y trouve pas. Je n'aurais jamais quitté Anna pour aucune autre femme; mais je l'ai quittée pour me livrer à l'amour de Dieu, car cet amour est infini, sans bornes, incommensurable.

— Paula! dit Judith quand Felice eut cessé de parler; Paula!...

— Eh bien, madame?

—Oh! mon cher Felice, permettez-moi ce ton de familiarité, car je vous ai aimé comme un fils; cette âme que vous cherchiez, cette âme aimante, dévouée, elle existait pour vous, mais vous n'avez pas su la connaître. Je puis vous parler sans mystère maintenant qu'une barrière infranchissable vous sépare l'un et l'autre du monde, car cet aveu ne serait jamais sorti de mon cœur si ma fille eût pu triompher de la

passion que vous lui aviez inspirée; si ses larmes avaient d'autre témoin que la solitude d'un cloître, d'autre confident que Dieu, et si vous-même vous n'aviez rompu les liens du mariage et tous ceux qui vous attachaient au monde.

» Oui, Felice, ma fille vous aimait, et longtemps son père et moi nous avons espéré de vous donner le doux nom de fils. Mais vous avez connu la rigidité des principes de mon mari; il n'aurait pas voulu faire la moindre avance pour amener une union qui eût fait le bonheur de Paula et sans doute le vôtre, et vous l'avez vu s'employer à aplanir les difficultés qui auraient pu s'opposer au mariage que vous paraissiez souhaiter si ardemment. Rappelez-vous le jour de votre mariage, et jugez ce que la malheureuse Paula eut à souffrir.

» Avant ce jour fatal, incessamment occupée à épier les secrets sentimens de ma fille, j'avais bien lu dans son cœur que vous ne lui étiez pas indifférent, et plus d'une fois je me reprochai l'hospitalité que nous vous avions don-

née. Mais que j'étais loin de supposer que Paula fût atteinte d'une de ces passions qui n'ont de terme que la mort! Quand tout fut consommé, quand vous fûtes devenu l'époux d'Anna, nous cherchâmes à multiplier autour de Paula ces distractions qui d'ordinaire plaisent aux jeunes filles; Paula devint le sujet habituel de mes conversations avec son père, mais nous ne voulûmes lui faire aucune question. L'état alors prospère de nos affaires nous mettant à même de choisir un gendre dans la classe commerciale de Rome et même dans un rang plus élevé, nous nous mîmes à recevoir du monde, ce que, vous le savez, nous ne faisions pas auparavant. Plusieurs partis se présentèrent pour Paula; sa main fut demandée par des jeunes gens d'un rare mérite et d'une fortune supérieure à celle que ma fille pouvait espérer. Sans émotion apparente, sans jactance, mais comme soumise à l'empire d'une résolution irrévocable, Paula, cet ange de douceur, refusa toutes ces offres.

»Cependant elle négligeait un peu ses travaux

ordinaires; elle passait son temps à exécuter les morceaux de musique que vous aviez composés dans un temps plus heureux, à redire les chants que vous lui aviez fait entendre. La fraîcheur de la jeunesse disparaissait de ses joues, une maigreur extrême remplaçait son embonpoint, ses yeux se creusaient; son regard, naturellement mélancolique, prenait une expression de langueur que l'on ne pouvait voir sans se sentir l'âme pénétrée, en un mot ma fille dépérissait à vue d'œil.

» Nous la couvions des yeux, mais nous respections son secret, qui, à vrai dire, n'en était plus un pour nous, quand une circonstance inopinée nous força pour ainsi dire à provoquer une explication.

» Un an à peu près s'était écoulé depuis votre mariage. La chambre que vous aviez occupée chez nous était toujours restée vacante. Gaspari voulut la faire préparer pour la réception d'un de nos correspondans qui devait séjourner un mois à Rome; comme il n'en trouva point la

clé au lieu où on la mettait ordinairement, il me fit part de cette découverte, et nous en conçûmes simultanément un vague soupçon.

» Gaspari étant toujours occupé, je me chargeai du soin d'épier ma fille. Un jour où, comme elle avait accoutumé de le faire, elle venait après le dîner de remonter dans sa chambre, je me plaçai en embuscade dans le retrait que forme l'escalier au premier étage de la maison.

» Hélas! cette maison, où nous avions été si heureux, n'est plus qu'un monceau de cendres.

» Au bout de quelques minutes d'attente, j'entendis un léger bruit, et je vis ma fille monter au second étage. Je la suivis et je m'assurai qu'elle venait d'ouvrir la porte de votre chambre. Elle ne s'y était point enfermée, car la clé resta extérieurement placée dans la serrure. J'allai sur-le-champ appeler mon mari, et nous entrâmes tous les deux dans la pièce, où nous trouvâmes ma fille à genoux et en prières.

» — Que fais-tu donc là, mon enfant? lui de-

manda son père avec ce ton de bonté que vous lui avez connu.

» — Je prie pour lui » fut sa seule réponse ; puis elle se précipita dans mes bras et dans ceux de son père en fondant en larmes. Voilà, Felice, comment vous avez été aimé dans ce monde. »

L'âme de Felice n'avait pas vieilli avec son corps, la robe monacale n'avait point calmé les violentes palpitations de son cœur, et toutes les fois que ses idées étaient reportées vers l'amour, tout le reste lui devenait étranger : sa passion le dominait à un tel point que même environné de beaucoup de monde, exposé à l'avidité de regards curieux, il agissait comme s'il eût été seul.

Il pleurait donc sans s'apercevoir que deux hommes, récemment entrés dans la salle où il était avec Judith et la petite Paula, le regardaient attentivement, et il n'entendit pas des propos fort saugrenus accompagnés de ricanemens.

Ces deux hommes, spadassins de profession,

buveurs à outrance, doués de peu de révérence envers la gent monacale, étaient deux sujets du roi des ribauds, grande dignité alors dans l'hôtel royal, et qui, la dague au côté, se croyaient tout permis.

Judith, malgré son trouble, remarqua leur contenance et en fut effrayée :

— Sortons d'ici, dit-elle à Felice.

Mais celui-ci était hors d'état de l'entendre.

— Ainsi aimé, répétait-il en sanglotant; j'ai été aimé de Paula! Moi-même de quel amour j'ai brûlé pour elle! Que de nuits j'ai passées en contemplation devant son image dans cette chambre où elle a prié pour moi!.....

Et les délices de sa jeunesse se réveillaient vivans dans ses souvenirs.

Cependant l'un des deux ribauds s'étant approché de la table où ils étaient assis :

— Par monseigneur saint Denis, s'écria-t-il d'une voix sonore, voilà un froc bien porté; mais il ne me semble pas qu'il ait depuis longtemps sa doublure. Pourriez-vous me dire, mon

révérend, si vous êtes vraiment moine ou si vous n'en portez que l'habit? M'est avis que je vous ai vu vêtu d'une tout autre façon. Est-ce que cette jolie enfant-là est à vous, mon père? Tudieu! vous ne les faites pas mal, vous autres!... Mais ce n'est là ni la maman ni la nourrice... Ce ne peut être que la mère-grand.

C'est un singulier contraste que celui qui résulte de grossiers propos, inspirés par l'habitude des mauvais lieux et les fumées du vin, opposés à l'épanchement d'âmes tendres et impressionnées.

Dans le premier moment, Felice regarda cet homme et l'écouta machinalement sans le comprendre et pour ainsi dire sans l'entendre; enfin il se réveilla comme d'un rêve et sans sortir de la dignité de son caractère :

— Mon gentilhomme, dit-il au ribaud, vous devriez mettre plus de retenue dans vos propos et ne point insulter l'Église dans la personne de ses religieux. Je vous pardonne de m'avoir of-

fensé ; mais une femme, mais un enfant! Si votre roi le savait, il en ferait bonne justice.

Le ton d'autorité avec lequel parla Felice produisit sur son indiscret interlocuteur un effet si subit que celui-ci se retira confus en balbutiant quelques mots et se consola de sa déconvenue en demandant coup sur coup des pots où une mouche aurait été bien adroite si elle avait trouvé le moyen de s'y noyer avant que les deux ribauds les eussent vidés. Cependant les incartades du brutal satellite de la prévôté de l'hôtel firent penser à Felice qu'il ne serait pas prudent de rester plus longtemps dans ce lieu, à une heure où affluaient des chalands peu retenus dans leurs propos, et il sortit emmenant Judith et Paula.

VI.

Felice, lors de son arrivée à Paris avec ses onze autres compagnons de voyage, avait été présenté en même temps qu'eux à Philippe-le-Bel, et ce monarque avait fait le plus gracieux accueil aux douze célestins que lui envoyait Boniface.

Six d'entre eux furent envoyés dans la forêt de Cuise, à peu de distance de Compiègne, et les six autres dans la forêt d'Orléans, à trois lieues de cette ville, où ils s'établirent dans

un lieu nommé Chanteau avant de se fixer à Ambert.

Felice, désigné pour cette dernière communauté, s'y rendit d'abord; il traversa ces forêts druidiques de la vieille Beauce en suivant des voies impraticables, prit possession du séjour où il devait vivre et trouver sa tombe. Il y resta plusieurs mois, sachant que le roi Philippe, alors absent de Paris, était engagé dans la rude guerre qu'il faisait aux Flamands et dans laquelle il n'avait pas toujours été heureux.

Quelque temps après, ayant appris par des pèlerins, à peu près les seuls messagers de nouvelles qu'il y eût alors, que le roi était attendu dans sa capitale, il s'y rendit de son côté en vertu de l'autorisation ou plutôt des ordres formels de Boniface.

La première fois qu'il avait été admis en présence de Philippe, frappé de la beauté du monarque, Felice ne fut point étonné du surnom que le peuple lui avait donné. La force et la beauté sont toujours d'immenses avantages,

mais dans un roi, on peut dire que la beauté est presque un mérite.

Felice était dans l'attente du roi Philippe quand il fit la rencontre de Judith.

La renommée proclamait alors les exploits du monarque et les prodiges de sa valeur personnelle.

En arrivant à la tête de son armée battue, Philippe avait trouvé les Flamands prêts à le combattre, occupant entre Lille et Douai, près de Mons-en-Puelle, un camp retranché à la manière des anciens Bataves et des Germains, c'est-à-dire qu'ils s'y tenaient barricadés derrière leurs chariots. Les souvenirs de Courtray étaient trop récens pour qu'on pût s'exposer aux mêmes revers par la même témérité. Le roi, se rappelant la funeste imprudence de Robert d'Artois et les sages conseils du connétable de Nesle, résolut d'éviter les chances d'une bataille décisive. Espérant vaincre ses ennemis par la disette, il les investit de toutes parts sans les attaquer. Cette disposition était d'autant

plus opportune que les Flamands avaient peu de vivres, et d'ailleurs le souvenir de leur dernière victoire les avait rendus plus confians en eux-mêmes et plus présomptueux. Impatiens de combattre, ils sortent de leur camp, courent avec fureur sur l'avant-garde royale, la renversent, culbutent les premiers postes français, attaquent le camp du roi et y répandent une terreur panique. Les preux les plus renommés s'épouvantent; l'intrépide Charles de Valois et une multitude de chevaliers, entraînés par leurs soldats, prennent la fuite. On n'écoute aucun commandement, aucun chef ne peut se faire obéir, la discorde est partout: l'honneur semble oublié. Les Flamands, profitant de cette confusion, font un affreux carnage de leurs ennemis; la perte entière de l'armée paraissait inévitable.

Cependant au milieu de cette épouvante universelle, de cette déroute honteuse, malgré les hurlemens des vainqueurs, les cris des blessés, les gémissemens des mourans, Philippe, l'épée à la main, se montre digne de son rang, de

son nom et de la France. Entouré de vingt braves guerriers, il s'élance dans les rangs ennemis. Cette héroïque audace étonne les assaillans et suspend quelques instans leur course; mais bientôt ils se jettent en foule sur le roi: ses défenseurs, percés de coups, tombent presque tous à ses pieds.

Resté seul, Philippe combat toute une armée. Son extrême péril et son inconcevable intrépidité réveillent le courage des Français. Honteux d'abandonner ainsi leur roi, dont ils voient le casque et le glaive briller encore au milieu des lances ennemies, ils se rallient à la voix de leurs chefs, ils s'excitent par des reproches mutuels. Charles de Valois à leur tête se précipite de nouveau dans la mêlée; ils dégagent le monarque, lui font un rempart de leur corps, et le reste de l'armée accourt, excité par leurs cris. Alors tout change de face; l'ordre s'est rétabli dans les rangs français. On charge avec fureur l'infanterie flamande; elle est écrasée. Vainqueurs et vaincus entrent pêle-

mêle dans le camp. Tous les Flamands atteints sont immolés, et la nuit seule vient mettre un terme au carnage. Plus de trente mille cadavres jonchaient le champ de bataille, et le jour vint éclairer le lendemain un horrible spectacle. Anselme de Chevreuse gisait parmi les morts environné de cinq cents chevaliers morts comme lui; il tenait encore l'oriflamme. Non loin étaient couchés deux frères du nom de Joancelin, enfans de Paris; ils étaient percés de coups reçus en défendant Philippe.

La nouvelle de ces événemens circulait dans la capitale, et il ne fallait pas moins que des victoires pour contenir un mécontentement qui s'accroissait de jour en jour et était à chaque instant sur le point d'éclater.

La substance du peuple était incessamment dévorée par l'impôt et l'exaction des maltôtiers.

La sécurité n'était nulle part, pas même dans les monastères, exposés au pillage de soldats sans discipline.

Les chefs n'étaient souvent que des brigands armés exerçant toutes sortes d'horreurs sur les malheureux habitans des campagnes et des faubourgs de Paris, et partout la misère décimait ceux que n'atteignait point une mort violente.

Cependant le peuple de Paris, le véritable Parisien, le Parisien pur-sang, était comme de coutume gai, caustique, bavard, crédule, un peu dévot et pardessus tout débauché. Toujours prêt à se soulever, le moindre incident le calmait, une fête, une procession et surtout le spectacle d'un juif brûlé; ce dernier spectacle lui fut plus d'une fois offert.

La pesanteur de la taxe appelée la maltôte excita néanmoins de fréquentes séditions sous le règne de Philippe-le-Bel; celle de Rouen entre autres fut si menaçante et si grave que Philippe, pour la réprimer, fut obligé d'avoir recours aux moyens employés par les tyrans.

Qu'on juge des souffrances de la nation et de

l'ignorance du temps. Il se trouva un ministre capable de dire à un souverain, capable de le croire, que les progrès du luxe dans toutes les classes, en dérangeant toutes les fortunes, tarissaient la source des impôts dans laquelle il fallait puiser sans cesse! C'était dire en d'autres termes :

« Ce que vos sujets possèdent, ils vous le volent quand ils l'emploient à leur profit. »

Ce langage fut écouté, et Philippe promulgua des lois somptuaires, les plus ruineuses de toutes les lois. Il fut défendu aux personnes riches d'avoir sur leur table plus de deux plats avec un potage au lard, et en temps de jeûne quatre plats maigres. La seule excuse que l'on pourrait alléguer en faveur de Philippe contre l'absurdité de ses lois, c'est qu'il s'y soumit le premier, ne se faisant servir que trois plats et buvant du vin de ses propres domaines.

Les ducs, comtes et barons ainsi que leurs femmes ne purent avoir que six robes par an, les chevaliers deux, les personnes des autres

classes une. L'habillement des hommes était composé d'une longue soutane avec un manteau; les paysans, les valets et les serfs portaient seuls l'habit court. Les fourrures étaient réservées aux personnes les plus éminentes de l'État: l'ampleur de ces fourrures, leur couleur et la longueur de la queue des manteaux marquaient la diversité des rangs. Les pairs se distinguaient par l'écarlate et l'hermine; le mortier était la parure de leur tête. Les autres citoyens portaient des bonnets. Le prix des étoffes fut fixé suivant chaque condition. La robe du roi pour les solennités coûtait seize livres dix sous; toute la garde-robe d'un fils de France montait à cent sept livres.

Les lois de Philippe contre le luxe n'excitèrent toutefois point de révolte, parce qu'elles ne frappèrent que la classe qui ne se révolte pas, mais elles ne furent point exécutées: la vanité fut plus forte que l'autorité. L'Église même dut abaisser sa volonté devant le caprice de la mode.

La mode venait de consacrer l'usage d'une chaussure dite *à la poulaine*. C'était un soulier finissant en pointe; cette pointe, variant selon les rangs, s'étendait depuis un demi-pied de longueur jusqu'à deux pieds; on y ajouta des cornes ou des griffes, ce qui les fit regarder et proscrire par le clergé comme un signe d'hérésie. Mais on ne respecta pas plus ces condamnations ecclésiastiques que les ordonnances royales; il en fut de même de l'interdiction des combats judiciaires : le point d'honneur et les préjugés triomphèrent des lois et de la raison.

Tout se ressentait encore des longues ténèbres de la barbarie, ou plutôt le jour destiné à chasser la barbarie devant sa clarté ne se manifestait encore que par un faible crépuscule; les sciences florissaient, mais non encore épurées par la philosophie : ainsi le sanctuaire des sciences et des lettres se changeait souvent en un foyer de tumulte et de sédition.

Felice fut témoin de plusieurs de ces événe-

mens qui d'ailleurs le surprirent peu apres ce qu'il avait vu en Italie.

Le prévôt de Paris avait fait pendre un écolier de l'université. Furieuse de voir ainsi ses priviléges violés, l'université ferme aussitôt toutes ses écoles; elle excommunie le prévôt. Tous les curés, en procession et entraînant à leur suite une foule de peuple, courent briser avec des pierres les fenêtres du prévôt, qu'ils appelaient *maudit Satan*, en le menaçant d'être englouti tout vivant dans un gouffre comme Dathan et Abiron. Le prévôt, vaincu, fut obligé de faire réparation à l'université et de lui donner deux chapelles. Le roi contribua aux frais de cette indemnité.

Le clergé voyait aussi sa paix troublée par des hérésies. Il condamna au silence le nommé *Jean de Paris*, qui voulait expliquer matériellement le mystère de l'eucharistie. Comme sous le règne de saint Louis, il se trouva plusieurs prédicateurs qui annoncèrent la prochaine émission d'une troisième loi et le commence-

ment du règne du Saint-Esprit. Les sectaires de cette nouvelle religion prétendirent que c'était une religion d'amour, et qu'aucune femme ne devait par conséquent refuser de céder aux désirs d'un homme. Ces hérétiques devinrent si nombreux qu'on fut obligé de prêcher contre eux une croisade. On s'empara de leur chef Doucin et de sa maîtresse Marguerite, et on les condamna au feu ainsi qu'une religieuse qui se disait en commerce avec la Divinité. On brûla de même un illuminé pour avoir écrit qu'une âme parvenue à l'extase ne pouvait plus pécher.

Felice, pendant son séjour à Paris, examinait attentivement toutes ces choses. Il voyait des ecclésiastiques, des bourgeois, des gentilshommes : ceux-ci se plaignaient du roi comme étant destructeur de la noblesse en France; ils lui reprochaient, non sans raison, d'avoir empiété sur les grâces divines en instituant, comme ne l'avait encore fait aucun de ses prédécesseurs, des anoblis, tandis que jusque-là Dieu seul avait fait des nobles de sang et de race.

Felice prenait des notes sur tout ce qu'il voyait, sur tout ce qu'il pouvait recueillir, mais personne ne venait les lui demander de la part de Boniface, ni lui présenter une empreinte du sceau qui devait autoriser sa confiance. Il avait rassemblé, disent les anciennes chroniques, de précieux documens sur les plus grands personnages du temps, sur l'évêque de Paris, sur le roi lui-même.

A l'abri de toute persécution, personnage privilégié en vertu des pouvoirs qu'on le savait tenir du pape et que la crédulité se plaisait encore à exagérer, on l'accueillait partout, on le laissait libre, et si quelques personnes prudentes se cachaient de lui, d'autres lui témoignaient une aveugle confiance, de sorte que le père Ambrosio devint bientôt aussi connu à Paris que l'avait été à Rome le brillant inventeur d'une méthode musicale délice des dames romaines. Mais il avait vieilli, vieilli avant le temps; mais son avenir ne lui offrait plus que la perspective d'une ligne droite sans déviation;

mais la saison fatale des regrets et des repentirs avait succédé à la riante saison des espérances. Parvenu au sommet du beau côté de la vie, il en descendait le revers opposé pressé par cette invisible main qui nous précipite avec tant de rapidité; cependant Felice nourrissait encore des illusions, les seuls mensonges qui soient préférables à la vérité.

Depuis le jour où Felice, sur le parvis de la chapelle des Ménétriers, avait fait la singulière rencontre de Judith et de la petite Paula, après qu'il eut appris combien il avait été aimé de la fille aînée de Gaspari, il cherchait à ressaisir dans sa mémoire le souvenir des moindres circonstances de sa jeunesse, et malgré la sincérité de ses velléités pieuses, il se plaisait à revivre les jours profanes qu'il avait déjà vécus; mais il refaisait sa vie autrement.

Presque tous les jours il voyait Judith et sa petite-fille; auprès d'elles seulement il trouvait des heures tranquilles. Elles lui rappelaient, Judith surtout, l'époque de sa vie qu'il regrettait

le plus. L'enfance naïve de Paula produisait sur lui nous ne savons quelle illusion. Et puis, pour ceux qui ont bien saisi les nuances contradictoires du caractère de Felice, ce ne sera point une chose extraordinaire que l'orgueil avec lequel il se voyait le bienfaiteur d'une femme qui avait été pour lui une mère sans compter jamais sur sa reconnaissance.

En effet, Judith et sa petite-fille, depuis qu'elles avaient retrouvé Felice, ne manquaient plus des choses nécessaires à la vie modeste qui leur paraissait une vie opulente après tant de souffrances. Felice n'avait cherché à corrompre personne avec l'or qu'il tenait de la confiance de Boniface dans un but de corruption; il en avait sanctifié la source en en faisant un noble emploi; enfin il l'avait entièrement consacré aux besoins de Judith et de la fille de Nicolina.

Felice avait fait plus : ayant appris, par le récit que lui fit Judith de tous les malheurs qui l'avaient accablée, qu'après avoir été dé-

pouillée par des brigands du peu qu'elle avait pu sauver des débris de son aisance, en se rendant d'Italie en France, elle n'avait plus trouvé aucun des siens vivans à Paris; le fisc s'étant emparé de leur héritage, elle était restée dans l'isolement qui l'avait réduite à la mendicité; Felice, pour lui éviter du moins les ennuis de la solitude et probablement pour se faire à lui-même une compagnie, car il y eut toujours un peu de personnalité dans ses meilleures actions, avait pris un logement composé de deux pièces séparées et qu'il partageait avec la veuve de Gaspari. La scène du ribaud lui était restée en mémoire, de sorte que malgré l'exemple journalier que lui en donnaient la plupart des autres moines, qui pullulaient dans Paris, il ne se souciait plus de fréquenter les lieux publics.

Quoiqu'il habitât presque toujours Paris, pour s'y livrer à ses observations et les recueillir avec soin, Felice faisait quelques absences; il allait quelquefois rendre visite à ses frères de la forêt de Cuise et plus souvent à ceux de la forêt d'Or-

léans. Pendant ces absences, Felice confiait à la garde de Judith la cassette qui contenait ses précieux manuscrits, mais il lui fit toujours un secret de ce que cette cassette renfermait; seulement il la lui recommandait comme un objet d'un grand prix pour lui, ainsi que le riche psautier qui lui venait de sa mère, qu'il avait si singulièrement perdu et retrouvé et dont il ne s'était plus jamais séparé depuis.

Un jour, comme il revenait d'un voyage à Chanteau, il apprit de Judith qu'un prêtre de Notre-Dame était venu en son absence; que cet ecclésiastique lui avait paru troublé et surtout très-contrarié de ne point le rencontrer; il avait laissé son nom, c'était l'abbé Chédieu, chargé d'un ordre de l'évêque. Le pasteur du troupeau de Paris mandait immédiatement Felice en sa présence.

Comme toujours, l'imagination de Felice fut mise en travail par cette nouvelle, et il se disposa à se rendre sur-le-champ à l'évêché.

Chemin faisant, comme il passait par la rue

du Grand-Pont, il fit une rencontre à la suite de laquelle il changea d'avis et revint sur ses pas jusqu'à son domicile, fixé alors derrière l'église de Saint-Germain-d'Auxerre. Cette église était celle où il faisait le plus habituellement ses dévotions; elle possédait une orgue, et l'organiste de Saint-Germain-d'Auxerre jouissait dans Paris d'une réputation supérieure à celle de tous ses confrères, qui en étaient jaloux.

Tout le monde ignorait que celui-ci devait à Felice sa réputation.

En effet Felice lui avait quelquefois prêté par obligeance et un peu par vanité le secours de son prestigieux talent, à la seule condition que l'organiste lui garderait le secret, et jamais secret ne fut mieux gardé.

C'était l'organiste Barruel que Felice venait de rencontrer.

Barruel lui apprit une nouvelle qui dans sa position devait le toucher beaucoup, car elle allait nécessairement amener un grand change-

ment dans sa vie. Le pape Boniface VIII, disait-on, était mort.

Cette nouvelle, sans qu'il y crût d'abord, donna des soupçons à Felice; il se figura, non sans raison, que, même fausse, elle n'était point étrangère à la visite de l'abbé Chédieu; il rentra chez lui sans rien dire encore à Judith des motifs pour lesquels il différait de se rendre aux ordres de l'évêque. Son premier soin fut de redemander à Judith sa cassette.

Se conformant alors aux recommandations de Boniface, qu'il interpréta pour le cas échéant de la mort du pontife comme s'il eût été lui-même en danger de la vie, il fit sans regret le sacrifice des notes qu'il avait recueillies depuis plusieurs années, craignant surtout d'être compromis.

Le lendemain, Felice se rendit à l'évêché; il demanda l'abbé Chédieu. Celui-ci lui fit un accueil assez froid, chose à laquelle Felice n'était point accoutumé de la part des ecclésiastiques. Du reste Felice ne tarda pas à savoir qu'il ne

s'était point trompé dans ses conjectures : on parlait de la mort du pape, ce qui allait le contraindre à observer la vie régulière de son ordre.

L'abbé Chédieu était un personnage assez marquant à l'évêché pour que nous cherchions à le faire connaître. Il faisait partie de ces fanatiques qui constituent ce que nous appellerons la mauvaise Église, gens convertis seulement à l'extérieur et toujours disposés à rendre leur prochain responsable de la conviction qui leur manque. L'Église avait été pour lui un refuge contre le gibet, auquel il ne s'était soustrait que par miracle, et l'on disait même de lui qu'il possédait à un degré si éminent l'esprit de pénitence que ce n'était point sans de mûres réflexions qu'il avait préféré les ordres sacrés à la pendaison. Ainsi du moins le croyaient les dévotes âmes, ce qui lui avait acquis une influence assez grande aux alentours de Notre-Dame. Du reste, il éprouvait si fort le besoin de se laver des immondices du péché qu'il infligeait les plus cruelles pénitences à ses ouailles, surtout à celles

du sexe féminin. On citait plusieurs filles noyées volontairement pour se purger d'une maternité en dehors du mariage, et l'on prétendait que l'abbé Chédieu connaissait mieux que personne le père des enfans qui périssaient avec leur mère avant d'avoir vu la lumière du jour.

Comment un pareil homme avait-il pu devenir l'acolyte, le confident, le favori d'un prélat dont tout le monde vantait à bon droit la vertu, de Pierre de Gaugain, évêque de Paris. Cela s'explique par le facile ascendant que l'hypocrisie exerce sur la mansuétude des âmes pures, et par cela même crédules.

Arrivé à l'évêché en la compagnie de l'abbé, Felice dut attendre longtemps que son introducteur eût fait tous ses tours de sacristie et ses génuflexions au-devant des autels de chaque chapelle. Enfin il le conduisit à la maison du prélat, où il lui fallut encore subir dans une salle d'entrée de longues heures d'attente.

L'ennui s'empara de Felice à un tel point que pour se distraire il se laissa aller à ces rêves

de jour où le passé de la vie revient en relief et se réfléchit, si l'on peut ainsi dire, dans le miroir des souvenirs. Alors, placé sous l'empire d'un charme involontaire, oubliant le lieu où il était, il se mit d'abord à fredonner, ensuite à chanter un de ces lais ravissans dont il avait charmé les oreilles de Rome. Il en accentuait avec passion les paroles amoureuses quand l'abbé, trop sec de cœur pour aimer la musique, le surprit et l'interpella vivement :

— Que chantez-vous donc là ? lui dit-il. On dirait que le démon vous inspire et s'est emparé de vous jusque dans la maison de Dieu !

— Je ne chante point, répondit Felice d'un ton sévère ; je ne chante point, monsieur l'abbé : je me parle, et je serais tenté de continuer pour me sauver du désagrément de vous entendre.

L'abbé Chédieu rongea son frein, bien déterminé à se venger s'il en trouvait l'occasion.

— J'attends que monseigneur me fasse appeler, dit Felice.

— Suivez-moi donc, car il est prêt à vous recevoir.

Felice, pour qui l'incertitude était un horrible supplice, avait revêtu exprès un habit séculier afin de savoir à quoi s'en tenir sur les intentions de l'évêque. Il avait, comme on le sait, encore quelques doutes sur les motifs de son appel à l'évêché : changer son costume habituel, c'eût été se dénoncer lui-même, manifester une prévision qui le poignait, mais qu'il avait tant d'intérêt à dissimuler.

Felice est en présence de l'évêque, et son doute tombe aux premiers mots que lui adresse le prélat.

— Monsieur d'Arima.....

— Comment se fait-il?.....

— Laissez-moi dire, et contentez-vous de répondre à mes questions. Monsieur d'Arima, ne vous doutez-vous point du motif qui m'a déterminé à vous faire venir en ma présence?

— En aucune manière, monseigneur; mais...

— Mais, quoi?

— Monseigneur... ce nom d'Arima, c'est le mien, ou plutôt ce fut le mien, sans doute; toutefois ma stupéfaction est grande en l'entendant sortir de votre bouche. Je le croyais ignoré en France, où jamais il n'a été prononcé. Le père Ambrosio seul s'humilie devant.....

— Il suffit, monsieur d'Arima. Je ne reconnais un moine qu'à la robe. Si d'ailleurs je possède des renseignemens exacts sur vous, sur votre famille, je n'ai point à vous en rendre compte.

— Monseigneur, je me prosterne à vos sacrés genoux.

— Relevez-vous et écoutez-moi. Votre puissant protecteur est mort; l'enfer a repris sa proie. C'est vous en dire assez.

— Eh quoi! Boniface.....

— Taisez-vous donc. Oui, ce mécréant a rendu son âme au démon, qui l'avait pétrie. A l'avenir il vous est fait défense de porter aucun autre habit que l'habit de l'ordre des célestins; à l'avenir vous ne devez plus donner le scan-

dale de votre présence à Paris. Le lieu de votre résidence est Chanteau ou Ambert; je vous interdis l'eau et le feu dans toute l'étendue de mon diocèse. Quant à la connaissance que j'ai de votre nom, Felice d'Arima, quant au mystère qui recouvre votre naissance, peut-être pourrais-je.....

— Au nom de Dieu, monseigneur, daignez vous expliquer.

— Non..... à moins que.....

— Ordonnez, ordonnez, monseigneur.

— Si le père Ambrosio voulait me livrer le sceau dont il est porteur.....

— Moi ! jamais, jamais! Ce serait un acte de trahison envers mon bienfaiteur.

— De quel bienfaiteur parle monsieur d'Arima ? reprit Pierre Gaugain d'un ton vif et sévère. Époux indigne, père indigne, moine indigne ! S'agirait-il par hasard du saint fondateur de l'ordre que votre présence profane ? Non, car vous l'avez trahi ce vieillard vénérable, vous l'avez trahi pour obtenir de son successeur, de

son spoliateur, l'infâme Boniface, la dissolution de votre mariage. Pleurez, pleurez, pécheur; puissent vos larmes effacer vos iniquités! Savez-vous ce qui est arrivé à Boniface après sa mort? Dans la crainte de se souiller, les vers mêmes refusent de se repaître de son cadavre.

Le saint évêque, ordinairement si calme, s'était animé dans une progression tellement ascendante que Felice demeura anéanti; il comprit alors tout ce qu'il y a de funeste dans la perte d'un protecteur devant lequel le monde a tremblé, et combien est dure l'expiation de la faveur. Et puis, quelle bizarrerie! cet homme incohérent en toutes choses, il se perdait pour rester fidèle à une promesse faite à un mort! Cela ne s'explique que par l'impossibilité d'expliquer le cœur humain.

Felice se retira contrit, les larmes aux yeux; et quand il prit congé de l'évêque, celui-ci, dont le visage s'était rasséréné, lui renouvela l'ordre de quitter immédiatement l'habit séculier et

de partir dès le lendemain pour se rendre au monastère des célestins.

En revenant chez lui, Felice marchait les yeux abaissés vers la terre; il aurait craint qu'un de ses regards entrât en contact avec un regard connu. De vagues, d'inutiles regrets torturaient son âme toujours impressionnable. Sans appui sur la terre, il osait à peine en espérer un dans le ciel; tous ses liens avec le monde étaient rompus, et quand il sondait les replis de sa conscience, il y cherchait en vain cette vocation qu'il avait cru avoir.

Quand il eut monté tristement les marches de son escalier, le premier visage qu'il aperçut fut celui de la petite Paula : elle accourait en riant au-devant de lui. Quel contraste avec les battemens de sa douleur, et qu'il y a souvent de rudes tortures dans l'aspect de ces joies instinctives que l'inexpérience dispense aux enfans! Entré dans la chambre de Judith, Felice se laissa tomber sur un siége. Son air triste, abattu frappa tout d'abord cette excellente

femme; elle se mit à le regarder sans lui adresser une parole, attendant qu'il rompît le silence.

— Tout est fini pour moi, dit-il, et je n'ai plus d'espoir que dans la mort.

Ses sanglots lui coupèrent la voix, et tous deux demeurèrent ainsi dans un morne accablement, tandis que Paula jouait gaîment avec les franges d'une tapisserie à laquelle venait de travailler sa mère.

Enfin cette raison fatale qui surgit toujours après l'atonie dont nous frappe le malheur revint à Felice; il put raconter à Judith ce qui s'était passé chez l'évêque, car cette fois le besoin de verser le trop plein de son âme dans une âme compatissante l'emporta sur son instinct habituel de dissimulation. Ils pleurèrent, ils se firent de touchans adieux. Judith, toujours courageuse, toujours résignée, se consola d'un malheur qui l'atteignait indirectement en pensant qu'il lui restait encore un devoir à remplir sur la terre. En regardant Paula, elle se souvint

de sa mère. Peut-être Nicolina vivait encore. Aussitôt son parti fut pris d'affronter le froid, la faim, les fatigues d'une longue route pour retourner en Italie, où Dieu lui donnerait peut-être la consolation de retrouver le seul enfant qui lui restât.

Felice ne dit pas un mot de ses enfans.

VII.

Benoît, onzième du nom, venait de remplacer Boniface VIII au souverain pontificat.

La mort de Boniface n'avait point apaisé la colère de Philippe-le-Bel; il le poursuivit jusque dans le refuge où la puissance royale n'a rien à faire, jusque dans la tombe. Il envoya à Benoît XI trois ambassadeurs pour le prier d'ins-

truire le procès qu'il avait intenté à son prédécesseur.

« Les motifs de sa demande, dit un historien, étaient que Boniface, faux pasteur, usurpateur du saint-siége, avait mis l'Église en péril par ses crimes, qu'il avait trafiqué des élections, retenu arbitrairement à Rome les cardinaux et les évêques, vendu les indulgences et les bénéfices, attenté à l'autorité temporelle des princes, imposé les peuples pour son propre fisc et violé toutes les règles de la discipline ecclésiastique. Enfin le roi voulait qu'un concile, convoqué à Lyon, jugeât ce pontife. »

Benoît, craignant de déplaire à Philippe et de compromettre la dignité du saint-siége, chercha à gagner du temps. Il accorda au roi, qui ne le demandait pas, une absolution de toute excommunication que ce prince aurait pu par hasard avoir encourue, et il annula toutes les bulles lancées par son prédécesseur contre la France. Par la protection de Philippe, les Colonne furent amnistiés et rétablis dans leurs

droits. Mais cette déférence ne suffit point à calmer la colère des cardinaux précédemment proscrits; ils prétendirent que le souverain pontife n'avait pas eu le pouvoir de les déposer et qu'un concile pouvait seul les juger. D'un autre côté, Benoît aigrit Philippe en excommuniant Guillaume de Nogaret et tous ceux qui avaient participé à l'arrestation de Boniface.

On négociait sur tous ces points litigieux quand Benoît XI mourut empoisonné, comme l'empereur Claude, avec des figues que lui avait apportées un jeune homme déguisé en tourière. On attribua le crime à l'instigation des Colonne et de Nogaret. L'instrument du crime ne fut point découvert.

Dans le conclave assemblé pour l'élection du successeur de Benoît, on fut longtemps sans s'entendre, et neuf mois s'écoulèrent sans que la chrétienté eût un chef. Les deux factions italiennes furent jouées dans cette solennelle circonstance par un cardinal du nom de Prato,

créature à la dévotion de Philippe, qui leur persuada de nommer trois candidats nés hors de l'Italie et d'élire pape celui des trois qui serait choisi par les cardinaux français.

Il y avait alors à Bordeaux un archevêque nommé Bertrand de Got, partisan de Boniface; il s'était montré un des plus chauds ennemis de Philippe dans ses querelles avec le saint-siége. Cette inimitié fit sa fortune. Philippe s'étant rencontré avec lui à Saint-Jean-d'Angely, aborda la question en ces termes :

« Il dépend de moi de vous faire pape, et vous serez pape si vous accédez à six de mes demandes :

» 1° Ma réconciliation avec l'Église;

» 2° La révocation de toutes les censures dirigées contre moi, mes sujets et mes alliés;

» 3° La condamnation solennelle de Boniface;

» 4° Le rétablissement des Colonne;

» 5° La nomination de quelques cardinaux;

» Enfin une sixième demande que je vous confierai plus tard. »

Philippe-le-Bel pensait déjà à la destruction de l'ordre des Templiers, à laquelle il faisait allusion.

Bertrand de Got promit tout; il fut élu pape et prit le nom de Clément V. Les cardinaux, bientôt mécontens de leur choix, jurèrent de ne plus élire de pape en dehors de l'Italie, et si depuis ils n'ont pas observé tous leurs sermens, au moins ont-ils été religieusement fidèles à celui-là.

Cependant Felice s'était vu contraint de se soumettre aux ordres de l'évêque de Paris.

Le jour même de son départ, la France fit une perte réelle, Jeanne de Navarre mourut. Elle était fille unique et héritière de Henri-le-Gros, roi de Navarre et comte de Champagne, et de Jeanne, fille de Robert, comte d'Artois, frère de saint Louis : « Son père, dit un naïf historien, sentant qu'à cause de ses indispositions il ne ferait plus guère de séjour en cette vie, la

fit reconnaître et couronner reine lorsqu'elle n'avait que deux ans et demi, et venant à décéder six mois après, il ordonna par son testament qu'elle prendrait un mari dans la maison de France. »

Sitôt qu'elle eut les yeux fermés, les Aragonnais et les Castillans firent chacun leur brigue pour se saisir d'elle et du royaume. Sa mère, fuyant leur violence, se sauva en France à la cour de Philippe-le-Hardi, son cousin germain, où dès lors son mariage avec Philippe-le-Bel fut conclu entre lui et ses parens, mais accepté seulement en l'an 1284, le prince ayant quinze ans et elle environ treize.

En 1286 Blanche fut sacrée reine de France en même temps que Philippe fut sacré roi.

La concorde et l'amitié durèrent entre les deux époux aussi longtemps que leur vie; le roi déféra tant à cette princesse qu'il lui laissa toujours l'ancienne jouissance de son royaume de Navarre et de son comté de Champagne. Elle était également éloquente et libérale; toutes ses

actions ne tendaient qu'à acquérir de la gloire, et Paris lui dut entre autres établissemens utiles la fondation du collége de Navarre.

Blanche protégeait les religieux célestins, et plus d'une fois elle avait fait appeler auprès d'elle le père Ambrosio pour qu'il l'instruisît des mœurs et des usages de l'Italie. Felice la regretta sincèrement; mais le temps était passé où il lui serait permis de songer aux choses de ce monde. A force d'empire sur lui, il se résigna toutefois à la vie monastique, pour laquelle il s'était cru une si grande vocation, et sa conduite fut tellement exemplaire, sa piété si édifiante qu'il devint le modèle et l'exemple de sa communauté. Il prodiguait aux pauvres et aux malheureux les trésors de ses conseils et le peu qui lui restait de cet or qui lui était devenu inutile et dont cependant il ne se dessaisit jamais entièrement, tant sa prudence était prévoyante. Dans tous les environs de Chanteau et d'Ambert, à Saint-Lyé, à Rebrechien, on vantait la bonté, la douceur, l'aménité du père Am-

brosio. Dieu et lui seul savaient combien il en coûte d'affecter des dehors sereins quand on a la mort dans l'âme, quand il faut achever ses jours au milieu de regrets qui chez lui dégénéraient souvent en remords.

Le temps ne guérit pas toutes les blessures. Celle qui saignait le plus vivement au cœur de Felice était le souvenir de Paula; elle avait eu son premier amour, et la certitude que cet amour avait été partagé lui causait une sorte d'irritation contre lui-même qu'il serait impossible d'expliquer. A ces pensées d'un bonheur qui lui eût été facile se joignaient aussi les tourmens de l'incertitude sur le sort d'Anna et de ses enfans; mais il n'accueillait pas les murmures de sa conscience; il s'efforçait de se faire illusion sur sa conduite envers eux :

« Pourquoi Anna, se disait-il souvent, ne m'a-t-elle pas aimé comme je l'aimais? »

Et jamais cette pensée ne lui venait sans qu'elle fût immédiatement suivie de cette autre :

« Ah! si j'avais été l'époux de Paula, que je serais heureux! je ne serais pas moine. »

Plusieurs années s'étaient écoulées pour Felice dans ce calme apparent que la nécessité lui imposait. On le voyait presque toujours seul, se promenant dans le silence des bois ou se livrant à la contemplation. Quand la lune éclairait l'horizon, il passait des nuits entières à élancer sa pensée à travers les profondeurs du firmament; il regardait les étoiles qui scintillaient au-dessus de sa tête, il suivait des yeux les nuages légers qui voltigeaient dans le ciel. D'autres fois, la nuit le surprenait dans l'épaisseur de la forêt, où hurlaient des troupeaux de loups, sans que sa pensée s'arrêtât un seul instant au danger dont il était menacé.

Un soir, surpris par un orage épouvantable, loin du petit nombre des sentiers battus, il marchait à l'aventure,ayant de la boue jusqu'au genoux et désespérant de retrouver son chemin, quand il entendit le bruit des pas d'un cheval. A la lueur des éclairs il distingua à de certains arbres

qu'il était près de la route et que le hasard, au lieu de l'égarer, l'avait ramené à peu de distance du monastère. Il en remercia Dieu par un signe de croix, lorsqu'un nouvel éclair jaillissant de la nue lui fit voir le cavalier qui s'était perdu dans la forêt et s'en remettait à la grâce de Dieu et à l'instinct de son cheval pour le conduire.

Felice, n'étant qu'à une très-petite distance du cavalier, lui adressa la parole pour lui demander ce qu'il cherchait.

— Un asile, répondit une voix qui ne parut point inconnue à Felice.

— Un asile ? répéta celui-ci. Qui que vous soyez, soyez le bienvenu. Les célestins d'Ambert n'ont jamais refusé l'hospitalité à personne. Veuillez arrêter votre cheval afin que le premier éclair me montrant l'endroit où vous êtes, je puisse me diriger de ce côté.

Ainsi fit le cavalier, et le père Ambrosio, s'étant approché de lui, prit son cheval par la bride et marcha du côté d'Ambert, où ils arrivèrent,

mouillés jusqu'aux os, environ un quart d'heure après.

Le père Ambrosio agita la campanelle du monastère, et aussitôt un frère servant vint lui ouvrir.

— Oh! mon Dieu, dit celui-ci en le voyant à la lueur d'une torche de résine qu'il portait à la main; oh! mon Dieu, père Ambrosio, que vous nous avez causé d'inquiétude! Tous nos pères sont en prière à la chapelle. Mais comme vous voilà mouillé.

— Éclaire-moi jusqu'à ma cellule.

Et ils marchèrent tous les trois jusqu'à l'extrémité d'un corridor étroit où était la cellule du père Ambrosio, dont tout l'ameublement consistait en un lit de paille, un banc de bois, une cassette et un prie-Dieu surmonté d'un crucifix.

Dès que le frère servant se fut retiré :

— Seigneur étranger, dit Felice, je puis heureusement vous offrir des vêtemens pour chan-

ger, car je vois que vous n'en avez pas moins grand besoin que moi.

Disant cela, il ouvrit sa cassette et en tira une autre robe pour lui et un vêtement séculier qu'il offrit à l'inconnu. Comme il se tournait de son côté, au milieu d'une longue et épaisse barbe noire, Felice reconnut le visage de.....

— Eh quoi ! s'écria-t-il soudain, c'est vous, chevalier du Temple; vous, Ondedei !

— Moi-même. Mais excusez, mon père, si ma mémoire, moins fidèle que la vôtre, ne me rappelle ni votre nom ni le lieu où je vous ai vu; et pourtant je ne me trompe point : bien certainement je vous connais. Où nous sommes-nous donc rencontrés?

— A Rome.

— Il y a.....

— Vingt ans.

— Vingt ans et plus.

Alors une rougeur subite erra sur le visage encore humide de Felice : le souvenir de l'orgie lui apparut dans sa cellule, et qui sait si alors...

— Et vous êtes?... reprit le chevalier.

— Comment! ces indices ne vous suffisent pas?.....

— J'ai tant couru depuis, j'ai tant vu de monde! Trois fois le voyage de la Palestine, sans compter.....

— Eh bien! ajouta le père Ambrosio, en s'approchant de l'oreille d'Ondedei, je suis... Felice d'Arima... Mais silence! silence!... Ne prononcez jamais ce nom ici... Je n'y suis que le père Ambrosio.

Il n'avait pas achevé de parler que déjà ils s'étaient jetés dans les bras l'un de l'autre.

— Comment, c'est vous! vous que je revois! et dans quel lieu et sous quel costume? vous, moine! Excusez-moi si je ne vous ai pas reconnu d'abord; mais comment pouvais-je supposer?... Vous que depuis plus de vingt ans je croyais mort! Hélas! ajouta le chevalier, vous êtes heureux dans cet asile.

— Heureux! soupira Felice.

— Tandis que moi, poursuivi, traqué par les

hallebardiers du roi, je n'ai dû la vie qu'à l'orage. Vous savez sans doute la proscription de notre ordre?

— Depuis plus de six ans je ne sais rien des affaires de ce monde; je n'ai de communications qu'avec mes frères, les bûcherons de la forêt et quelques paysans des villages voisins, dont le plus rapproché de nous est à une grande lieue de distance.

En ce moment ils furent interrompus par le bruit de la cloche que l'on agitait vigoureusement.

— Qui peut venir ici à cette heure? s'écria Felice.

— Ce sont les archers de Philippe, dit froidement Ondedei. Ma dernière heure est venue : l'ordre est de nous massacrer partout où l'on pourra nous saisir. Je ne crains point la mort; au moins, mon père, je recevrai de vous l'absolution de mes péchés avant de mourir.

— Non ! vous n'êtes point perdu; non, votre dernière heure, s'il plaît à Dieu, n'est pas en-

core venue. Notre chapelle est un asile : la toute-puissance du roi Philippe ne saurait vous en arracher ; mais nous n'avons pas un seul instant à perdre. Suivez-moi !

Cela disant, Felice avait saisi le bras du chevalier, et il l'entraînait hors de sa cellule lorsqu'à l'entrée du corridor ils heurtèrent le frère servant qui venait dire à l'inconnu que cinq hommes à cheval le demandaient.

— Vite, dit Felice, la clé de la petite porte qui conduit de la cuisine au jardin.

— La voilà.

— Et toi, mon frère, va-t-en ouvrir la porte extérieure de la sacristie.

— Le frère servant se précipita pour obéir aux injonctions du père Ambrosio. Celui-ci et le chevalier arrivèrent heureusement jusqu'à la chapelle, où les frères étaient en prières et priaient si dévotement qu'aucun d'eux n'entendit le bruit que firent en entrant le père Ambrosio et Ondedei.

Cependant le frère servant avait répondu aux

chefs des archers, ne sachant pas mal faire, que l'homme qu'ils cherchaient était à la chapelle. Sur cela, ces hommes d'expédition vinrent heurter rudement à la porte extérieure par laquelle entraient les étrangers le dimanche et les jours de fête. Les moines et le chevalier étaient dans le chœur.

A ce tumulte inaccoutumé, les frères se levèrent soudain.....

— Je sais, mes frères, ce dont il s'agit, dit alors Felice. Je réponds de cet homme; on le poursuit... Demain je vous en dirai davantage : il réclame le droit d'asile.

— Asile! asile! crièrent tous les moines.

— Ouvrez, ouvrez, criaient avec violence et en frappant à coups redoublés les archers royaux; ouvrez, au nom du roi.

En même temps, Felice leur cria de toute la puissance de sa voix :

— Au nom de Dieu, je n'ouvrirai pas. Anathème sur quiconque violerait cet asile. Anathème!

Ce mot foudroyant fit reculer les archers, et ils résolurent d'attendre les ordres de leur chef. L'un d'eux l'alla consulter le lendemain à Orléans, tandis que les quatre autres archers restèrent pour garder à vue les abords du monastère.

VIII.

Une scène pareille à celle qui venait de se passer dans la naissante abbaye des célestins d'Ambert avait lieu en même temps dans toute la France. Heureux même ceux des templiers auxquels la cruauté de Philippe se contentait de donner la mort.

Dans Paris, des moines furieux, jaloux de la fortune de l'ordre le plus riche qui existât alors,

haranguaient la multitude et excitaient le peuple contre les proscrits.

Ils en avaient agi de la sorte lorsque les templiers n'étaient encore qu'accusés.

Quant à ces malheureux chevaliers, on leur faisait subir les traitemens les plus atroces.

Un inquisiteur, confesseur du roi, après les avoir effrayés par des menaces et affaiblis en les privant d'alimens, leur prodiguait les promesses les plus séduisantes s'ils voulaient se confesser coupables des prétendus crimes qu'on leur imputait. Pour en arracher de faux aveux, on leur présentait de fausses lettres du grand maître Jacques Molay, dans lesquelles il les invitait à tout avouer. Et lorsque, malgré tant de piéges tendus à la faiblesse humaine, malgré cette simultanéité de séductions et de terreurs, un templier courageux persistait à se déclarer innocent, voici les tourmens qu'il devait subir.

On attachait des poids énormes à ses pieds; une corde serrait ses mains : attachée à une poulie fixée au haut d'une potence, cette corde,

tantôt tendue, tantôt relâchée rapidement, donnait les plus violentes secousses au patient suspendu en l'air et disloquait son corps. Quelquefois on frottait ses pieds d'huile et on les présentait à un feu ardent : si son courage faiblissait, on l'éloignait du feu; s'il reprenait sa fermeté, on le rapprochait de la flamme. Ses talons étaient serrés dans des anneaux de fer; on plaçait d'autres anneaux d'une moindre dimension entre ses doigts et on les pressait de manière à faire craquer tous les os. Un grand nombre périrent dans les tortures; ceux qui n'y succombaient point étaient jetés dans des cachots où ils ne recevaient pour tout aliment que du pain et de l'eau.

L'art de torturer les hommes avait, comme on le voit, fait de nouveaux progrès depuis le supplice de Leonato.

L'acte d'accusation dressé au nom de Clément V contre les templiers contenait un grand nombre de griefs, dont quelques-uns ne paraîtraient que ridicules s'ils n'étaient atroces : « On

déclarait, disait-on, au récipiendaire que le Christ n'était pas le vrai Dieu ; on l'obligeait de cracher sur la croix et de la fouler aux pieds. Il promettait d'adorer un chat. Les prêtres templiers, en disant la messe, ne prononçaient pas les paroles de la consécration. Toutes sortes de débauches étaient permises aux chevaliers; dans chaque province on leur faisait adorer des idoles à la faveur desquelles on attribuait le rapide accroissement de leurs richesses. Ceux qui refusaient de se prêter à ces infamies étaient égorgés ou ensevelis dans de profonds cachots. »

Les crimes attribués aux templiers sont au moins problématiques, mais le crime de leur mort ne l'est pas. Leur véritable crime fut leur richesse, et ce fut la convoitise intéressée qui prononça la sentence. Quel était d'ailleurs leur langage? Ils disaient à leurs accusateurs : « Toutes vos imputations sont calomnieuses; les aveux qu'on nous oppose ont été arrachés par des tourmens. On a violé toutes les formes de la justice à l'égard des accusés : jetés en prison,

outragés, mutilés, ils se sont vus conduits comme des brebis à la boucherie; on leur a présenté des lettres du roi qui leur promettaient, en cas d'aveux, la vie, la liberté et des rentes viagères. Tous ces faits sont avérés et incontestables. La bulle accusatrice du pape ne contient que des mensonges et d'infâmes turpitudes. L'ordre est pur; ses accusateurs sont de faux chrétiens. Notre foi est celle de l'Église; nous faisons vœu de pauvreté, d'obéissance et de charité; nous combattons pour la religion contre les infidèles : voilà ce que prescrivent nos statuts. Qu'on les consulte, et, si on l'ose, qu'on les produise. Quand les Sarrasins ont donné aux templiers captifs le choix de la mort ou de l'apostasie, tous ont préféré la mort; aucun n'a hésité : aussi les plus nobles et les plus vertueuses familles s'empressent de nous envoyer leurs fils. »

Ainsi parlaient les templiers. Mais rien ne pouvait contre un dessein irrévocablement arrêté. Dans la nuit du 11 au 12 de mai de

l'an 1310 leur sort fut fixé : la destruction et la mort.

Ondedei, comme on a pu s'en convaincre précédemment, n'avait point été dans sa jeunesse un templier orthodoxe, et l'on sait de quelle manière il accomplissait ses vœux à Rome. Longtemps il avait mené une vie toute consacrée à la débauche; mais depuis quelques années il était sincèrement revenu de ses débordemens avant même que l'âge le lui eût impérieusement conseillé. Il passait cependant pour avoir été dans les bonnes grâces d'une bru du roi.

Philippe avait marié ses trois fils, *autant agréables et beaux qu'il y en eut en Europe*, Louis à Marguerite, fille du duc de Bourgogne; Philippe, comte de Poitou, à Jeanne, fille d'Othelin de Bourgogne, et Charles, à Blanche, sœur puînée de Jeanne. Ces princesses se gouvernèrent si mal que leurs maris, ayant aperçu ce que tout le monde voyait, s'allèrent plaindre au roi, et tous trois en même temps accusèrent chacun

sa femme d'adultère. Les témoins ouïs, Jeanne fut absoute; Marguerite et Blanche, convaincues, furent enfermées entre quatre murailles à Château-Gaillard en Normandie, où Louis fit peu après étrangler Marguerite avec un linceul. Leurs adultères, Philippe et Gauthier d'Aulnay, furent mutilés dans la partie de leur corps qui avait commis le crime; on leur arracha la peau, et après les plus horribles tourmens, attachés à la queue de chevaux fougueux, ils furent traînés sur des troncs de foin nouvellement coupé, et leurs corps, ainsi défigurés, portés au gibet. L'huissier de la chambre de Marguerite, ministre et confident de leurs intrigues, fut seulement pendu. Ainsi les chagrins domestiques entouraient Philippe-le-Bel dans son palais et vengeaient les templiers.

Ondedei avait été l'un des amans de Jeanne, la seule des trois belles-sœurs qui eût été absoute; c'est auprès d'elle qu'il avait trouvé un dernier asile durant les jours qui précédèrent sa fuite pour se soustraire à la proscription qui

enveloppait son ordre. La demeure de Jeanne, objet d'une active surveillance, ne lui eût pas offert plus longtemps une retraite sûre, et d'ailleurs Ondedei n'était pas homme à compromettre une femme d'un rang élevé, même pour se sauver la vie. L'aveu qu'il fit de ces diverses circonstances à Felice lui rappela le temps où lui-même, amant aimé de la princesse Colonne... C'était comme une conspiration contre la résignation du père Ambrosio : tout semblait se réunir pour venir à point nommé réveiller dans le cœur du moine les sentimens qui avaient agité le cœur de l'homme mondain.

Cependant les archers restés au monastère attendaient le retour de leur camarade député auprès du prévôt d'Orléans. L'ordre fut donné d'employer la violence s'il le fallait, et cet ordre avait reçu la sanction de l'évêque d'Orléans. Ainsi la sainte protection de la maison de Dieu était enlevée aux templiers.

Le père Ambrosio le lui annonça en pleurant. Ondedei se confessa au chapelain, car Ambrosio,

dont la sensibilité n'avait point été étouffée sous l'habit monastique, eût été incapable de l'entendre. Tout le monastère se mit en prière pour le salut de l'âme du templier : c'était tout ce que pouvaient faire de pauvres moines incapables de résister aux ordres de leur évêque et aux brutalités des hommes d'armes. Ondedei d'ailleurs ne voulut pas se cacher plus longtemps; il ne voulut pas exposer les religieux à souffrir de l'hospitalité qu'ils lui avaient accordée : il se livra lui-même à ses persécuteurs après avoir reçu l'absolution de ses péchés.

Le père Ambrosio ne vit point le départ d'Ondedei; il ne put ni lui donner ni recevoir de lui le baiser d'adieu jusqu'au jour peu éloigné où ces deux hommes d'un caractère si différent comparaîtraient au tribunal de Dieu.

Le père Ambrosio était tombé la face contre terre dans le chœur de la chapelle; il avait perdu connaissance en voyant l'impossibilité de sauver Ondedei. Quand on le releva, il fut saisi d'une fièvre ardente accompagnée d'un

horrible délire. Toutes les pensées de sa vie, comprimées dans son âme depuis tant d'années, en sortirent confuses, simultanées. Les noms d'Anna, de Judith, de Julia et surtout le nom de Paula se succédaient rapidement sur ses lèvres ardentes ; il appelait ses enfans, les suppliait de lui pardonner le don fatal de la vie. Puis, tout à coup, s'arrachant des bras de ses frères, dont la force suffisait à peine à le retenir, il se précipitait à genoux, il invoquait sa grâce, il la demandait à Pierre de Muron; il appelait en témoignage de son innocence le comte Altieri, Gaspari; et s'élançant furieux, il s'emparait de son crucifix, le brandissait comme un glaive et menaçait d'en frapper Boniface.

A ces scènes de fureur succédaient des momens de calme et d'abattement : les doigts du père Ambrosio s'agitaient en cadence et franchissaient rapidement les touches d'un clavier imaginaire; alors de sa poitrine sortaient des sons si suaves, si pénétrans, que les religieux, comme enchaînés par un magnétisme divin,

restaient immobiles d'admiration. Felice chantait ses plus ravissantes compositions; il les variait, il leur donnait une expression toute nouvelle, inspiré qu'il était par cette mélancolie si puissante que les approches de la mort révèlent au génie. Le moment d'après, sa physionomie, tout à l'heure riante, redevenait sombre et sévère; ses lèvres se contractaient ou exprimaient un rire satanique; il recommençait à parler de tous les objets de ses amours ou de ses haines, puis reprenait encore ses chants délicieux.

Les moines, agenouillés devant la couchette du père Ambrosio, crurent, d'après ces alternatives, que son corps était tour à tour habité par une légion d'anges et une troupe de démons. Dans cette occurrence, ils pensèrent à invoquer à leur aide l'intercession d'un saint ermite qui demeurait à deux lieues dans la forêt, où il vivait seul dans le creux d'un rocher, à peu de distance d'un lieu nommé Villereau.

Pendant plus de douze heures, le père Ambrosio resta en proie à son délire; enfin il s'as-

soupit, et un long sommeil parut ramener le calme dans ses sens; mais la crise avait été trop violente, et son calme apparent n'était que de l'engourdissement; on l'eût cru tombé en léthargie sans les mots entrecoupés qui interrompirent plus d'une fois son sommeil.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, il promena ses regards autour de lui, et ils s'arrêtèrent d'abord sur l'ermite que les moines avaient fait avertir et qui était accouru à leur demande. En fixant ses regards sur cette physionomie encore brillante de jeunesse, quoiqu'on y vît les stigmates du jeûne et des austérités, le père Ambrosio se sentit saisir d'un frisson glacial, ses dents claquaient les unes contre les autres, il se tordait les mains, ses yeux ne pouvaient se détacher des yeux de l'ermite.

La contraction de sa langue rendit vains les efforts qu'il fit pour parler.

On envoya chercher un frater qui le saigna abondamment.

Enfin il put articuler quelques mots, et le

premier usage qu'il fit de la faculté de parler fut pour dire à l'ermite :

— Mon fils, ne me quittez pas.

Il eut une nouvelle crise accompagnée de spasmes nerveux si violens qu'on crut qu'il allait succomber. Sa dernière heure approchait, mais elle n'était pas encore venue, quoique les moines se fussent mis en devoir de chanter autour de lui les prières des agonisans.

Cependant l'ermite les invita à le laisser seul auprès du malade pour épier le moment de son réveil, désirant profiter d'un instant de lucidité pour lui offrir le pain de la grâce et de la miséricorde divine.

Pendant le premier sommeil du père Ambrosio, il était sorti de sa bouche quelques mots, quelques phrases qui avaient excité au plus haut degré l'intérêt et la curiosité de l'ermite. Le père Ambrosio avait parlé de Rome, c'était sa ville natale; d'Anna, c'était le nom de sa mère; de Lucia, c'était le nom de sa sœur; de Giuseppe, c'était son nom; il l'avait entendu me-

nacer Boniface, Boniface avait été le persécuteur de sa famille; d'ailleurs, quoique Felice parlât mieux le français que les autres moines italiens du monastère, un accent encore assez marqué trahissait son origine italienne.

Quand le père Ambrosio se réveilla de nouveau, il sentit que l'ermite tenait sa main dans la sienne; il serra affectueusement et comme par instinct celle de l'ermite. Celui-ci demanda au père Ambrosio comment il se trouvait :

— Beaucoup mieux, mon fils, répondit le religieux mourant.

Ces deux mots : *mon fils*, deux fois sortis de la bouche du père Ambrosio, n'avaient sans doute aucune signification pour lui : le hasard seul les avait placés sur ses lèvres; mais pour l'ermite ils en avaient une qui pour être problématique encore n'en était pas moins poignante.

L'ermite recueillait dans sa mémoire une foule de bruits divers répandus dans Rome; il les rapprochait des phrases à peine articulées

sorties de la bouche du moine pendant son sommeil; sa poitrine se soulevait agitée comme les flots de la mer aux approches d'une éruption sous-marine. Tout son sang reflua vers son cœur; brûlant du désir d'adresser quelques questions au malade, mais redoutant de lui causer une crise fatale, il demeura quelques instans perplexe; enfin la curiosité ou plutôt sa destinée l'emporta :

— Mon père !.....

Le moribond se dressa sur son séant, les yeux hagards et les lèvres frémissantes.

— Mon père, reprit l'ermite, tout à l'heure en dormant vous avez proféré des noms qui m'ont rappelé de douloureux souvenirs. Vous avez dit: «Anna, Lucia;» ces noms furent ceux de ma mère et de ma sœur. Vous avez dit: «Giuseppe; » c'est mon nom. Vous avez parlé de Rome, de patrie.....

Pendant que parlait l'ermite, le père Ambrosio s'agitait violemment sur sa couchette; il se

livrait au dernier combat d'une volonté puissante se débattant contre la mort et qui s'acharne à en triompher encore une fois. Il fait un effort suprême, il se jette à terre; il se tient debout, les bras croisés sur sa poitrine; il reste immobile devant l'ermite, il le regarde fixement. Sa vie entière se résume en une seule pensée :

— Oui, s'écrie-t-il, voilà les traits de sa mère... voilà mon fils... Je suis Felice d'Arima.

— Mon père!

— Mon fils!

Ces deux exclamations sont sorties en même temps de leur bouche; ils sont dans les bras l'un de l'autre. Mais l'effort était trop grand : ils tombent comme tombent deux corps morts.

Le père avait succombé sous les atteintes de la maladie, et le fils, frappé d'une attaque d'apoplexie au cœur.

La même terre recouvrit les deux cadavres, les premiers que reçut le cimetière de l'abbaye d'Ambert.

C'était le quinzième jour du mois de mai de l'année 1311. Ce même jour le chevalier Ondedei et trois autres templiers furent brûlés vifs sur la place du Martroy, à Orléans.

FIN.

L'ABBAYE D'AMBERT.

L'ABBAYE D'AMBERT.

Quand on sort d'Orléans par la porte Saint-Vincent, on suit un joli faubourg orné de maisons propres et quelquefois élégantes dont les portes d'entrée sont, la plupart, marquées par deux accacias qui s'élèvent au-dessus des toits. Après un quart d'heure de marche environ sur la chaussée du faubourg, on se trouve à l'embranchement de deux voies : toutes

deux conduisent à la forêt d'Orléans, toutes deux mènent à Ambert, avec cette différence qu'en suivant celle qui incline légèrement vers la droite on passe par Chanteau, lieu du premier établissement des célestins en France, tandis que par l'autre voie on gagne la chaussée de Saint-Lyé, d'où l'on a à choisir, pour arriver à Ambert, entre deux belles avenues de la forêt qui n'ont guère moins d'une lieue de longueur chacune et qui toutes deux aboutissent au lieu où s'élevait l'ancienne abbaye.

La distance d'Orléans à Ambert est de trois lieues.

Ambert, comme la plupart des lieux célèbres, n'a plus rien aujourd'hui qui le recommande à l'intérêt ou à la curiosité, si ce n'est son ancienne célébrité et les souvenirs qui se rattachent à cette île circonvenue de toutes parts de flots verts et mouvans. C'est une steppe cultivée au milieu des bois et dont l'étendue n'excède pas deux cents arpens. Au centre de cette plaine, qui n'est pas sans accidens, s'élevait encore il y

a un peu plus d'un demi-siècle un des plus beaux monastères de France, l'orgueil et l'admiration de la contrée : sa principale façade regardait le soleil de midi; ses cellules, ses chambres, ses salles communes ou privilégiées étaient si nombreuses que l'on y comptait autant de fenêtres qu'il y a de jours dans l'année. Une esplanade, élevée au-dessus du sol, indique encore le lieu où le bâtiment principal était construit : on y voit épars cà et là des débris de plâtre durci par le temps, des fragmens d'ardoises d'une plus grande épaisseur que celles que l'on emploie ordinairement à la couverture des édifices modernes. Un mérisier séculaire, l'un des plus beaux qui soient en France, reste seul debout pour indiquer la place qu'occupait un jardin extérieur. Il n'existe plus d'intact qu'un puits d'une profondeur prodigieuse, dont l'eau est excellente à boire et qui était dans la cuisine des célestins, une cave peu spacieuse, et au-dessous du lieu où régnait probablement une terrasse, au devant de la façade du couvent,

on remarque encore un vivier, qui sert à recevoir les eaux pluviales, et une piscine solidement construite, mais dont les murs dégradés s'identifient maintenant avec les plantes sauvages et les racines du prunellier.

Voici maintenant ce que nous avons pu recueillir de plus curieux sur l'histoire des célestins d'Ambert et sur le monastère, qui fut un des plus beaux, des plus vastes et des plus riches de tous ceux qui ont existé en France.

Philippe-le-Bel, étant bien informé de la piété des moines célestins, qui florissaient fort en ce temps, envoya en Italie Pierre de Sora, chantre de l'église d'Amiens, son confesseur et aumônier, pour amener en France quelques-uns de ces bons religieux afin d'y établir leur sainte congrégation. Ce voyage réussit fort heureusement, car Pierre de Sora, s'acquittant fidèlement de sa commission, ramena avec lui douze religieux célestins, lesquels furent présentés au roi en l'an 1304, la veille de l'Assomption, à Notre-Dame, à Saint-Germain-en-Laye. Le roi

les reçut fort honorablement et leur donna un lieu solitaire en la forêt d'Orléans, près le village de Chanteau, à deux lieues de la ville, où ils bâtirent un monastère fort chétif et fort pauvre, conforme en cela à la première ferveur des vrais professeurs de la vie monastique.

L'ordre de ces religieux célestins fut institué en Italie, l'an 1274, par saint Pierre de Muron, lequel vingt ans après fut créé pape et nommé Célestin V, et depuis, par un rare exemple d'humilité, quittant le souverain pontificat, retourna à sa chère solitude et mourut saintement, illustre en vertus et en miracles. Cet ordre se multiplia en France par la bénédiction céleste, par la ferveur de ces douze premiers religieux et par la libéralité de nos rois et de nos ducs d'Orléans, car peu après leur établissement fait à Chanteau, près d'Orléans, Pierre de Sora, par le commandement de Philippe-le-Bel, tira six de ces célestins venus d'Italie et les conduisit dans la forêt de Compiègne, où ce roi dévôt et libéral leur fit bâtir un monastère

et une église sous le nom de Saint-Pierre, dans laquelle église fut inhumé leur fidèle conducteur Pierre de Sora. Et par succession de temps, les autres couvens célestins furent fondés, celui de Paris par le roi Charles V, celui d'Amiens par Louis duc d'Orléans, celui de Ternes par le bienheureux Roger, qui fut successivement évêque d'Orléans, de Limoges et de Bourges; les autres, par autres fondateurs et bienfaiteurs en divers lieux de notre France, et un autre célèbre monastère du même ordre en la province de Brabant, près la ville de Louvain, fondé par les ducs d'Arschot et gouverné par le provincial de la province des célestins de France.

Or le premier prieuré de cette province des célestins français est celui du diocèse d'Orléans, qui fut premièrement à Chanteau et quelque temps après transféré à Ambert, où il est resté jusqu'à la destruction de l'ordre en 1779. L'un et l'autre lieu leur avaient été donnés par le roi Philippe-le-Bel, du consentement d'Odon, abbé,

et des chanoines réguliers de l'abbaye de Saint-Victor de Paris, auxquels appartenaient les dites places de Chanteau et d'Ambert, comme à eux données par le roi Louis-le-Gros dès l'an 1134. Les lettres de cette donation étaient conservées au prieuré d'Ambert. Il est à croire que pour l'établissement de ce monastère dans la forêt d'Orléans, le roi donna quelque endroit de la forêt qui lui appartenait, et que, pour contribuer à ce pieux dessein, l'abbaye de Saint-Victor de Paris donna le reste de la place nécessaire où, quatre-vingt-quatorze ans après, fut bâti le monastère de Notre-Dame d'Ambert, comme on le verra plus tard. Faisons observer seulement que la première demeure des célestins en France fut à Chanteau, où l'on voyait encore leur premier monastère vers le milieu du dix-septième siècle, et que de là s'étant retirés à Ambert pour être dans une plus grande quiétude et une solitude plus écartée, le prieuré d'Ambert a toujours retenu la prérogative de son antiquité; à cause de cela le prieur d'Ambert

portait le titre de premier prieur des célestins de France.

Au moment où les célestins arrivèrent à Ambert, on ne parlait dans tout le diocèse d'Orléans que de la mort récente du dernier évêque de cette ville, Fédéric de Lorraine, fils du duc de Lorraine: il venait d'être tué par un cavalier, irrité du déshonneur que ce prélat avait apporté dans sa maison, ayant abusé de sa fille. Symphorien Guyon, prêtre orléanais, qui rapporte ce fait dans son *Histoire de l'Église et du diocèse d'Orléans*, publiée en 1645, fait à cette occasion de singulières réflexions : « Cet accident étrange, dit-il, épouvantera le lecteur; mais qu'il se souvienne que l'iniquité s'est trouvée au ciel parmi les anges et dans le paradis terrestre en la personne du premier homme; que le sacré collége des apôtres n'a point été exempt de ce malheur et que la compagnie des sept premiers diacres en a été entachée; qu'il se souvienne que c'est une chose humaine que de pécher, car il n'y a point d'homme qui ne pè-

che, et que le pontife, tiré d'entre les hommes, est constitué et établi pour les hommes dans les fonctions du culte de Dieu, et doit prier non-seulement pour les péchés du peuple mais aussi pour les siens, *d'autant plus qu'il est environné d'infirmité.* Il est vrai que l'évêque doit être sans crime; mais si par infirmité il s'y laisse emporter, l'Église gémit sous ce pesant joug, et les fidèles, qui sont spirituels et jugent raisonnablement de toutes choses, savent fort bien discerner la sainteté du ministère d'avec l'infirmité de l'homme..... Si l'évêque Fédéric, dit-il ensuite, a commis une action scandaleuse, il faut excuser cette incontinence d'un homme nourri et élevé dans les délices de la cour et croire qu'il a expié cette faute par pénitence, comme Dieu a permis qu'il perdît la vie temporelle à ce sujet afin qu'il ne perdît pas l'éternelle. »

A peu près vers le même temps, des miracles en grand nombre signalèrent la faveur répandue sur la ville d'Orléans et tout le diocèse.

Au mois de novembre de l'année suivante, Simon de Melun, maréchal de France, du consentement du roi Philippe-le-Bel, avec l'approbation de Bertaud, successeur de Fédéric de Lorraine à l'évêché d'Orléans, institua en l'église ou chapelle de Notre-Dame de Cléri, qui est à quatre lieues d'Orléans, cinq prébandes sacerdotales, c'est-à-dire qui devaient être tenues et desservies par cinq prêtres chanoines, le premier desquels s'appellerait doyen. Or le premier doyen qui y fut établi était un vénérable prêtre nommé Renault, recteur-curé de l'église paroissiale de Notre-Dame de Cléri, par le soin et industrie duquel la dite chapelle avait été bâtie et enrichie de biens spirituels et temporels. Entre les excellens miracles que la bonté de Dieu y a opérés à l'honneur de sa très-digne mère, on en raconte un bien prodigieux tant à cause de ce qu'il est fort extraordinaire que parce qu'il a duré fort longtemps.

C'est qu'il y avait un grand cierge devant l'image de la Vierge, attaché d'une grosse chaîne

de fer, auquel Dieu avait donné cette vertu que si quelque pèlerin se trouvait en danger de mort, soit sur la terre, soit sur la mer, et faisait vœu pour sa délivrance d'aller à Notre-Dame de Cléri, le cierge faisait un tour ou deux avec un bruit si violent que le peuple de Cléri l'entendant courait incontinent à l'église et voyait tourner ce cierge sans aucun aide de dehors, quoique dix hommes ensemble ne l'eussent pu tourner; et plus de cent fois on a trouvé par expérience que ce mouvement s'était fait à la même heure que le vœu avait été prononcé.

En 1343 la ville d'Orléans vit étendre l'enceinte de ses murailles; en même temps le prince Philippe reçut le titre de duc d'Orléans, et ce fut le premier prince qui porta ce titre. La naissance de Philippe fut marquée par un événement extraordinaire et qui, à cette époque superstitieuse, dut donner lieu à une foule de conjectures. Il naquit au château du bois de Vincennes le 19 de juillet 1336, et lorsque la reine Jeanne, qui était fille du duc de Bourgogne, accoucha de

lui « des foudres, tonnerres et éclairs si terribles s'élevèrent par l'air, que dans le fort de cette tempête, la partie du lit où gisait la reine tomba, les rideaux furent déchirés, plusieurs hommes tués, et plusieurs arbres arrachés et déracinés, ce qui était peut-être un présage des grands hasards que ce prince devait courir durant le cours de sa vie. » Ce prince fut un des bienfaiteurs d'Ambert,

Dans un des intervalles de lucidité que lui laissait sa démence, le dixième jour d'avril de l'an 1396, le roi Charles VI tint conseil en la chambre du parlement. Les duc de Berri, d'Orléans et de Bourbon assistèrent à ce conseil. En cette même année, le comte de Périgord ayant pris parti pour les Anglais contre la France, le maréchal de Boucicault fut envoyé contre lui à la tête d'une armée, et l'ayant amené en cour de parlement, il demeura atteint et convaincu du crime de félonie, et le comté de Périgord ayant été confisqué au profit du roi, ce monarque en grossit l'apanage de son frère le duc

d'Orléans. A cette occasion, et en la même année 1398, le duc d'Orléans fit bâtir l'église et le couvent de Notre-Dame d'Ambert pour les religieux célestins qui residaient à Ambert depuis près d'un siècle.

Ambert est un des lieux les plus anciennement signalés par les vieux auteurs; ils le nomment *Locus Ausberti*: de là l'orthographe adoptée par quelques auteurs modernes qui écrivent Ausbert. L'étymologie de ce nom qui paraît la mieux fondée est celle qui la fait remonter au fameux sénateur Ausbert, auquel on a voulu rattacher l'origine de la maison royale de France. Il en résulterait, si ces assertions étaient fondées, qu'Ambert serait le premier berceau connu de la monarchie, genre de gloire que ne se dispute point la race antique des loups hurlant le soir dans le voisinage d'Ambert et qui forment la partie la plus nombreuse des habitans de ce désert. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'Ambert a fait très-anciennement partie du domaine des rois de France,

ce qu'atteste la donation faite par Louis-le-Gros et que nous avons rapportée. Ce ne fut que depuis et longtemps après que le duc d'Orléans, Louis Ier du nom, fit bâtir l'église, le cloître, les dortoirs et autres lieux réguliers du monastère d'Ambert. C'est à ce prince encore qu'il faut attribuer la construction d'une chapelle voûtée en pierre qui attenait au côté septentrional de l'église et qui portait le nom de chapelle d'Orléans.

Plus tard Jacques de Bourbon fit élever un grand corps de logis contigu au cloître d'Ambert : il était destiné à servir d'infirmerie pour le monastère et de logement pour ceux qui venaient à Ambert réclamer l'hospitalité, et nulle part dans ce temps-là on n'était ni mieux reçu ni mieux traité ; on y trouvait cet accueil cordial et bienveillant tant aimé et tant pratiqué par les anciens chrétiens et si particulièrement recommandé par la règle de saint Benoît, à laquelle étaient soumis les célestins.

Pendant plus de deux cent cinquante ans, la

famille religieuse d'Ambert (car on ne saurait donner un autre nom à l'agrégation hospitalière des moines célestins) persévéra dans son observance régulière sans avoir besoin d'aucune réforme; elle conserva la propriété de ses biens temporels. Durant même les guerres de religion où presque toutes les églises du diocèse d'Orléans furent ruinées par les calvinistes, l'église et le monastère d'Ambert furent préservés de ce commun désastre et demeurèrent en leur entier. Voici comment l'historien de l'Église et du diocèse d'Orléans explique cette conservation presque miraculeuse: « C'est que, dit-il, l'ordre des Célestins est particulièrement dédié au Saint-Esprit, qui apparut à leur fondateur en orme de colombe, et la lettre S que cet ordre porte dans ses armoiries veut signifier *Spiritus Sanctus*. Et en outre, ajoute-t-il, le roi Philippe-le-Bel permit aux célestins de France de porter deux fleurs de lis en leurs dites armes pour montrer que cet ordre serait spécialement chéri, affectionné et protégé par des rois très-

chrétiens, et que les fleurs de lis, qui respirent une certaine grâce plus céleste que terrestre, recevraient de nouveaux accroissemens par les prières de ces dévots cénobites.

» Après la dévotion du Saint-Esprit, dit encore le même auteur, cet ordre des Célestins est spécialement affectionné à honorer et à servir la glorieuse vierge Marie, mère de Dieu, ce qui a été cause que presque toutes les églises des célestins de France ont été dédiées à Dieu sous le nom de cette Vierge, en l'honneur de laquelle les célestins *souloient* (*solebant*) réciter un office fort dévot tous les vendredis au soir, ce qu'ils continuent encore en quelques lieux, notamment à Ambert, où cette dévotion est encore en pratique (1645). Et comme les religieux célestins en divers lieux de France ont ressenti les effets de la protection de la très-sainte Vierge en leurs nécessités temporelles et spirituelles, aussi ceux d'Ambert en ont reçu et en reçoivent journellement de salutaires influences. On garde aussi, dans ce même monas-

tère d'Ambert deux chasubles de saint Pierre-Célestin leur instituteur, desquelles ce saint homme se servait en la célébration de la messe; on y conserve de plus une dent du même saint enchâssée dans un reliquaire d'argent. Et ce qui est encore plus à priser que la possession des reliques, la dévotion s'est tellement maintenue au même monastère que les offices divins y sont célébrés et chantés avec une grâce et édification très-grande, à quoi ne contribuent pas peu les beaux livres de chant, antiphoniers, graduels et autres qui sont en ce saint lieu, et qui sont les plus excellens, les mieux notés et reliés, les mieux assortis de caractères et enluminés de belles figures qui se trouvent en tout ce diocèse.

» Celui-la a très-bien rencontré qui a dit que où la volonté de Dieu est accomplie, le pain quotidien ne manque point; et l'expérience nous enseigne cette vérité, tant en diverses familles religieuses que particulièrement en celle d'Ambert, où la divine majesté, étant

bien servie, fait abonder les biens temporels pour l'entretien de ses serviteurs. Outre la première dotation de ce monastère faite par le roi Philippe-le-Bel, le duc d'Orléans, non content d'avoir fait bâtir l'église et le couvent d'Ambert, y assigna encore de nouveaux revenus, comme la terre de Cham, en la paroisse de Saint-Sigismond, et autres héritages, et donna divers ornemens pour l'église, entre autres un calice d'argent doré, fort artistement fait, qui se voit encore (1645) dans la sacristie d'Ambert avec le nom de Louis d'Orléans en fort beaux et anciens caractères. De plus, les célestins d'Ambert ont droit de prendre certaine quantité de sel aux greniers du roi sans payer aucune gabelle et certaine quantité de bois dans la célèbre forêt d'Orléans pour toutes les nécessités de leur monastère. »

La maison claustrale d'Ambert pouvait se vanter à bon droit d'une origine très-ancienne comme monastère. On ne doute pas que ce monastère n'ait été celui que le roi Robert avait fait

bâtir près de Chanteau et dont parle Helgard dans la vie de ce monarque: *edificavit in Cantogilo villas*, et que le roi Philippe-Auguste donna en 1198 aux religieux de Saint-Victor, auxquels Louis-le-Gros et Louis-le-Jeune, son père et son aïeul, avaient donné en 1134 et 1138 le lieu de Chanteau et celui d'Ambert, dans la forêt d'Orléans, et qu'il nomma sa chapelle de Chanteau (*capellam nostram de Cantolio*). Les religieux de Saint-Victor en ont été en possession et y ont demeuré jusqu'à l'établissement des célestins.

Les pères célestins d'Ambert, non contens de leur habitation, voulurent avoir une maison de ville. Ils acquirent à Orléans la maison du *Petit-Ambert*, sise dans une rue qui s'appelle actuellement la rue de *l'Épée-d'Écosse* et qui porta longtemps le nom du *Petit-Ambert*. Cette acquisition eut lieu le 29 de janvier 1363, moyennant sept cents royaux d'or, sur les enfans mineurs de Pierre et Jean Maireau, autorisés à vendre par sentence de la prévôté d'Orléans rendu la la veille, confirmée par autre sentence du 15 de

février de l'année suivante; pour laquelle vente les religieux obtinrent au mois d'août 1365 des lettres de Philippe Ier, duc d'Orléans, portant amortissement de cette maison, qui dépendait de la haute justice du duché. On ne voit pas qu'il y ait jamais eu de communauté établie en ce lieu, et ç'a toujours été un simple hospice, dans lequel les célestins d'Ambert pouvaient se retirer dans des temps de guerre.

En 1568 les pères célestins, dont le monastère avait été détruit pendant les guerres de la religion, se retirèrent au Petit-Ambert, sur une permission qu'ils en obtinrent du gouverneur, et s'y établirent si bien qu'il fallut une ordonnance du conseil privé du roi pour les en faire sortir.

L'église et le couvent des célestins de Paris furent fondés en 1353. L'emplacement sur lequel ils furent établis était situé à l'entrée des cours de l'arsenal et s'étendait jusque sur le quai de la Seine. Ce fut Charles V qui ordonna en 1367 la fondation de la nouvelle église et fit à cette

occasion de riches présens aux six religieux venus de la forêt de Cuise pour la desservir.

Voisin de l'hôtel Saint-Paul, où demeurait ordinairement Charles V, les célestins eurent une grande part aux libéralités de ce prince. Ils furent exemptés de toutes contributions publiques, même de celles que payait ordinairement le clergé. Charles VI ne fut pas moins généreux envers eux : il leur accorda une certaine quantité de sel; il les appelait *ses bien-amez chapelains*, *ses orateurs en Dieu*. Ils jouissaient d'une charge de secrétaire du roi. Enfin il n'existait point à Paris de couvent qui eût tant et de plus précieux priviléges que ses célestins : « Enrichis par tant de bienfaits, dit un auteur contemporain, les célestins virent bientôt l'abondance régner dans leur couvent. Leur nom obtint une singulière célébrité : quand on voulait rabaisser l'orgueil d'un sot, on employait cette expression proverbiale : « *Voilà un plaisant célestin.* » Le même auteur fait observer que les célestins se sont rendus célèbres dans l'art de faire les ome-

lettes, et il cite à l'appui de cette assertion la haute réputation que conservèrent longtemps dans la cuisine transcendante les *omelettes à la célestine*.

Lors de la suppression des célestins, en 1779, les cordeliers vinrent les remplacer; mais ils eurent plus tard la permission de rentrer dans leur couvent. Leur église était si richement décorée de tombeaux sculptés, de statues, d'urnes funéraires, de cippes et de toutes sortes d'objets d'arts qu'elle ressemblait plus à un musée qu'à un temple consacré au culte de Dieu.

L'ordre des Célestins était un des plus riches de France; mais leur plus belle possession était sans contredit le monastère d'Ambert avec les immenses revenus que la munificence des rois, des ducs d'Orléans et des fidèles y avait successivement attachés. Leur situation était admirable pour des solitaires, car ils étaient pour ainsi dire suzerains de la plus belle forêt du royaume. L'ordre fut supprimé avant les autres ordres monastiques.

FIN.